

MAX DU VEUZIT

# Le cœur d'ivoire



BeQ

**Max du Veuzit**

**Le cœur d'ivoire**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 322 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milleux

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

# **Le cœur d'ivoire**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1972.

# I

L'hiver avait été rude ; quoiqu'on fût déjà dans le milieu de mars au moment où commence cette histoire, le vent soufflait, âpre et froid, sur la nature à peine réveillée de son sommeil hivernal.

Le ciel était sombre cet après-midi-là ; de gros nuages gris se détachaient à l'ouest et annonçaient une pluie prochaine.

Sur l'unique route qui traverse Vassonville, petit village de Normandie, un groupe de femmes en deuil revenaient du cimetière et, pendant que le vent faisait flotter leurs châles noirs, elles avançaient, pressant le pas, dans la crainte de l'orage qui menaçait de se déchaîner sur la campagne.

C'étaient de simples femmes des champs, de celles qui ne quittent l'ouvrage que pour se rendre à l'église, le dimanche, et il avait fallu l'inhumation de M. Michel Somesnil pour leur

faire cesser leurs travaux.

Par une touchante coutume des campagnes, où le respect des morts est plus profond que dans les villes, chacune avait sorti, pour la circonstance, les vêtements noirs et les capotes de crêpe remisés sur les planches des armoires et gardés précieusement depuis la perte plus ou moins éloignée d'un parent.

Elles allaient en silence, malgré leur nombre, et sur leurs visages paternes une lueur humide traduisait mal le sentiment de compassion que leur inspirait une jeune fille, à la douce et triste figure, qui marchait d'un pas automatique et comme inconsciente au milieu d'elles.

Celle-là, qui paraissait environ dix-huit ans, avait une allure distinguée sous les lourds voiles noirs et, en la regardant, on devinait la supériorité d'éducation qu'elle avait sur ses compagnes. Ses yeux étaient rouges de larmes répandues et des sanglots étouffés s'échappaient encore de ses lèvres pâlies.

À un coude du chemin, le groupe s'arrêta.

– Vous voici chez vous, mam’zelle Monique ! dit une des femmes, en s’adressant à la jeune fille. Allons, du courage ! Faut se faire une idée. Ce ne sont pas des pleurs qui le feront revenir, ce pauvre cher homme !

– À votre âge, ça se comprend ! fit une autre. C’est dur d’être seule !... Mais allez, faut que tout le monde en ait sa part de chagrins !

Celle qu’on venait de nommer Monique balbutia un remerciement et pressa mollement les mains qui se tendaient vers elle ; puis, brusquement, elle ouvrit la grande barrière de bois donnant entrée au jardin qui précède la maison.

Et pendant que les femmes, un moment arrêtées, reprenaient hâtivement le chemin de leurs demeures, la jeune fille franchit presque en courant l’espace qui la séparait de l’habitation.

Sa main, dans un mouvement machinal, ouvrit puis referma l’huis ; ses pas chancelants la conduisirent au premier étage, dans la chambre mortuaire où la malheureuse enfant vint s’effondrer à genoux, au pied du lit, où, deux



jours auparavant, son père bien-aimé était encore en vie.

Cette maison, si triste en ce jour de deuil, avait cependant, vue de l'extérieur, un aspect agréable et accueillant, avec sa façade blanche, toute fleurie de rosiers grimpants et de glycines, son auvent rustique et pittoresque et les touffes d'hortensias s'épanouissant librement sous les fenêtres. L'étranger passant sur la route tournait instinctivement son regard vers cette aimable demeure, ayant peut-être au fond du cœur le désir d'en franchir le seuil.

L'intérieur répondait à cette apparence de bien-être, sans luxe ni clinquant. La lumière entrant à flots par les larges fenêtres ; les murs, aux couleurs claires, les meubles disposés avec goût, l'ordre parfait, tout faisait éprouver, malgré la modestie de l'ensemble, un sentiment de confort et de paisible repos. Chaque chose était simple, mais chaque chose était à sa place et l'œil s'en satisfaisait.

La chambre où était entrée Monique Somesnil était celle de son père ; quoiqu'elle différât peu

des autres pièces, elle avait cependant son cachet particulier et l'observateur pouvait y deviner le refuge d'un soldat.

En effet, Michel Somesnil, ancien capitaine de dragons, arrêté au milieu de sa carrière par une blessure de guerre et par les gaz, qui lui avaient atteint profondément le poumon, avait conservé dans sa retraite forcée ses habitudes d'ordre et d'activité. Aimant la propreté jusqu'à la minutie, il avait en horreur les tentures et les doubles rideaux qui arrêtent l'air et gardent la poussière dans leurs plis.

En revanche, autour de lui, combien de souvenirs plus ou moins précieux étaient accumulés !... Partout, le long des murs, des photographies lui rappelaient les chers camarades, vivants ou disparus, qui traversèrent sa vie, et mille objets divers, renfermés dans deux hautes vitrines, avaient longtemps évoqué pour lui, en leur langage muet, tout un monde de souvenirs.

Que de fois, en voyant ces reliques du passé, les yeux du capitaine durent-ils être humides !...

Au-dessus du lit se dressait une panoplie bien garnie, au milieu de laquelle se détachaient, dans un médaillon de velours rouge, quatre croix et médailles gagnées par le soldat sur les champs de bataille. Et c'est là qu'il était mort, encore jeune, au milieu de tout ce qui avait été sa vie : c'est là que sa malheureuse enfant était venue crier son désespoir...

Depuis le moment fatal où son père était mort, Monique Somesnil avait marché comme dans un cauchemar, s'attendant à chaque moment à voir cesser cette affreuse vision qu'est la perte d'un être chéri. Le réveil n'en avait été que plus rude et, maintenant que tout était fini, la malheureuse enfant se rendait compte du fait accompli, de l'irréparable qui avait passé sur sa vie et fait d'elle une orpheline.

Et pendant qu'au-dehors la pluie fouettait avec rage les vitres de la maison, Monique comparait le présent à son passé enfui.

Elle évoquait son enfance, un peu triste, auprès d'une mère toujours malade ; les longs silences du père, après la mort de la femme

adorée, trop vite enlevée à l'affection des siens ; puis, la pension aux jardins étroits, entourés de hauts murs, où elle avait grandi pendant que Michel Somesnil changeait de pays au hasard des garnisons.

Elle se souvenait que, quatre ou cinq fois par an, les jours de congé, il venait la prendre et la faire sortir. Comme elle était craintive, en le voyant si grave !... Mais combien vite elle se familiarisait, en se sentant si tendrement aimée de lui !... Et un long frisson la secouait à la pensée des baisers paternels. Enfin, plus tard, lorsqu'il avait pris sa retraite, il l'avait gardée toujours auprès de lui et, depuis, ils vivaient là, dans ce petit pavillon où sa mère était née.

Les trois bonnes années que le père et la fille avaient passées à Vassonville !... Les douces causeries à deux !... Les longues promenades, par tous les temps et par tous les chemins, faites ensemble, la main dans la main !... Quand le soir venait, il lisait le journal, pendant qu'elle chantait en s'accompagnant au piano et, lorsque dix heures sonnaient, quel bon baiser ils

échangeaient, avant de se quitter pour gagner chacun sa chambre !... Leurs lits n'étaient séparés que par l'épaisseur du mur et, souvent, avant de partir pour le pays des songes, elle tapait, mutine, contre la cloison et, à mi-voix, s'informait si son cher papa dormait...

Ô jours heureux, que vous êtes déjà loin !  
Jamais, jamais vous ne reviendrez plus !...

Comme elle avait pris vite, cette maladie !... Une grippe, au début. Mais le mal avait empiré. Pendant deux mois, Monique avait veillé son père nuit et jour avec un dévouement de tous les instants, cherchant à l'arracher à la proie qui le guettait dans l'ombre.

Malgré tout, il était mort...

L'orage redoublait au-dehors. Le silence de la chambre n'était troublé que par les sanglots de l'orpheline.

Elle appelait : « Papa ! » comme si celui-ci eût pu l'entendre et lui répondre. Elle lui disait :

– Viens, ne me quitte pas !... Pourquoi m'as-tu laissée ?... Père, viens me chercher !

Ses mains se tendaient vers le ciel, suppliantes, dans un geste d'appel, de désir d'y partir et, lasse d'implorer, elle enfouissait sa tête dans les draps du lit et pleurait en silence.

Le jour baissait, la pluie avait cessé. Dans la campagne, on entendait les bœufs mugir, réclamant la pitance du soir.

Monique s'était calmée, sa douleur était moins bruyante.

Elle ne pleurait plus, mais, quand ses yeux rencontraient, malgré l'obscurité naissante, un objet ayant appartenu au cher défunt, une larme perlait au bord de ses longs cils et, d'un geste machinal, elle l'effaçait.

À un moment, un corps velu la frôla.

Elle tressaillit d'abord, mais soudain :

– C'est toi, mon bon Fox !... dit-elle, d'une voix mouillée. Ton maître, mon bon chien, ton maître n'est plus là...

Et comme si le brave animal avait compris son langage, il aboya plaintivement, en lui léchant le visage et les mains.

Dans un besoin de tendresse, la jeune fille prit la tête de l'épagneul dans ses bras ; auprès de cet humble ami, elle se sentait moins seule.

Bientôt, elle se leva, fit craquer une allumette et sa main hésitante l'approcha d'une bougie qu'elle savait être là.

À peine la lumière se répandit-elle dans la chambre que les yeux de Monique tombèrent sur le christ d'argent placé sur une table, entre deux flambeaux, près de l'assiette dans laquelle une branche de buis trempait dans l'eau bénite. À cette vue, elle recula, les yeux agrandis devant l'appareil funéraire répandu dans la chambre.

Tirée de l'espèce de torpeur annihilante où le chagrin l'avait plongée, la jeune fille s'était mise à trembler.

Sa jeunesse ne pouvait s'être accoutumée à l'idée de la mort et une épouvante la hanta quand elle songea que tout à l'heure sa tête était posée sur le drap noir lamé de blanc de la couche mortuaire.

Affreuse impression...

Vivement, elle marcha à reculons vers la porte, suivie de Fox.

La tête lourde, les mains en feu, infiniment lasse, elle descendit verrouiller les issues de la maison, afin de se coucher et, comme elle n'était pas habituée à cette solitude – surtout pendant la nuit – et qu'elle s'en effrayait, elle prit son chien avec elle dans sa chambre.

\*

Les jours qui suivirent l'inhumation de Michel Somesnil furent employés par Monique et une femme de ménage, Rosalide, qui avait soigné le défunt, à mettre tout en ordre dans la maison.

La chambre de son père fut principalement l'objet des soins de la jeune fille et c'est par là qu'elle commença.

Elle fit disparaître les nombreuses petites fioles à étiquettes rouges qui avaient contenu les inutiles remèdes absorbés par le malade ; puis, elle passa aux mille objets divers posés, par-ci



par-là, dans le désarroi du premier moment.

Sa main, en les touchant, tremblait bien un peu.

N'était-ce pas quelque chose du disparu qu'elle remuait ainsi ?... C'était son passé, auquel il tenait tant ! Et, parfois, quand ce quelque chose lui avait été personnel, ses lèvres l'effleuraient, tandis qu'une larme glissait le long de sa joue pâle.

Rosalide, la femme de ménage, avait compris que le temps seul atténuerait la grande douleur de l'orpheline. Aussi évitait-elle, soigneusement, toute allusion à la peine de celle-ci.

Pendant, comme elle était curieuse, elle ne put s'empêcher de lui demander, un jour qu'elle rangeait avec elle son linge dans une armoire :

– Qu'allez-vous faire, à présent, mam'zelle Monique ?

– Faire quoi ? dit l'orpheline, en s'arrêtant dans sa besogne. À quel sujet me demandez-vous ça ?...

– Dame ! ils disent comme ça, dans le pays,

que vous n'êtes pas assez riche pour vivre de vos rentes !

Monique rougit de l'indiscrétion de la bonne femme, mais commençant à s'habituer à ses façons de langage, elle reprit, doucement :

– Ils ont raison, ceux qui disent ça. Ma fortune n'est pas brillante... Je travaillerai !

– Travailler, et où, grand Dieu !... Pas ici, toujours ?...

– En effet, mais la terre est vaste et il y a d'autres pays que Vassonville... J'irai à Paris...

– Qu'y ferez-vous, bon sang ?... Il ne faut pas croire qu'il suffit d'aller à Paris pour devenir riche... La capitale est surpeuplée et le chômage y sévit plus qu'ailleurs, puisque l'on prêche le retour à la terre. Alors ?...

La jeune fille eut un geste d'indifférence.

– Il ne me faudra pas grand-chose pour vivre. Je gagnerai toujours assez pour moi !

La question que Rosalide avait posée à Monique avait beaucoup embarrassé celle-ci. Elle s'était inquiétée de sa situation d'orpheline sans

fortune et elle avait réfléchi sérieusement sur le parti à prendre pour vivre désormais.

Dès que Michel Somesnil s'était senti malade, il avait fait venir un notaire et s'était entendu avec lui pour assurer à sa fille mineure le moins de soucis possible, dans le cas où il viendrait à lui manquer. Sage précaution, comme on le voit, puisque la mort l'avait pris si vite.

Un conseil de famille, réuni à la hâte, s'était occupé de l'émancipation de Monique et, quand son père mourut, celle-ci n'eut que quelques formalités à remplir pour entrer en possession du modeste héritage qu'il lui laissait.

Bien modeste, en effet, puisque en dehors de la maison et du mobilier qui venaient de ses parents, M. Somesnil ne possédait rien. Il vivait de la pension que l'État lui versait et c'était à force d'économie qu'il avait réussi, dans les dernières années de sa vie, à mettre quelques milliers de francs de côté.

Comme la maladie et tous les frais qui en découlèrent avaient considérablement diminué la petite épargne, Monique comprit vite qu'elle en

verrait rapidement la fin, si elle restait plus longtemps sans travailler.

Heureusement pour elle, l'effort ne lui faisait pas peur. Elle résolut d'utiliser au plus tôt ses talents et son instruction.

Tout d'abord, la jeune fille rejeta l'idée de quitter la maison devenue si chère pour elle, sous tant de points de vue. Elle forma mille projets, tous plus extravagants les uns que les autres ; un peu de bon sens lui démontra vite l'impossibilité d'en mettre un à exécution. Il fallait donc partir...

Que pouvait-elle faire, vraiment, en ce coin perdu de Normandie et à quoi serviraient ses diplômes, si elle y restait ?...

Et comme aucune ville ne l'attirait plutôt qu'une autre, ce fut à Paris qu'elle décida de se rendre.

Une raison, du reste, l'y poussait.

Le notaire de son père, M<sup>e</sup> Dumont, qui était venu la voir depuis peu, connaissait sa situation et il lui avait proposé de la recommander à une de ses parentes de la capitale, qui cherchait une

institutrice pour sa fillette.

L'idée de s'en aller du pays ne lui étant pas encore venue, Monique avait négligé cette offre gracieuse, mais maintenant qu'elle se rendait compte qu'il lui fallait aller à la ville, elle voulut, sans plus tarder, recourir aux bons offices du notaire.

Dans cette intention, elle se rendit au bourg voisin afin de voir celui-ci. Elle eut la satisfaction de rencontrer à mi-chemin celui qu'elle cherchait.

C'était un brave homme, qui lui promit d'écrire le jour même à sa parente. Il lui donna même l'adresse de cette dame, afin que la jeune fille pût aller en personne chercher une réponse dès son arrivée à Paris.

Monique le remercia vivement.

Comme elle s'éloignait, il la rappela pour lui demander ce qu'elle comptait faire de la maison que son départ rendrait libre.

– Ce que je compte en faire ?... répondit-elle, étonnée. Mais, la garder...

– Comment, vous ne la louerez pas ?...

– Je n’y ai pas songé...

– Et pourquoi ?... Je me charge de vous trouver un locataire sérieux ; cela vaudra bien mieux que de laisser la maison inhabitée. Vous perdriez tous vos meubles et vous n’y gagneriez rien...

Une mélancolie envahit l’orpheline. Elle sentait bien la dure nécessité où elle était de tirer parti de ses moindres revenus. Cependant, elle répondit, sans hésitation :

– J’espère qu’il n’y aura pas tant de dégâts ; dans tous les cas, je prendrai les précautions nécessaires afin d’en diminuer l’importance. Mon désir est qu’aucun étranger n’entre en maître là où mon père le fut. Il m’est doux aussi que les souvenirs si chers à mon cœur ne soient profanés.

Son imagination de fillette allait vite !... Son absence serait courte ; elle tâcherait de trouver quelque chose bien rémunéré, ou encore un travail facile à faire chez soi, afin de revenir pour toujours.

« Avec du courage et de la persévérance, est-

ce qu'on ne peut pas réussir?... se disait-elle, avec foi. Je sens que je réussirai ! »

Notre héroïne était à l'âge heureux où l'enthousiasme est assez fort pour vaincre l'adversité. Mais l'expérience lui manquait complètement, et elle s'imaginait qu'il suffit de vouloir pour réussir et que, ne redoutant pas l'ouvrage, tout marcherait conformément à ses souhaits.

C'est ainsi que, n'étant jamais sortie seule et ne connaissant pas Paris, elle y partait.

Une vieille rentière du pays, M<sup>lle</sup> Juliant, ayant eu connaissance de son départ prochain, la supplia de lui laisser l'épagneul, qu'elle avait toujours admiré.

Monique y consentit.

La vieille demoiselle fut si heureuse d'avoir obtenu l'animal qu'elle engagea vivement la jeune fille à prendre l'adresse d'une de ses amies, blanchisseuse à Paris, qui pourrait certainement lui être utile si l'occasion s'en présentait. L'orpheline accepta par politesse et pour ne pas

paraître dédaigneuse des bonnes intentions de l'excellente personne. Elle fit bien, comme les événements le démontreront bientôt.

Le dernier jour avant la date fixée par Monique pour son départ fut employé par elle à faire sa malle et ses adieux à tout ce qu'elle aimait.

La première de ces choses ne fut pas longue ; son bagage était léger et, lorsqu'il fut prêt, elle s'achemina vers le cimetière. Elle y passa près de deux heures à pleurer et à parler à ses chers morts, qui dormaient ensemble, sous la même pierre, de leur dernier sommeil.

Elle les pria de la bénir, du fond de leur tombe, et de la protéger, là-bas, dans la grande ville où elle allait essayer de gagner sa vie.

De son côté, elle leur jura, la main étendue vers la croix qui surmontait le monument funèbre, de rester honnête fille quoi qu'il advienne, et d'être toujours digne du nom sans tache qu'ils lui avaient légué.

Cela fait, elle se sentit tranquille et prête à



partir.

La dernière nuit qu'elle passa dans sa chambre fut la plus douce depuis la mort de son père. Elle resta longtemps éveillée à contempler ce petit sanctuaire tout blanc, vraie chambre virginale qu'elle allait quitter pour y revenir, elle ne savait quand... Mais comme elle sentait des regrets gonfler son sein et des larmes mouiller ses yeux, elle ferma vite les paupières et chercha le sommeil.

Le lendemain, elle fut debout avant le jour, et, vers sept heures du matin, une voiture vint la prendre avec ses malles, pour la conduire à la gare. Elle prit place résolument à côté du conducteur, après avoir donné une dernière poignée de main à la mère Rosalide, qui avait tenu à la saluer à son départ ; mais, lorsque au détour de la route elle perdit de vue la petite maison blanche, où elle avait vécu si tranquille, elle dut se raidir pour ne pas pleurer. Et, faisant violence à ses tristes pensées, elle essaya de répondre aux banalités que lui débitait son compagnon, le conducteur de la voiture.

\*

Parmi les voyageurs qui descendaient à la gare Saint-Lazare, vers midi, du train venant de Normandie, on remarquait une jeune fille vêtue de noir et dont les grands yeux tristes erraient curieusement sur ce qui l'entourait.

La longueur des quais, l'immensité du grand hall, où plus de vingt trains étaient prêts à partir, la foule qui se pressait autour d'elle, lui causaient un étonnement qu'elle ne songeait pas à dissimuler et ses regards, errant de tous côtés, manifestaient clairement sa surprise.

Elle était si bien absorbée dans sa contemplation que l'employé préposé à la sortie dut la saisir par le bras pour se faire comprendre.

— Allons ! votre billet, madame ! Quoi ! ne m'entendez-vous pas ? Voici trois fois que je vous le réclame !

Monique tendit son billet et devint écarlate en se voyant l'objet de la curiosité des personnes qui

l'entouraient.

Elle pressa le pas.

Suivant le flot des voyageurs qui sortaient de la gare, elle se trouva bientôt dans la rue d'Amsterdam. La circulation était intense à cette heure et la jeune fille, qui n'était pas habituée à tant de mouvement, se sentait fort désorientée. Sans la protection du bâton blanc des agents, elle serait restée bien longtemps sur le trottoir avant d'oser se risquer à traverser les rues.

Monique, tout à fait ahurie, se laissait porter par la cohue. Elle ne savait d'ailleurs vraiment pas où se diriger. Complètement dépaysée, assourdie par le bruit continu des voitures et des coups de klaxon, elle ne ressentait qu'une vague sensation de malaise à laquelle contribuaient sans doute les tiraillements de son estomac, qui n'avait digéré depuis la veille qu'une tasse de lait prise en hâte le matin, au moment du départ.

Partout, autour d'elle, se dressaient des hôtels et des restaurants aux menus plus ou moins alléchants. Le désir d'un bon repas l'y eût conduite s'ils eussent été déserts ; or, à cette

heure-ci, ils étaient bondés et, trop timide, elle ne put se décider à en franchir seule le seuil.

Elle avait aussi remarqué des boulangeries et des pâtisseries, dont quelques-unes avaient une sorte de comptoir ouvert directement sur la rue. Il y avait là, faute de mieux, de quoi apaiser sa faim, mais elle trouvait aussi difficile de manger en pleine rue que d'entrer seule dans un restaurant.

Cependant, elle voyait des passants, des ouvrières, de jeunes garçons acheter hâtivement un croissant ou un sandwich et le croquer à belles dents. Elle vit même un homme fort élégamment vêtu, irréprochablement rasé, s'approcher du modeste étalage, acheter deux petits pains et s'éloigner furtivement tout en les mordant avec une avidité qui prouvait bien que c'était là sa première nourriture de la journée.

Ce petit fait, qui se répète si souvent à Paris, était passé inaperçu de tous, mais l'orpheline, dont la grande sensibilité et la vive intelligence en avaient saisi les moindres détails, éprouva un serrement de cœur.

Cette misère jointe à cette élégance lui faisait voir, dès ses premiers pas dans la capitale, ce qu'il y a de mirage et de trompe-l'œil dans la foule affairée et rieuse qui se presse dans les rues, et elle sentait son admiration pour Paris considérablement ébranlée tandis qu'une instinctive méfiance s'éveillait en elle contre les habitants de la grande ville.

Après tout, puisque personne ne semblait y faire attention, pourquoi la jeune fille n'essaierait-elle pas aussi de déjeuner en marchant ? La question du repas serait ainsi résolue, et rapidement.

— Tant pis, se dit-elle, un petit pain et du chocolat composeront mon menu ; je prendrai ma revanche ce soir, au dîner.

Un fugitif sourire plissa les coins de sa bouche à la pensée de manger, elle aussi, dans la rue.

Après une nouvelle hésitation, elle s'y décida timidement ; et, en voyant cette jeune fille grignoter en marchant, plus d'un badaud se retourna et la suivit des yeux.

Elle n'était pas, du reste, de celles qui passent inaperçues.

Monique était grande ; sa taille élancée était bien prise ; son visage, sans être joli, était cependant très agréable ; elle avait surtout de grands yeux bruns que de longs cils frangés voilaient langoureusement ; enfin, la masse soyeuse de ses cheveux châtons, simplement rejetés en arrière de la tête, seyait admirablement à son teint frais et rose de petite provinciale.

Il se dégagait de toute sa personne un cachet de distinction naïve, et les nombreux regards convergeant vers elle disaient clairement qu'elle plaisait à voir.

Lorsqu'elle eut fini de manger, elle s'informa du chemin qu'elle devait suivre pour se rendre rue de Courcelles, où habitait la parente du notaire. Ce n'était pas trop loin pour y aller à pied, et elle arriva vers deux heures à l'adresse indiquée.

M<sup>me</sup> Boutel habitait un charmant hôtel de deux étages. Une grande porte donnait accès à un large vestibule pavé de dalles blanches et noires.

Le domestique à l'air gourmé qui accourut à l'appel de Monique s'informa de ce qu'elle voulait.

– Je désire parler à M<sup>me</sup> Boutel, répondit-elle. Prévenez-la ; je suis la personne qu'un de ses parents lui a annoncée dans une lettre... Elle doit d'ailleurs m'attendre.

Le domestique, qui croyait deviner en Monique une solliciteuse, répondit avec prétention :

– Je ne pense pas, ma petite demoiselle, que Madame puisse vous recevoir à cette heure... Elle se repose. Il vous faudrait un mot d'introduction.

Le ton de l'homme blessa l'orpheline.

– N'importe. Annoncez-moi, répliqua-t-elle, sèchement.

Le serviteur, craignant de se tromper dans le jugement qu'il se formait sur la jeune visiteuse, alla prévenir sa maîtresse après avoir, au préalable, décoché à l'arrivante une grimace qui avait la prétention d'être un sourire.

Après quelques minutes d'absence, il revint.

– Si Mademoiselle veut me suivre... pria-t-il.

Et il lui fit traverser plusieurs salons luxueusement meublés, pour la laisser seule dans un petit boudoir bleu.

« Je souhaite que la maîtresse soit plus aimable que le domestique !... Il a l'air joliment prétentieux », pensa la jeune fille, qui éprouvait une gêne croissante depuis son entrée dans la maison.

L'habitude de ployer l'échine pour obtenir une faveur – et à plus forte raison un emploi – lui manquait totalement.

Elle attendit longtemps M<sup>me</sup> Boutel.

À mesure que les minutes s'écoulaient, une crainte la saisissait de venir trop tard.

Au bout d'un quart d'heure, croyant qu'on l'avait oubliée, elle allait se décider à rappeler le domestique lorsqu'un pas léger lui annonça l'arrivée de la maîtresse de céans.

Elle ne l'attendait plus, et son émotion fut si forte que ses jambes tremblèrent sous elle et qu'elle dut s'appuyer au coin d'une étagère



japonaise qui se trouvait à sa portée. En même temps, elle s'inclinait devant celle qui venait d'entrer.

M<sup>me</sup> Boutel était une femme d'environ trente-cinq ans, très élégante, mince, fardée et d'apparence hautaine. Elle avait un air dur que ne démentaient pas ses yeux d'acier dissimulés derrière des verres encerclés d'écaille blonde.

À son entrée, elle examina Monique qui, de son côté, la regardait, intimidée, incapable d'ouvrir la bouche.

– Vous avez désiré me parler, mademoiselle ?

La voix de l'orpheline trembla en répondant :

– Je ne viens pas chez vous, madame, en personne tout à fait inconnue ; M<sup>e</sup> Dumont, notaire, un de vos parents, a dû vous faire part de mon désir d'être, si la chose est possible, l'institutrice...

– Ah ! très bien, je me souviens, interrompit la femme du banquier. Je regrette beaucoup de vous enlever cet espoir... Il est trop tard ; voici quatre jours qu'une institutrice anglaise est auprès de ma

filles.

Elle parlait brièvement et les mots lui tombaient dédaigneusement du bout des lèvres.

– Trop tard, je l’avais pressenti, bégaya Monique.

Devant l’écroulement de tous ses projets, elle restait muette, tête baissée, anéantie, avec une grande envie de pleurer.

M<sup>me</sup> Boutel, que le silence prolongé de la jeune fille agaçait visiblement, et qui semblait sous l’empire d’une nervosité excessive, lui jeta, en manière de consolation :

– Eh bien ! mademoiselle, qu’attendez-vous maintenant ?... La place est prise, je n’y puis rien ! Du reste, je crois que cela vaut beaucoup mieux ainsi ; j’aime les personnes vives et décidées, et vous ne me paraissez pas remplir les conditions que j’aurais exigées.

Monique releva vivement la tête.

L’indifférence de cette femme devant sa détresse, ses sarcasmes mêmes, la blessaient cruellement... Elle eut honte d’avoir laissé

deviner son désappointement.

– Vous avez raison, madame. La Providence fait bien les choses en cette affaire... Je n'étais pas faite pour vous satisfaire.

Elle frémissait en parlant.

Cependant, ces paroles furent à peine dites qu'elle les regretta, en songeant que peut-être le brave notaire en aurait du désagrément.

Elle en épia l'effet sur le visage de M<sup>me</sup> Boutel ; mais celle-ci parut plus étonnée que fâchée de la verte riposte de la jeune fille et, s'avancant majestueusement vers la cheminée, elle appuya ses doigts chargés de bagues sur le bouton de sonnette électrique.

Un domestique accourut aussitôt, le même qui avait introduit Monique une demi-heure auparavant.

– Baptiste, reconduisez Mademoiselle.

Un salut courtois de la part de celle-ci fut échangé contre un imperceptible mouvement de tête de l'orgueilleuse femme et, une minute après, l'orpheline se retrouva dans la rue, devant la

porte qu'elle avait franchie pleine d'espoir peu de temps auparavant.

Elle reprit machinalement le chemin qu'elle avait parcouru à l'aller.

Elle marchait vite, nerveusement, avec la hâte de s'éloigner de cette maison où elle n'avait rencontré que désillusions et sécheresse de cœur. Les idées affluaient confuses à son cerveau et sa marche rapide répondait bien à son agitation intérieure.

Tout en serrant ses vêtements contre elle pour se garantir du froid, elle songeait tristement.

Jamais encore son abandon ne lui avait paru si grand qu'à cette heure, où elle errait à travers Paris, ignorante du lieu où elle reposerait le soir.

Oui, elle était bien seule, et dans trois ou quatre heures la nuit, qui venait encore tôt en cette saison, la surprendrait dans son isolement.

Tout ce qu'on lui avait dit sur Paris, ville de débauche et de mensonge, où des pièges sont tendus sous les pas des innocentes victimes, lui revenait à la mémoire, et comme une enfant à qui

on donne la peur du loup, ses craintes s'en augmentaient.

Elle comprenait, un peu tard, combien elle avait négligé les plus élémentaires précautions en se confiant ainsi au hasard. Si elle avait osé, elle serait retournée immédiatement chez elle.

L'amour-propre, et aussi un peu du caractère énergique qu'elle tenait de son père, malgré son apparente faiblesse, lui représentèrent son retour comme une lâcheté.

– Comment, se disait-elle, dès les premières difficultés, je me déroberais ? Allons donc ! Il me faut lutter et persévérer, si je veux réussir ! Que je trouve d'abord un endroit pour y passer la nuit et, ensuite je me tirerai d'affaire.

Tout en réfléchissant, et par une succession de rues et de carrefours tous nouveaux pour elle, la jeune fille était arrivée auprès de l'église de la Trinité.

Dans une rue, derrière ce monument, elle avait remarqué deux ou trois écriteaux annonçant aux passants des chambres meublées à louer.

Elle se dirigea vers la plus modeste de ces maisons et allait y demander des renseignements, quand elle se sentit tirée légèrement par sa robe.

– J’ai faim, lui soupirait une petite voix d’enfant. Je n’ai pas mangé depuis hier... Ma mère est malade et nous sommes sept à la maison. Du pain, s’il vous plaît, ma bonne demoiselle !

Monique s’arrêta et, sans réfléchir que cette détresse était probablement feinte, elle chercha dans son porte-monnaie une pièce d’un franc qu’elle tendit au gamin, pendant qu’un coup de vent faisait envoler de sa bourse un papier plié qu’elle avait dû déplacer pour y puiser son aumône.

L’enfant, peu habitué, sans doute, à de telles aubaines et dont les yeux flamboyaient de plaisir, courut le ramasser et le rendit à Monique.

– Merci bien, mam’zelle, que l’bon Dieu vous l’rende !...

Il s’éloigna en courant.

L’orpheline allait remettre machinalement le

petit carré de papier dans son porte-monnaie, lorsque son attention s'y porta.

Rapidement, elle le déplia et un éclair de satisfaction brilla dans son regard quand elle lut :

*M<sup>me</sup> Lesueur, repasseuse, rue Lepic, n<sup>o</sup>...*

C'était l'adresse que la nouvelle maîtresse de Fox lui avait donnée avant son départ et à laquelle elle ne pensait plus en ce moment.

« Je suis grandement payée, se dit-elle, en faisant allusion aux dernières paroles du petit vagabond. Et si cette dame est aussi complaisante qu'on me l'a annoncé, elle consentira à m'aider de ses conseils pour trouver une chambre convenable dans mes prix. »

Dans la joie de cette pensée, elle entra à la Trinité et adressa au Ciel une fervente prière.

Quand elle en ressortit, un agent de police qu'elle interrogea lui indiqua sa route.

Ce n'était pas très loin et, une demi-heure, Monique s'arrêtait, au fond d'une courette, devant une petite boutique un peu basse, à la devanture de laquelle s'étaient des objets de

lingerie fraîchement repassés.

– Ce doit être là, se dit-elle en poussant la porte.

Deux ouvrières affairées, qui pliaient du linge sur une longue table recouverte d'une étoffe de laine grise, levèrent les yeux sur elle à son entrée.

– C'est bien ici que demeure M<sup>me</sup> Lesueur ? interrogea-t-elle.

– Oui, mademoiselle, c'est moi-même, lui répondit une petite femme un peu boulotte et déjà âgée qu'elle n'avait pas aperçue en entrant.

En même temps, elle avançait un siège à la visiteuse.

– Je crains de vous déranger, à cette heure-ci, dit Monique, gênée par la présence des deux ouvrières, et qui eût préféré être seule avec la repasseuse. Je puis, si vous le voulez, revenir à un autre moment... lorsque la journée de ces demoiselles sera finie...

La vieille femme devina le désir qu'avait la jeune fille de lui parler sans témoin. Elle l'examina un moment avant de répondre, et



comme l'orpheline avait fort bon air, elle ouvrit une porte vitrée au fond de l'atelier et lui fit signe de la suivre.

– Entrez par ici, mademoiselle ; l'ouvrage ne presse guère en ce moment. Asseyez-vous, nous serons mieux pour causer.

Monique s'assit, réconfortée par la douce tiédeur de l'appartement qui contrastait avec le froid vif du dehors. Elle remarqua que son interlocutrice prenait soin de se placer de façon à ne pas perdre de vue les apprenties qui devisaient à voix basse sur la visite que recevait la patronne.

Et, pendant que leurs suppositions allaient bon train, Monique Somesnil se faisait connaître et expliquait à la vieille dame l'embarras de sa situation.

– Ainsi, c'est ma vieille Juliant qui vous a engagée à venir me trouver ?... questionna-t-elle, quand l'orpheline eut fini de parler.

– Oui, madame, elle-même, qui m'a fait espérer que votre obligeance habituelle consentirait à donner quelques bons conseils à

une jeune fille peu au courant des habitudes de Paris.

– Et c'est du travail que vous cherchez ?

– Pas encore, quoique ce soit ma tâche de demain. Pour aujourd'hui, il me faut trouver un logis, afin d'y passer la nuit.

– Ah ! c'est un lit qu'il vous faut !... s'écria la repasseuse d'un air méfiant. Je ne vois pas en quoi je puis vous être utile !

Monique comprit qu'il lui fallait dissiper les craintes que le ton de la vieille femme révélait. Elle reprit :

– Mes ressources, bien que modestes, me permettent de descendre à l'hôtel. Je n'en ai malheureusement pas l'habitude et je n'ose m'y rendre seule.

– Vraiment. Êtes-vous donc si timide ?

Et comme la jeune fille, interloquée, ne répondait pas, elle continua :

– Ce n'est pas pour une nuit ?

– Oh ! non, madame. C'est pour plusieurs

jours... pour longtemps, peut-être, cela dépendra de l'emploi que je trouverai.

– Et vous êtes à même de payer d'avance la location mensuelle d'une petite chambre ?

– Oui, si toutefois le prix n'est pas trop élevé, répondit la jeune fille, qui était devenue rouge à la question de son interlocutrice.

Celle-ci continuait, impassible, à la fixer de ses petits yeux gris, très éveillés.

Un nouveau silence suivit, puis la vieille dame reprit :

– Les affaires vont mal, surtout pour une femme seule ; les loyers augmentent sans cesse et l'on tâche de tirer parti des moindres coins et recoins. Comme ma maison est trop grande pour moi, je reloue le second étage à un ménage d'employés. J'ai aussi un cabinet meublé, au premier, qui est libre depuis quelque temps. C'est cent francs par mois, payés d'avance... ce n'est pas cher. La maison est propre et sérieuse. Jamais il n'y a de bruit. J'hésitais à le relouer parce qu'il est près de ma chambre, mais vous me paraissez

bien tranquille... Si cela pouvait vous convenir...  
Venez le visiter.

– Volontiers. Je ne suis pas difficile et je saurai me contenter de peu, s'écria Monique, heureuse à la pensée de loger chez une femme qu'elle savait être bonne malgré ses apparences de croque-mitaine.

– Si ça ne fait pas votre affaire, nous chercherons ailleurs, déclara philosophiquement M<sup>me</sup> Lesueur.

Tout en parlant, elle prit une clef accrochée à un clou et précéda la jeune fille dans un couloir qui, partant de la rue, aboutissait à un escalier un peu sombre.

– Ce n'est pas bien clair, mais on s'y habitue vite, dit-elle en le gravissant ! Du reste, il n'est ni raide ni étroit et c'est un avantage pour mes vieilles jambes.

– C'est très bien, essaya de répondre Monique, qui venait de se heurter le coude à un soliveau dépassant la muraille et que la douleur avait arrêtée dans son ascension.

La vieille femme n'avait rien vu, occupée qu'elle était d'ouvrir la porte d'une petite chambre, dont elle commençait déjà à énumérer les avantages :

– Ce n'est pas luxueux, vous voyez. Un lit de fer, une table, trois chaises et une petite commode. Dans ce coin, il y a un placard où l'on peut ranger ses effets. La chambre est fraîchement tapissée, la fenêtre donne sur la rue. Tenez, regardez comme c'est gai, ce mouvement continu des gens qui passent !

Un soupir seul lui répondit.

Monique avait beau ne pas être difficile – après avoir habité une délicieuse chambrette dans une charmante maison – elle pouvait trouver affreux l'étroit cabinet dont la repasseuse vantait la disposition.

Cependant, la crainte de se retrouver à cette heure et par ce froid dans la rue, avec le risque de passer la nuit dans un hôtel quelconque, firent que la jeune fille accepta.

– C'est entendu, madame. Je vous loue cette

chambre. Je m'en contenterai. Voici les cent francs qui m'en assurent la possession pendant un mois.

M<sup>me</sup> Lesueur empocha les pièces et les billets qu'elle lui tendait, non sans les avoir d'abord vérifiés. Cela fait, elle devint soudain plus aimable.

– Allons, je suis contente que le cabinet vous convienne, vous m'êtes sympathique et j'aurais regretté de vous voir partir. Je suis sûre que vous vous plairez ici... Si vous avez besoin de quelque chose, je suis à votre service.

– Je vous remercie, madame.

– Avez-vous quelques bagages à aller chercher ? demanda la vieille, complètement amadouée par le gracieux visage de l'orpheline.

De sa voix douce, celle-ci lui répondit :

– Ils sont à la gare ; je les y ai laissés. Est-ce loin, Saint-Lazare ?

– Non. Un taxi, en un quart d'heure, irait et reviendrait.

– Tant mieux. Avant qu'il fasse complètement

nuit, je vais m'occuper de mon aménagement...  
Ce ne sera pas long.

Elles descendirent.

– Je garde les clefs, mademoiselle, car je vais, de mon côté, vous préparer le lit et faire monter quelques objets qui manquent dans la chambre, ainsi que remplir d'eau la cruche de la commode.

La jeune fille héla le premier taxi qu'elle rencontra et, une heure après, elle était de retour à son nouveau logis.

\*

Les rayons d'un timide soleil d'avril filtraient à travers les blancs rideaux de la fenêtre et venaient se jouer dans les ondes soyeuses de la chevelure de Monique, quand elle se réveilla.

Sous la fine toile de sa chemise, son corps se devinait souple et gracieux, et les lignes parfaites de ses membres aux fines attaches auraient tenté le pinceau de plus d'un artiste amoureux du nu.

Elle ne paraissait guère se douter, l'innocente enfant, du charme pénétrant qui se dégageait de sa jeune personne. Ses beaux bras bien modelés plongeaient dans la cuvette pleine d'eau mousseuse et, vigoureusement, elle procédait à ses ablutions.

Lorsqu'elle eut fini, elle se mit à ranger dans les tiroirs de la commode le linge contenu dans sa malle.

Ses robes et ses chapeaux furent secoués, brossés et mis en place. De chaque côté de la pendule de cuivre, posée sur une planche simulant le dessus d'une cheminée, elle plaça les photographies de ses parents, quelques petits bibelots qu'elle avait aussi apportés et qu'elle accrocha au mur complètement son installation.

Elle répara le désordre de son lit, puis balaya sa chambre et, quand cela fut fait, soit qu'elle se sentît disposée à voir tout bien ce matin-là, ou soit encore que les changements faits, par elle, à la disposition des quelques meubles du cabinet, eussent réellement donné un autre aspect à celui-ci, elle fut contente et trouva qu'après tout cette



petite chambre, qui était bien à elle, serait plus agréable à habiter qu'elle ne l'avait pensé tout d'abord.

Il était plus de neuf heures lorsqu'elle descendit chercher, chez l'épicière voisine, un peu de lait pour son déjeuner.

Tout en mangeant, elle se demandait comment elle allait procéder pour trouver de l'ouvrage. N'ayant jamais eu besoin de gagner sa vie, elle se trouvait très embarrassée et abandonnait l'une après l'autre les diverses combinaisons que son cerveau émettait.

C'est facile d'affirmer qu'on saura bien se débrouiller, mais, entre un désir et une réalisation, il y a loin !

Maintenant qu'elle était seule à Paris et aux prises avec les difficultés matérielles qui attendent les jeunes filles inexpérimentées, Monique n'était plus aussi sûre d'elle-même. Elle se sentait déracinée et complètement déroutée devant cette foule mouvante qui encombre les rues de la capitale.

De guerre lasse et ne sachant à qui s'adresser, elle résolut de demander conseil à M<sup>me</sup> Lesueur.

Avec bienveillance, la blanchisseuse écouta la jeune fille ; puis, réfléchissant, elle resta un moment perplexe.

– Ma pauvre petite enfant, dit-elle enfin, vous possédez des diplômes ? Évidemment, c'est quelque chose. Mais vous devez vous dire que vous n'êtes pas la seule à en avoir, il y a des quantités de jeunes filles instruites à Paris ! La vérité m'oblige à dire que, la plupart du temps, elles gagnent moins d'argent que les employés de maison, celles qu'on appelait autrefois des « bonnes à tout faire »... Rendez-vous compte que le sort qui vous attend a beaucoup de chances de n'être point brillant.

Voyant la figure de l'orpheline se contracter, la brave femme eut regret de sa brutale franchise et, pour atténuer la peine qu'involontairement elle venait de causer, elle se gourmanda ouvertement :

– Allons, allons ! Qu'est-ce que je vous raconte là, moi ? Voilà que je vais vous

décourager. Je radote, ma parole. J'oublie que, dans toute existence, la question de chance vient jouer et que la vie se présente différemment pour chacun... Tenez, savez-vous ce qu'il faudrait faire ?... Oui, c'est cela... Je vous vois très bien entrer comme institutrice dans un pensionnat... Je suis sûre que cela vous plairait, n'est-ce pas ?

La physionomie de Monique s'était éclairée.

– Oh ! oui ! Rien ne peut me convenir davantage. Comme vous êtes bonne !

Mais, sans lui laisser le temps de se confondre en remerciements, M<sup>me</sup> Lesueur se mit à lui donner des indications.

– Voici quelques adresses ; allez-y de ma part... Je travaille pour tous ces gens-là, moi, et je les connais bien. Et puis, ajouta-t-elle, avec bonhomie, ne vous en faites pas ; si vous ne réussissez pas tout d'suite, on finira toujours bien par vous dénicher quelque chose...

– Oh ! oui, n'importe quoi, pourvu que j'arrive à gagner ma vie !

Réconfortée, la jeune fille se dirigea sans plus

tarder aux adresses indiquées. Cependant, elle eut beau se montrer très humble dans ses prétentions, elle comprit bien vite que toute sa bonne volonté ne suffisait pas à lui faire trouver du travail.

C'est très fatiguée, et même découragée, qu'elle rentra le soir dans sa chambrette. Partout, elle avait été repoussée ; on prenait note de sa demande... plus tard, peut-être, on lui écrirait. C'est alors que la jeune fille comprit le vrai sens des paroles de la blanchisseuse :

– Il y a dans Paris une quantité de femmes qui ont leur bachot et qui, toute l'année, font la chasse aux emplois vacants.

Les jours se succédèrent, semblables. Monique avait beau partir le matin, courir Paris toute la journée et ne rentrer que le soir rue Lepic, elle ne trouvait rien.

Depuis trois semaines que cela durait, que de déceptions elle avait essuyées, et, comme de fil en aiguille, ses belles illusions s'en allaient.

Dans tous les sens, elle avait parcouru la capitale sans se lasser et, maintenant, elle

commençait à se rendre compte que ses recherches n'aboutiraient pas. Partout, les écoles avaient leur contingent de maîtres et de professeurs. S'entêter plus longtemps dans cette voie, c'eût été grossir le nombre des institutrices qui meurent de faim, en rupture de cours.

Cependant, malgré les nombreuses désillusions déjà éprouvées par sa jeune locataire, la bonne dame s'obstinait à lui conseiller de chercher une place d'institutrice. Monique, qui avait de sérieux diplômes et qui ne connaissait vraiment aucun autre métier, était toute disposée à se ranger à cet avis. Elle n'était ni sténo, ni même dactylo, et ne pouvait penser obtenir, sans ces deux indispensables cordes à son arc, aucun poste de secrétaire.

Le commerce lui avait été jusque-là complètement étranger. D'ailleurs, la brave M<sup>me</sup> Lesueur, que la finesse et la distinction de Monique séduisaient, estimait que la jeune fille serait naturellement à sa place auprès d'enfants, dans une famille riche et d'excellente éducation, tandis qu'une situation de vendeuse ou

d'employée, la mettant en contact avec un public plus ou moins hétéroclite, n'était pas sans l'inquiéter. Elle y voyait, étant donné la délicatesse de sa locataire, les plus ennuyeux déboires pour elle et aussi, à cause de sa candeur et de son inexpérience de la vie parisienne, les plus sérieux dangers.

Monique, qui se sentait une véritable vocation pour l'enseignement, ne voyait guère autre chose à faire. Dans tous ses projets, après toutes ses déceptions, elle en revenait toujours là.

M<sup>me</sup> Lesueur apprenait tous les jours à connaître l'orpheline davantage ; elle s'y attachait même, et cela la flattait de voir la jeune fille lui parler si gentiment de ses luttés et de ses déboires. Elle se chagrinait de son peu de succès et désirait de toutes ses forces lui trouver quelque occupation.

L'orpheline, de son côté, estimait de plus en plus la repasseuse, et lorsque le soir elle rentrait, bien triste, pour gagner son étroit cabinet, les quelques paroles qu'elle échangeait avec la vieille dame ranimaient son courage.

Tels étaient les liens de sympathie qui unissaient la fille du capitaine et la modeste petite vieille.

En voyant, chaque jour, fondre un peu plus son pécule, Monique Somesnil était prise d'une indéfinissable angoisse. Elle se privait de tout et allait jusqu'à ne plus oser acheter autre chose qu'un peu de pain.

Tenant à s'assurer pour longtemps la location de sa petite chambre, elle avait prié M<sup>me</sup> Lesueur de permettre qu'elle lui payât trois mois d'avance.

« Comme ça, je suis tranquille, se disait-elle. Le principal est de ne pas coucher dehors ; ce serait trop drôle pour moi, qui ai tant refusé de louer la maison de mes parents !... Je sais bien que ma logeuse ne me mettrait pas à la porte si je ne pouvais plus payer, mais la vie est rude pour elle aussi et je serais désolée de lui faire perdre le loyer de son cabinet. »

Cependant, en dépit de ses déboires successifs, elle ne perdait pas courage. Elle s'était même décidée, malgré l'écoeurement qu'elle ressentait

au contact de toutes sortes de gens, à s'adresser aux bureaux de placement. Après y avoir fait différentes stations sans résultat, elle n'y retourna plus.

La fatalité paraissait s'acharner contre elle partout ; dans les maisons de commerce, où elle avait fini par se proposer comme caissière ou simple employée, nul n'avait besoin d'elle.

Cela dura six semaines.

La blanchisseuse lui trouvait bien, de temps en temps, auprès de ses pratiques, quelque travail de couture à faire chez elle, mais il n'y en avait pas assez et cela ne rapportait guère.

\*

Un après-midi que, fatiguée, Monique rentrait plus tôt que de coutume, elle vit venir vers elle sa vieille logeuse qui tenait un papier à la main.

– Mademoiselle Monique, j'ai presque une bonne nouvelle à vous apprendre. Tenez, voici l'adresse d'une famille qui cherche une maîtresse



de piano pour faire débiter deux jeunes enfants. Il faut y courir tout de suite, puisqu'il fait encore jour.

– Quel bonheur ! murmura la jeune fille, dont le cœur battait d'espoir. Pourvu que, là encore, je n'arrive pas trop tard.

– Je ne pense pas ; dépêchez-vous... Mais attendez un peu, que je donne un coup de brosse à vos chaussures, qui sont crottées... il fait un vilain temps, hein, ma pauvre petite... Vous êtes toute mouillée... Laissez ici votre manteau que la pluie a trempé et prenez le mien qui est plus épais. Mais que vous êtes pâle... Buvez cette tasse de lait chaud, cela vous remettra. Il n'est pas trop tôt que ça finisse, ces courses de tous les jours à travers Paris. Le Ciel vous doit une compensation de ce mal-là.

Tout en parlant, l'excellente femme avait réparé le désordre que la pluie avait causé à la toilette de Monique et, malgré celle-ci, qui s'en défendait vivement, elle avait fait briller ses chaussures.

– Laissez donc. Allez-vous salir vos petites

maines au moment où vous allez en avoir le plus besoin ?... Vous voici prête, maintenant ; partez vite. Surtout, soyez arrangeante sur le prix et les conditions ; une élève en amène une autre.

La brave femme continuait encore ses recommandations à Monique, que celle-ci était déjà loin et ne l'entendait plus.

Trois quarts d'heure après, la fille du capitaine était de retour et jetait ce bon résultat à la vieille dame qui l'attendait sur le seuil de son atelier :

– Ça y est ! Grâce à votre recommandation, on m'a acceptée tout de suite... Quatre heures de leçons chaque semaine à dix francs de l'heure pour commencer.

– Bravo ! voilà enfin la chance qui vient. Comme cette personne est très capricieuse, il nous faut la choyer pour qu'elle nous continue ses visites... Nous allons fêter ça ; ce soir, vous souperez avec moi.

La blanchisseuse était aussi contente que la jeune fille, car, sans vouloir paraître le remarquer, elle s'était plus d'une fois aperçue des privations

de celle-ci.

Monique sut se faire aimer de ses petites élèves ; la patience qu'elle déployait, en même temps que le soin de leur bien expliquer chaque leçon, la grâce qu'elle apportait dans tout ce qu'elle faisait, lui gagnèrent rapidement l'affection des enfants et l'estime de leurs parents.

Ceux-ci, satisfaits d'elle, la recommandèrent à leurs amis, si bien que juillet était à peine fini que, déjà, la jeune maîtresse comptait cinq élèves.

Elle n'éprouvait plus maintenant les mêmes craintes pour son existence ; cependant, elle avait eu si peur de manquer d'argent qu'elle continuait, comme par le passé, à ne dépenser que le strict nécessaire pour sa nourriture et son entretien. C'est ainsi qu'elle parvint, par un miracle d'économie, à joindre une modeste somme à sa petite réserve.

Une chose la tourmentait, c'étaient les grandes vacances prochaines qui, probablement, lui enlèveraient plusieurs de ses élèves. Mais à cela, il n'y avait aucun remède, et mieux valait espérer

en la protection de Dieu pour en trouver d'autres.

Libre comme elle l'était, Monique eût pu chercher du plaisir dans la capitale, mais son deuil trop récent et la douleur toujours profonde de la perte de son père chéri la retenaient loin des fêtes.

Sa fierté naturelle d'abord et le respect qu'elle avait d'elle-même ensuite lui faisaient un devoir d'éviter les foules et les amies de hasard.

En dehors de ses leçons, elle restait chez elle à coudre ou à lire, trouvant dans sa solitude même une consolation à son isolement.

Parfois, son ouvrage échappait de ses doigts ou le livre qu'elle tenait glissait sur ses genoux, pendant que sa pensée la reportait en arrière, auprès des êtres et des choses qu'elle avait tant aimés.

Elle revoyait les lieux de son enfance et se laissait aller à rêver ; ce père tant aimé, elle l'évoquait, l'entendait, elle n'était plus seule...

Mais, petit à petit, la tristesse la gagna et la lassitude lui vint de la monotonie de sa vie.

Un jour, elle souhaita revoir sa petite maison de Vassonville. Ce fut comme un ennui qui lui rongea le cœur, la poursuivant partout ; elle y songea sans cesse ; cela devint rapidement une obsession.

Après tout, ce désir était réalisable, puisqu'elle avait su faire quelques petites économies sur l'argent qu'elle gagnait.

Ah ! comme elle se félicitait alors de n'avoir pas loué sa maison ! Elle partirait à la fin de la semaine et passerait le dimanche sous le toit familial.

Ce qui fut dit fut fait, et le samedi tant attendu la vit monter dans le train de Dieppe.

Il est difficile de dépeindre la joie de Monique en se retrouvant au milieu de ses objets familiers. Nous nous contenterons de dire que si de gros soupirs s'échappaient de la poitrine de l'orpheline pendant le retour à Paris, celle-ci, en revanche, emportait une provision de courage dont elle allait avoir grand besoin par la suite.

M<sup>me</sup> Lesueur qui vivait seule et qui éprouvait beaucoup d'estime et d'affection pour Monique, invitait celle-ci chaque dimanche à déjeuner avec elle.

La jeune fille avait d'abord refusé, pour ne pas obliger l'aimable vieille à faire des frais supplémentaires, mais celle-ci lui avait si bien fait comprendre combien cela serait plus gai pour elles deux que l'orpheline, qui ne demandait qu'à se laisser convaincre, avait fini par accepter.

Après le déjeuner, elles sortaient ensemble, variant chaque fois le but de leurs promenades, et ces sorties leur devinrent si douces et si agréables qu'elles finirent par considérer le dimanche comme un véritable jour de fête.

C'est ainsi qu'un jour Monique, prête à partir, attendait dans l'atelier M<sup>me</sup> Lesueur, qui s'attardait à desservir les restes de leur déjeuner.

Pour tromper l'attente, la jeune fille se mit à lire la dernière page d'un grand quotidien que la

repasseuse achetait chaque matin.

Soudain, ses yeux tombèrent sur l'annonce suivante, qui la fit tressaillir :

« E. P. – On demande jeune institutrice, de bonne famille, élevée en province de préférence, pour donner leçons trois ou quatre heures par jour. Références sérieuses exigées. Se présenter rue de Lisbonne, le matin, de neuf à dix heures. »

– Oh !... mais voilà qui ferait bien mon affaire, pensa-t-elle.

Et, comme M<sup>me</sup> Lesueur la rejoignait, elle lui communiqua l'entrefilet.

– Vous avez raison, c'est peut-être sérieux, quoique je ne me fie guère aux annonces de ce genre. C'est souvent autre chose que ce qui est écrit qu'on demande réellement...

– Croyez-vous ?

– Oui, cela se voit trop souvent, hélas !... Il n'en est pas moins vrai que bien des gens ont

recours aux journaux pour trouver un emploi ou pour en offrir, comme c'est le cas aujourd'hui.

– Mais comment savoir si cette affaire est sérieuse ?

– Rien de plus facile. Nous avons tout notre après-midi devant nous : allons aux alentours de la maison où l'on demande une institutrice ; ce serait un vrai guignon si nous n'apprenions pas ce que nous désirons connaître.

– Excellente idée que vous avez là, madame Lesueur. Je n'aurais jamais pensé à tout ça, moi. Je serais allée tout droit me présenter.

– Parce que vous êtes ignorante du mal et que votre franchise ne peut admettre la dissimulation chez les autres.

Tout en devisant, elles étaient sorties et, sans se presser, se dirigeaient vers la mystérieuse adresse.

– Je ne sais pourquoi, mais j'ai beaucoup d'espoir sur le sérieux de l'annonce, dit Monique, tout à coup.

– Je souhaite de tout cœur, alors, qu'il se



réalise et que vous trouviez de nouvelles élèves... Mais vous rappelez-vous exactement du numéro indiqué ?

– J’ai fait mieux que le retenir et, par crainte de l’oublier, j’ai emporté le journal avec moi... le voici dans mon sac à main.

– Très bien... Nous saurons bientôt de quelle maison il s’agit, car nous sommes arrivées dans la rue de Lisbonne.

– Par ici les numéros pairs, fit Monique, qui cherchait. Alors, c’est de l’autre côté... et tout à l’autre bout encore.

– Vous en êtes sûre ?

– Voyez vous-même, madame.

– Eh bien ! allons... Tout doucement, belle impatiente. Nous avons le temps et mes vieilles jambes ne peuvent marcher à une telle allure.

En souriant, elle retenait la jeune fille qui allongeait le pas.

Le dernier argument de la vieille dame arrêta l’orpheline dans sa précipitation.

Toute confuse, elle dit :

– Pardonnez-moi, madame Lesueur. J'ai tant hâte de savoir. J'oubliais que vous ne pouviez courir comme la petite étourdie que je suis et pour qui vous avez trop de bontés.

La vieille repasseuse se mit à rire.

– J'ai eu aussi votre belle ardeur, ne vous en excusez donc pas. Votre curiosité est, du reste, légitime... Elle va être satisfaite bientôt, car nous approchons. Tenez, nous voici arrivées.

Elles s'arrêtèrent.

– La maison est jolie ! s'exclama Monique.

– En effet... Il nous sera facile, je crois, de savoir s'il y a plusieurs locataires et ce qu'ils sont. Examinons les lieux d'abord...

C'était un charmant petit hôtel de trois étages, dont la façade de pierres blanches était agrémentée de quelques bas-reliefs finement sculptés. Au premier s'étendait un balcon de fer forgé, admirablement ouvragé. L'ensemble était d'un style sobre et sûr, sans modernisme exagéré, ni fioritures. L'hôtel avait dû être construit

quelque soixante ans auparavant.

Il n'était pas besoin d'être grand observateur pour s'apercevoir de la richesse de cette demeure et en conclure qu'elle ne pouvait être habitée que par une famille à son aise depuis plusieurs générations. Rien n'indiquait le « nouveau riche ».

M<sup>me</sup> Lesueur en jugeait ainsi, sur les apparences. Mais cela ne lui suffisait pas, elle aurait voulu en connaître les habitants actuels.

Monique, de son côté, examinait avec attention le coquet hôtel. Que ne pouvait-elle deviner de ce qui se passait derrière les murs ?

– Nous n'allons pas rester à contempler plus longtemps la façade de cette maison, dit à la fin la vieille dame. Voici un kiosque à journaux... la marchande nous fournira peut-être quelques renseignements...

Elle s'approcha du kiosque et prit un journal au hasard dans l'étalage.

– Bonjour, madame, dit-elle. Je prends ce journal.

Elle tendit à la marchande une pièce de cinq francs afin de prolonger la conversation pendant qu'elle compterait la monnaie.

– Une belle journée, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui ! fit la femme, qui aimait à causer...

Il y a beaucoup de monde dehors, aujourd'hui.

– En effet, et vous êtes on ne peut mieux placée pour en juger.

– Certes, ce qu'il passe de gens par ici !... On dit comme ça, dans les journaux, que Paris est vide, que tout le monde est à la campagne... C'est archifaux. Ceux qui écrivent de pareilles balivernes sont des ânes qui feraient bien mieux de mettre le nez dans la rue avant de causer. Je vends autant que l'hiver et presque toutes mes pratiques sont encore là.

– Vous devez avoir une belle clientèle, dans ce quartier-ci ?

– Dame, oui ! C'est pour ainsi dire tous des gens riches. Tenez, regardez ce bel hôtel que Mademoiselle examine en ce moment, on m'y prend pour cent sous au moins de journaux

chaque matin !

M<sup>me</sup> Lesueur sourit de plaisir en voyant la marchande venir au-devant de ses questions.

– Il y a plusieurs locataires ? interrogea-t-elle, d'un air indifférent.

– Du tout, il n'y en a qu'un !

– Ah !...

– Ça vous étonne ?... Mais le monsieur et sa jeune sœur aiment beaucoup à lire, et ce sont des revues, des illustrations, toutes sortes de publications chères qu'ils cherchent.

– Elle est âgée, la jeune fille ?

– Non pas... C'est une enfant. Et ce qu'elle est jolie !... Il faut la voir... On dit qu'elle a une infirmité à la jambe... Comme elle ne sort qu'en voiture, je n'ai pu en juger. Mais, voyez, quand on parle du loup... Les voilà qui partent justement se promener.

Et la vendeuse, enchantée d'être écoutée, désignait du doigt la lourde porte cochère qui tournait sur ses gonds.

Monique n'avait pas perdu un mot des paroles échangées entre la blanchisseuse et la marchande de journaux ; aussi, quand de la voûte déboucha une luxueuse conduite intérieure, des trois femmes qui regardaient, elle n'était pas la moins curieuse.

Au volant, un homme jeune encore, et, à côté de lui, une fillette charmante.

De l'homme qui conduisait, Monique n'avait rien vu, tant elle était occupée à contempler le gracieux visage de l'enfant coiffée et vêtue de mousseuse laine blanche.

Cela n'avait été qu'une apparition, pour ainsi dire, mais si peu qu'elle eût duré, le sang de Monique avait afflué à son cœur. Une émotion bizarre, incompréhensible surtout, puisque la fillette lui était inconnue, l'avait envahie et ce fut inconsciemment qu'elle murmura à voix haute :

– Comme elle est gentille et combien elle doit être bonne !... Ah ! que je l'aimerais !...

– Pour ça, oui, qu'elle est bonne ! fit la marchande de journaux. Les domestiques en

parlent avec amour. Ça, c'est du grand monde, et du chic encore !... C'est pas du toc, comme il y en a tant aujourd'hui !...

M<sup>me</sup> Lesueur en savait assez ; elle compta la monnaie et profita pour s'éloigner de ce que la vendeuse était occupée à servir un passant.

– Eh bien ! ma petite, dit-elle à Monique, après qu'elles se furent remises en route, il faudra vous présenter demain sans faute. Vous arriverez de bonne heure pour passer une des premières, car vous pouvez être sûre qu'il y aura des concurrentes !

– Malheureusement pour moi, et cela diminue mes chances ! Cette annonce est réellement sérieuse.

– Oui, et je me demande quelle idée ce jeune homme, car il m'a paru jeune, quelle idée a-t-il eue de s'adresser aux journaux pour trouver une institutrice lorsque, par sa position, il était à même de choisir parmi les plus grands professeurs ?...

– Tel n'était pas son goût, probablement !... Et

puis, les desseins de Dieu nous sont inconnus ! ajouta Monique, en souriant. Si sa volonté est que je sois l'élue – et pourquoi ne la serais-je pas ? – ce n'était guère commode autrement de me faire connaître la nécessité de me présenter demain dans cette maison !

Les réflexions de Monique firent éclater de rire la blanchisseuse.

– Ah ! ça, voilà un raisonnement qui ne manque pas d'originalité !... On croirait, ma foi, que vous êtes certaine d'être acceptée !

– Hélas ! non, je n'en suis pas sûre !... fit l'orpheline, tristement, car elle songeait à ses économies, si péniblement amassées et qui fondaient avec une rapidité décevante.

« Enfin, ajouta-t-elle raisonnablement, je serais contente de travailler ici, c'est certain ; mais si je ne réussis pas, Paris est grand et il ne doit pas manquer d'autres bonnes places !... Une fois que j'en aurai trouvé une, je saurai m'y maintenir.

Leur conversation sur ce sujet en resta là ;



mais si elles n'en parlèrent plus, elles y songèrent malgré elles et ni l'une ni l'autre ne se sentit disposée à prolonger la veillée ce soir-là.

Rentrées dans leurs chambres respectives, elles se remémorèrent intérieurement les incidents de cette journée et, quoique ce fût pour des motifs différents, elles s'endormirent en formulant toutes deux le même vœu.

M<sup>me</sup> Lesueur souhaita sincèrement que Monique réussît le lendemain dans la démarche qu'elle allait faire, parce qu'elle voyait celle-ci se fatiguer de plus en plus.

Les belles couleurs que l'orpheline avait à son arrivée à Paris s'en étaient allées au fur et à mesure que le besoin de se priver même du nécessaire se faisait sentir, chaque jour davantage.

La pâleur des joues et l'éclat brillant des yeux de Monique causaient à la vieille dame une pénible impression et lui faisaient craindre pour la santé de sa locataire. Tandis que si la Providence permettait que celle-ci devînt l'institutrice de cette enfant de riches, entrevue

l'après-midi, toutes les inquiétudes de la repasseuse disparaîtraient en même temps. Les soucis s'envolent vite d'un front de vingt ans et le frais incarnat renaît facilement sur des joues juvéniles.

M<sup>me</sup> Lesueur n'avait jamais été sentimentale, elle voyait surtout le sens pratique des choses et des événements. L'orpheline, au contraire, n'en recherchait que l'immatériel, que le côté moral.

Ces paroles élogieuses de la marchande de journaux vibraient encore à ses oreilles.

Ce luxe qu'elle devinait, cet air de grandeur et de bon ton répandu sur le peu qu'elle avait aperçu, attiraient sa nature raffinée et lui faisaient désirer d'être admise dans cette sphère élevée de la haute société qu'elle entrevoyait là-bas.

Rien que pour côtoyer ce monde supérieur à celui dans lequel elle avait vécu jusque-là, pour vivre un peu de sa vie et s'affiner à son contact, elle aurait accepté l'emploi d'institutrice vacant sans demander aucune rémunération, s'estimant suffisamment payée par le seul plaisir qu'elle aurait eu à le remplir.

Elle pensait à toutes ces choses avec exaltation.

Longtemps, elle chercha le sommeil. Elle se retournait dans son lit, agitée, poursuivie par des rêves invraisemblables de grandeur et de bonheur. À la fin, épuisée par son énervement même, elle s'endormit profondément, et c'est la repasseuse qui, ne l'entendant pas se lever le lendemain, monta la réveiller.

Monique apporta un soin tout particulier à sa toilette ; trois fois elle recommença sa coiffure avant de la trouver bien. Jamais elle n'avait mis aussi longtemps à s'habiller ; mais, lorsqu'elle fut prête, son miroir lui renvoya l'image d'une petite personne qui lui parut charmante, et cette constatation la fit rougir de plaisir.

Elle était délicieuse, en effet, et M<sup>me</sup> Lesueur, qui avait déjà le désir de l'encourager, ne put s'empêcher de le constater en la voyant paraître.

— Que vous êtes jolie, ce matin, mademoiselle Monique ! s'écria-t-elle. Outre cette robe qui vous sied à merveille, il y a sur votre figure comme un rayon de soleil qui plaît à voir. En

vous jugeant si bien, quelque chose me dit que vous ne pouvez pas échouer dans votre démarche de tout à l'heure. Il faudrait être un roc pour écarter la demande d'une aussi avenante jeune fille.

– Bah ! ce n'est pas ce qui pèsera beaucoup en ma faveur, répondit Monique, qui, malgré elle, était très émue.

– Et pourquoi ?... N'avez-vous pas toutes les qualités qu'une personne, même difficile, puisse exiger en cette occasion.

Monique secoua la tête.

– Votre amitié pour moi fait que vous me jugez bien au-dessus de ce que je vaudrais réellement, observa-t-elle modestement. Les étrangers seront moins indulgents.

– Qui oserait prétendre que vous n'êtes pas digne de cet emploi ?

– Combien d'autres le sont plus que moi !

– Vous êtes supérieure à toutes les jeunes personnes que j'ai connues jusqu'alors, protesta la vieille dame avec une réelle conviction.

L'orpheline sourit.

– Et moi, j'en trouverais cent qui valent mieux, fit-elle doucement.

Et elle ajouta, un peu d'émotion faisant trembler sa voix :

– N'importe, je suis heureuse de vous entendre dire cela... Pour le faire, il faut que vous m'aimiez vraiment... et c'est bon, quand on est seule, d'avoir quelqu'un qui vous aime un peu.

Soudain émue, M<sup>me</sup> Lesueur attira la jeune fille sur sa poitrine et la baisa bien fort au front.

– Monique, mon enfant, vous avez raison, je vous aime comme si vous faisiez partie de ma famille...

La vérité est que la supériorité morale de Monique sur les jeunes filles de son âge, sa douceur et son innocence remplissaient M<sup>me</sup> Lesueur d'une admiration qui allait jusqu'à une véritable extase maternelle.

À l'appel de la sonnerie électrique, que le doigt de Monique avait mise en mouvement, un domestique vint ouvrir.

Il était probablement prévenu d'avoir à introduire, à cette heure, les personnes qui se présenteraient à l'hôtel, car, sans poser aucune question à la visiteuse, il la fit entrer dans une vaste antichambre.

– Mademoiselle veut-elle bien attendre un instant ? Je vais voir si Monsieur peut la recevoir.

Il s'éloigna, laissant l'orpheline seule.

Des bancs confortables, en vieux chêne sculpté, permirent à celle-ci de s'asseoir pendant les quelques minutes qui s'écoulèrent avant le retour du serviteur.

Durant cette attente, Monique pensa que, vraisemblablement, elle était arrivée la première et cette perspective augmenta sa hardiesse. Il est vrai que, chose qui la surprenait elle-même, elle se sentait assez sûre d'elle-même en cette minute suprême. Elle qui avait tant appréhendé cette

visite, était surprise de n'être pas émue, et elle se railla d'avoir tant pensé à la présente minute et de s'en être fait une montagne.

Lorsque le domestique revint et la pria de le suivre, elle se leva et marcha derrière lui sans émoi.

Les manières polies de cet homme la rassuraient sur le maître, en vertu de ce proverbe connu : « Tel maître, tel valet ». Elle se souvenait de sa visite à M<sup>me</sup> Boutel, la parente du notaire, et un parallèle se fit dans son esprit entre le serviteur de celle-ci et celui qui la précédait en ce moment.

Le contraste la fit sourire et elle espéra qu'il s'affirmerait davantage encore entre les maîtres.

Cependant, en pénétrant dans l'élégant cabinet dont le serviteur lui ouvrait la porte, elle perdit un peu de son assurance.

Devant un bureau d'acajou massif, aux cuivres précieusement ouvragés, un homme d'une trentaine d'années était assis.

Grand, brun, les yeux noirs, le regard assuré,

la lèvre naturellement hautaine et facilement moqueuse, vêtu d'un élégant veston d'intérieur couleur noisette, tel était Jack Saint-Angel, le maître de céans.

Enfoncé dans un large fauteuil, le coude sur la table et la tête reposant sur sa main longue et blanche, il dictait ses ordres à un secrétaire.

À l'entrée de Monique, il se souleva légèrement et indiqua, d'un geste poli, un siège à la visiteuse.

Tout en continuant de parler à son secrétaire, il examinait la jeune fille avec une discrète attention.

– C'est entendu, Bernard, réglez cette affaire pour le mieux et ne négligez rien pour obtenir satisfaction.

– Très bien, monsieur, mais que devrai-je faire de ce vieux compte ?

– Laissez-le encore dormir ; ce n'est pas bien pressé !

– Monsieur n'a plus besoin de moi ?

– Non... Allez !...



Pendant que ces paroles s'échangeaient, Monique regardait furtivement l'ameublement du cabinet.

Deux hautes bibliothèques laissaient apercevoir, à travers leurs vitrines de couleur, des rayons chargés de livres richement reliés. Un bahut carré supportait, outre un haut bronze, des bibelots de jade, d'ivoire ou d'onyx, d'un travail et d'un prix inestimables, qui dénotaient chez leur heureux possesseur l'amour du beau et du fini.

À part ces meubles et quelques confortables fauteuils de cuir, rien que des livres. Ceux qui étaient reliés moins somptueusement que les exemplaires enfermés dans les bibliothèques se pressaient partout sur les rayons de chêne sombre dont tous les murs étaient recouverts.

Les instants qui passaient augmentaient l'angoisse de Monique.

À la dérobée, elle levait les yeux sur le maître de la maison, dont le visage un peu grave l'intimidait.

Quand Jack Saint-Angel eut renvoyé son

secrétaire, il se tourna vers la jeune fille.

– Mademoiselle ?... fit-il, interrogativement, après l’avoir dévisagée un instant.

Très gênée, Monique dut expliquer qu’elle venait se présenter pour la place d’institutrice. Elle dut répondre au sévère interrogatoire de M. Saint-Angel, qui paraissait vouloir s’entourer de toutes garanties.

– Vous avez sans doute pris connaissance de l’annonce qui a paru, hier, dans plusieurs journaux ? demanda-t-il.

Sa voix sembla à Monique plus hautaine que l’instant avant, lorsqu’il s’adressait à son secrétaire, et c’est très émue qu’elle répondit :

– Oui, monsieur.

– Dans quel journal l’avez-vous lue ?

Elle se troubla légèrement :

– Je ne sais... je n’ai pas remarqué... n’ayant pris connaissance que de la quatrième page.

Un sourire un peu ironique plissa les lèvres de son interlocuteur, qui continua ses questions :

– Vous habitez Paris ?

– Oui... depuis six mois.

– Où étiez-vous auparavant ?

– À Vassonville, en Normandie.

– Montrez-moi vos références, voulez-vous ?

Monique, qui n'en était qu'à ses débuts, se sentit soudain gênée.

– Je ne puis vous montrer que mes diplômes, monsieur. Je n'ai pas encore travaillé.

Le jeune homme eut un geste de surprise.

– Comment se fait-il alors que vous vous présentiez seule ?... N'avez-vous pas de parents ?

– Non, monsieur... Je suis orpheline. Quand ma mère est morte j'étais encore enfant, et j'ai perdu mon père au mois de mars dernier.

Il y avait dans la voix de la jeune fille, en répondant, quelque chose d'infiniment triste, qui frappa le hautain jeune homme. Immédiatement, son ton se fit plus doux.

– Que faisait votre père ?

– C'était un ancien capitaine de dragons... Il avait pris sa retraite, il y a cinq ans.

– Et naturellement, comme fille d'officier, vous fûtes élevée dans une des écoles de la Légion d'honneur ?

– Non... Ma mère, en mourant, avait manifesté le désir que mon père m'envoyât dans le couvent où elle-même avait été élevée, et celui-ci se conforma à ce qu'il considérait comme une suprême prière.

– Ah ! et où était-ce ?

– Chez les sœurs du Sacré-Cœur, à X...

Jack Saint-Angel écrivit quelques lignes sur une feuille blanche, placée devant lui. Puis, il continua, jouant machinalement avec un coupe-papier :

– Vous êtes restée longtemps chez les sœurs ?

– Près de dix années. Entrée avant sept ans, je n'en suis sortie qu'à seize.

– Et... quel âge avez-vous ?

Cette question, pourtant toute naturelle en la

circonstance, sortit plus difficilement des lèvres de Jack, tant il est vrai qu'un homme bien élevé éprouve toujours une gêne à poser, même à une inférieure, une question habituellement considérée comme indiscreète.

Monique saisit la légère nuance d'embarras et elle devint toute rouge, en répondant :

– Vingt ans...

– Vous êtes donc à Paris depuis la mort de votre père ?... Chez des parents, sans doute ?...

– Non... J'habite chez une vieille dame à qui je fus recommandée au moment de mon départ pour Paris.

– Si je comprends bien, vous êtes sans ressources en ce moment ?...

– Pas tout à fait... J'ai quelques élèves... pas assez jusqu'à présent.

– Oui, vous vous contentez de ce que vous trouvez... vous courez le cachet... un peu au hasard des occasions qui s'offrent à vous !

Monique était très fière et, quoique ce fût à peine sensible, elle crut sentir de l'ironie dans le

ton dont ces dernières paroles furent prononcées.

Elle redressa vivement la tête et, d'une voix calme, mais nette, répondit :

– Je travaille, tout simplement, monsieur. N'ayant appris aucun métier manuel, je n'ai d'autres ressources pour éviter la misère que d'utiliser l'instruction que m'a fait donner mon père. Cela s'appelle peut-être *courir hasardeusement le cachet* ; moi, je me contente de nommer ça : *nécessité et devoir*.

Une rancune flambait au fond de ses grands yeux sombres.

Ce fut au tour de Jack Saint-Angel de se sentir embarrassé. Il fut surpris et une nuance rosée s'étendit sur son front à cette réplique qu'il sentait avoir méritée.

Il ne s'en fâcha pas, mais sa main cessa de jouer avec le coupe-papier et ses yeux plongèrent dans ceux de la jeune fille, qui ne baissa pas les siens sous ce regard aigu. Il sourit à la fin et, simplement, lui dit :

– Vous êtes fière, mademoiselle... et vous

pouvez l'être !

Monique comprit toute la subtilité de ces quelques mots. C'était une rétractation en même temps qu'un hommage et, tout au fond d'elle-même, elle ressentit une grande satisfaction d'amour-propre de la façon dont se terminait cet incident.

À ce moment, un troisième personnage entra en scène, empêchant les deux interlocuteurs de renouer l'entretien.

Écartant une tapisserie ancienne, qui dissimulait une porte, une adorable enfant blonde apparut.

Elle était vêtue d'une robe bleu très pâle. Ses bras étaient nus et l'encolure de sa robe, découpée en carré, dégageait bien sa petite tête mutine, aux cheveux bouclés.

Elle avait les yeux bleus, d'un bleu infini, langoureux, idéal ; la bouche petite, sérieuse ; le menton volontaire et, sur son front blanc, un pli parfois indiquait l'effort de la pensée sous une précoce intelligence.

Jack Saint-Angel aperçut l'enfant le premier ; il se fit très doux pour lui parler.

– Comment, déjà levée, petite sœur ?... Fi, la vilaine !...

– Oh ! ne me gronde pas, Jackie... J'avais tant hâte de t'embrasser, ce matin... et puis, je voulais savoir...

D'un geste espiègle, elle désignait Monique. En même temps, elle s'avavançait vers le jeune homme. Alors, on put voir ce triste et douloureux contraste de la beauté jointe à l'infirmité.

La pauvre petite boitait de la jambe droite ; chaque pas faisait ressortir sa hanche déformée et son corps, suivant le mouvement, se contorsionnait péniblement.

Tout d'abord, à la vue de la réelle beauté de la fillette, Monique avait ressenti une véritable admiration, et le sourire angélique de l'enfant avait fait passer de la joie dans les yeux bruns de la jeune fille. Mais lorsque celle-ci découvrit l'infirmité de la petite, son regard exprima plus que de la pitié. Ce fut comme un mélange de



compassion, de sympathie, de dévouement. Sa douce figure se fit plus douce encore et ses yeux exprimèrent une plainte discrète pour ce jeune être si cruellement frappé.

Jack Saint-Angel, sans paraître le remarquer, avait suivi sur le visage de l'institutrice les différents sentiments que la vue de l'enfant avait fait naître en elle et il pensa qu'à moins d'être habile comédienne, la visiteuse devait être sensible et tendre. Aussi fut-il moins raide, quand il s'adressa à la jeune fille pour lui demander les derniers renseignements.

— Je crois connaître sur vous, mademoiselle, tout ce que je désirais savoir. Voulez-vous, maintenant, me donner votre adresse et celles de quelques-uns de vos élèves.

Monique donna les adresses demandées, pendant que, des yeux, elle enveloppait l'enfant d'une douce caresse. Et celle-ci répondait à cette muette sympathie par un sourire heureux.

Lorsqu'il eut pris note des dernières réponses de l'orpheline, le jeune homme se leva. Et comme Monique comprenait qu'il lui fallait

partir, elle osa questionner :

– Puis-je espérer, monsieur ?... Ai-je des chances de succès ?...

Jack Saint-Angel eut un geste vague.

– Je ne sais encore. Votre demande sera examinée parmi vingt autres pareilles. Les renseignements que vous m'avez fournis seront contrôlés et pesés... Je tiens à bien connaître la personne à qui je confierai ce cher trésor – il désignait sa sœur. Inutile de vous déranger, je vous ferai savoir mes intentions, s'il y a lieu.

La fille du capitaine s'était levée. Elle partait. Comme le maître de maison s'avancait pour ouvrir la porte devant elle, elle jeta un dernier regard sur la fillette blonde, installée dans le fauteuil que le frère venait de quitter.

Gracieusement, celle-ci lui fit de la main un petit signe d'adieu, et il sembla à l'orpheline que c'était un encouragement. Elle en eut chaud au cœur et se sentit toute réconfortée.

– Oui, j'espère ! pensait-elle, en s'en allant. Cette jolie fillette sera mon bon ange... Oh !

comme je le voudrais !... Elle est si mignonne, la pauvre petite !... Il est impossible qu'elle n'ait pas un gentil caractère... Comme je saurais bien la guider et l'aimer !...

En traversant à nouveau l'antichambre où elle avait stationné en entrant, Monique vit cinq ou six jeunes filles qui attendaient leur tour d'être introduites auprès de M. Saint-Angel. Elle devina en elles les autres postulantes à l'emploi offert, mais cela ne lui retira pas la belle confiance qui lui venait soudain. Lorsqu'elle se retrouva dehors, sur la chaussée, l'orpheline fit quelques pas, puis s'arrêta et jeta encore un coup d'œil sur l'hôtel qu'elle venait de quitter.

Elle crut remarquer qu'à travers les plis de tulle des rideaux on l'observait à une des fenêtres du rez-de-chaussée, là où elle supposait devoir être le cabinet de M. Saint-Angel. Rougissante, le cœur battant d'espoir, elle reprit le chemin de son logis.

André Saint-Angel, père de Jack, avait quitté la France, sa patrie, à peine âgé de vingt ans, pour satisfaire sa passion des voyages et des aventures.

Après quinze ans d'une vie passée au milieu des mers et des continents, ayant parcouru les cinq parties du monde, il éprouva le besoin de se reposer et de se créer une famille.

Possesseur déjà d'une bonne fortune, il l'accrut encore par son union avec la fille d'un riche planteur de la Martinique, dont il s'était épris au cours d'un séjour de quelques mois qu'il avait fait à Fort-de-France chez des amis communs.

Le père de la jeune fille vit ce mariage avec satisfaction et, désireux de garder auprès de lui les deux jeunes gens, il imposa au prétendant, comme condition essentielle à son consentement, la promesse de rester toujours au pays.

Celui-ci accepta et, le mariage célébré, son beau-père lui abandonna la direction de ses nombreuses exploitations. Il ne le regretta pas, du

reste, par la suite, car, sous la main habile d'André Saint-Angel, tous ses biens ne firent que prospérer et, bientôt, celui-ci devint un des plus riches de la colonie.

Un fils lui était né et André mit son orgueil d'homme et de père à le façonner, à en faire un sujet de cœur et d'esprit.

Il réussit pleinement dans sa tâche. Jack avait le plus charmant caractère ; en outre, il aimait l'étude et était laborieux et infatigable.

Pendant dix ans, son père appela auprès de lui les meilleurs professeurs de l'île et l'enfant profita de leurs leçons avec une étonnante application.

L'étude des langues étrangères lui fut rendue facile par André lui-même, qui était polyglotte.

Lorsque Jack eut atteint l'âge de quinze ans, son éducation aurait pu passer pour achevée ; cependant, malgré tout le chagrin de se séparer d'un fils si tendrement aimé, André Saint-Angel l'envoya d'abord deux ans à Chicago, puis deux autres années à Paris pour y compléter son

instruction.

Quand, après ces deux étapes, le jeune homme revint au milieu des siens, il eut la joie de trouver dans un berceau, parmi un fouillis de batiste et de dentelles, sa sœur, une mignonne petite fille de quelques mois, dont ses parents lui avaient annoncé la naissance peu auparavant.

Souvent, étant enfant, il avait désiré un compagnon, un frère, pour partager ses jeux et ses travaux, et voilà que le Ciel, après tant d'années, alors qu'il n'y pensait plus, réalisait son souhait d'antan et lui offrait comme cadeau de retour, non pas un futur camarade, mais une délicate poupée vivante à protéger et à défendre.

Comme la force s'attache à la faiblesse, ce grand garçon sut trouver des trésors de tendresse pour la petite enfant toute menue et, pour l'amuser et la promener, il se priva souvent des plaisirs qu'un jeune homme, aussi bien doué sous tous les rapports, pouvait trouver au milieu des fêtes et des réunions auxquelles on le conviait de toutes parts.

Il se trouva grandement récompensé, selon lui, quand un jour qu'il regardait la petite Maë faire ses premiers pas, celle-ci, quittant les jupes de sa nourrice, tendit ses petits bras vers lui, en bégayant son nom pour la première fois :

– Acki... Acki...

– Elle prononce mon nom !... s'écria-t-il, en pressant le bébé contre lui. Répète, répète encore, petite Micou, redis Jack... Jackie...

Et, de nouveau, l'enfant répéta :

– Acki... Acki...

Il dut partir pour être soldat et un an de service militaire acheva de faire un homme de Jack. Aussi, lorsque ce fut fini, plus d'une mère dans la colonie le souhaita-t-elle ardemment pour gendre.

Il avait un physique agréable et une santé florissante. De plus, son intelligence était nettement au-dessus de la moyenne.

La droiture et la loyauté répandues sur sa physionomie lui gagnaient toutes les sympathies et il eût pu choisir une fiancée parmi les plus riches et les plus belles héritières du pays. Mais il

ne songeait pas encore au mariage et, se contentant du présent, il laissait à l'avenir le soin de lui trouver femme à son goût.

De graves événements allaient, d'ailleurs, lui laisser peu de loisirs pour approfondir cette question.

La petite Maë venait d'atteindre ses huit ans.

C'était une charmante enfant, qui montrait déjà beaucoup de qualités. Son bon naturel l'avait préservée, heureusement, des défauts que la grande indulgence de ses parents et les gâteries de son frère n'eussent pas manqué autrement de faire naître en elle.

Un jour que, dans l'admirable parc entourant l'habitation de ses parents, elle prenait avec Goba – vieux serviteur nègre – une leçon d'équitation, le petit poney qu'elle montait prit peur d'un arbre renversé en travers de l'avenue. Il lança quelques ruades et la fillette s'en effraya.

Le malheur voulut qu'à ce moment Goba, relâchant sa surveillance, fût resté en arrière d'elle pour regarder un jardinier occupé à remplir



de fleurs un massif. Il ne s'aperçut pas tout de suite de la scène qui se passait non loin de là.

L'enfant, encore novice dans l'art de se servir des guides, tira trop fort sur celles-ci. Au lieu de calmer l'animal, elle l'affola tant et si bien que les pieds du cheval s'empêtrèrent dans les branches de l'arbre et il tomba si malencontreusement qu'une des jambes de la fillette se trouva sous la monture.

Lorsqu'on dégagea la petite Maë, elle était évanouie et le médecin, mandé en toute hâte, constata que l'enfant avait la hanche déboîtée et la jambe droite cassée.

« Un malheur n'arrive jamais seul », dit un proverbe souvent vrai, hélas !

M<sup>me</sup> Saint-Angel, qui se trouvait sur la terrasse du château avec quelques amis, avait assisté de loin à l'accident. Elle s'était précipitée, appelant au secours désespérément. L'enfant gisait à terre, évanouie, quand on arriva pour lui porter aide.

L'émotion ressentie par la pauvre mère fut si violente qu'elle détermina une commotion

cérébrale et, quelques heures après, M<sup>me</sup> Saint-Angel expirait au milieu de la stupeur des siens.

La rapidité avec laquelle ces deux malheurs s'abattirent sur cette famille, jusque-là si unie, fera mieux comprendre le morne désespoir qui s'empara des deux hommes, du père et du fils, après ces événements.

Tant que sa femme avait vécu, André Saint-Angel s'était trouvé heureux dans son pays d'adoption, mais, quand elle fut partie, il n'éprouva plus qu'un désir : celui de quitter ces lieux qui ne lui offraient plus que de tragiques souvenirs et des pensées de désolation. Il voulut fuir cette maison où, durant vingt-sept ans, il avait été si heureux.

Jamais l'idée de sa patrie ne lui était venue si souvent qu'alors et, comme il se sentait ébranlé dans sa constitution même, il voulut retourner, pour y mourir, là où il était né, dans cette France présente à son cœur et qui l'attirait maintenant comme un aimant.

Malheureusement, le chagrin le minait. Cet homme si fort, qui n'avait jamais été malade,

éprouva des faiblesses et des vertiges.

La secousse avait été trop rude. Habitué aux douceurs de la famille, son foyer lui apparut désert, à présent que la compagne de sa vie ne l'embellissait plus. Il se trouva meurtri profondément du vide subit, qui, jamais, ne se comblerait.

La tristesse mal dissimulée répandue sur le visage de Jack, la maladie de Maë, qui la laisserait infirme pour toute la vie, contribuèrent à anéantir André Saint-Angel, et ce furent autant de blessures par où s'échappèrent, petit à petit, les forces qui lui restaient, sans que rien pût en arrêter le courant ni cicatriser la plaie de son cœur.

Que les jours s'enfuyaient donc vite !... Et combien les progrès de son mal étaient rapides !... Ah ! certes, il était brave et la mort ne lui faisait pas peur !... Il l'avait trop longtemps côtoyée pour craindre son approche.

Cependant, une infinie tristesse et un douloureux regret le prenaient de mourir dans l'exil, si loin de son berceau.

Il avait cru avoir le temps de partir pour la France et voilà que le destin cruel lui enlevait cette dernière espérance !

Bientôt, il comprit que l'heure suprême était proche et que le moment était venu de prendre ses dernières dispositions.

Trois mois après la mort de sa femme adorée, André Saint-Angel, assis dans un vaste fauteuil qu'il ne quittait plus, fit mander son fils auprès de lui.

Jack évitait de se trouver en tête à tête avec son père. L'état de faiblesse de celui-ci ne lui avait pas échappé et il avait compris qu'un nouveau deuil allait s'abattre sur lui et sa jeune sœur.

Aussi, il fuyait le malade, autant pour ne pas lui montrer ses angoisses que pour retarder le pénible entretien qu'il prévoyait, car, mieux que tout le reste, il lui confirmerait la fin prochaine de ce père chéri.

Le jour où André Saint-Angel fit appeler son fils auprès de lui, le jeune homme chancela,

comme si, déjà, le malheur redouté était arrivé. Il lui fallut un grand empire sur lui-même pour dissimuler sa douleur et se rendre à la convocation avec un visage calme.

André examina longuement son enfant avant de parler et, malgré l'apparente sérénité de Jack, le père devina les soucis et les craintes dissimulés.

– Mon fils, je sens que je vais mourir... commença-t-il.

Et, comme le jeune homme protestait :

– Non, ne m'interromps pas, laisse-moi parler pendant que j'en ai encore la force... À quoi bon me leurrer d'un vain espoir ou faire naître en moi un inutile regret ?... Ta mère m'appelle et je suis heureux de la rejoindre.

« Je n'ai fait de mal à personne... Je crois, au contraire, avoir travaillé pour le bien de tous dans la colonie... J'ai traité mes serviteurs noirs avec les mêmes égards que les autres... J'ai rempli pleinement tous mes devoirs d'époux et de père : je meurs en paix avec ma conscience... »

Jack prit la main de son père et la serra doucement.

Cette muette réponse rendit humides les yeux d'André Saint-Angel.

Il continua :

– J'ai fait un homme de toi, mon Jack, un homme de bien, un homme honnête !... Garde toujours ta loyauté et ne te laisse pas éblouir, ni par la gloire, ni par l'argent !

« L'argent... Tu en as assez, tu en aurais même de trop, si je ne savais combien tu es bon et généreux... Trop bon peut-être !... Méfie-toi de ton cœur et avant d'entreprendre une chose sérieuse demande-toi si je l'eusse approuvée... »

Il se souleva et appuya sa main amaigrie sur l'épaule du jeune homme.

– Mon fils, j'espérais être longtemps ton guide ; je croyais pouvoir jouir du fruit de mon travail et avoir le bonheur de te voir faire de grandes et belles choses... Vivant, je ne te verrai plus. Mais, du fond de sa tombe, Jack, ton père te bénira pour chaque bonne action...

Le jeune homme essayait en vain de refouler ses larmes ; à genoux devant son père, dont il gardait la main entre les siennes, il dévorait du regard les moindres gestes de celui-ci et les paroles tombées de cette bouche vénérée s'incrustaient en son âme pour toujours.

André Saint-Angel vit que les yeux de son fils étaient voilés d'humidité.

– Jack, est-ce que tu pleures ?...

– Non, mon père ! essaya de répondre, à travers ses sanglots contenus, le malheureux jeune homme.

– Mais si, tu pleures, enfant !... Allons, pleure, ne t'en cache pas !... Les larmes n'amoindrissent pas un homme. J'ai pleuré, moi aussi, lorsque ta mère est morte !...

Un douloureux silence tomba entre eux, mais le malade avait encore bien des choses à dire.

Il reprit :

– Ta sœur, pauvre petite, aura besoin de soins et de tendresse ; je ne suis pas inquiet, je sais combien tu la chéris. Mais tu te marieras ! – il le

faut, tu dois à notre nom de ne pas le laisser périr — et si ta femme allait ne pas aimer la malheureuse infirme...

— Mon père, s'écria Jack, je vous jure de consacrer ma vie, s'il le faut, au bonheur de ma sœur !... Je serai un père pour elle, en même temps qu'un ami, et je tâcherai de faire d'elle ce que vous avez voulu faire de moi... Rassurez-vous. Aucune femme ne sera mienne, si je n'ai pas trouvé en elle les sentiments d'affection maternelle que je veux qu'elle ressente pour Maë !...

— C'est bien, je te crois ; je puis partir tranquille, car j'ai confiance en toi... Et maintenant, promets-moi... quand je serai disparu, rien ne te retiendra plus ici ; tu iras là-bas, là où je suis né, là où j'aurais voulu mourir... Dieu en a décidé autrement, que sa sainte volonté s'accomplisse !...

— Je vous obéirai, mon père ! répondit Jack.

Ils parlèrent encore quelque temps, puis André Saint-Angel fit appeler sa fille.



Maë avait quitté le lit peu de temps avant cette scène ; elle recommençait à marcher, péniblement appuyée sur deux béquilles.

Dans l'état de faiblesse où elle était encore, nul n'avait voulu lui apprendre la mort de sa mère et la pauvre petite attribuait l'absence de celle-ci à un long voyage.

À son entrée dans l'appartement, les deux hommes échangèrent un regard de pitié.

La malheureuse enfant apparut, amaigrie par la maladie, la taille déformée et boitant à chaque pas.

Le père attira sa fille contre lui.

– Tu m'aimes bien, petite ?...

– Oh ! oui, petit père !...

– Et ton frère ?

– Lui aussi... beaucoup.

– Et si je partais en voyage – pour quelques jours, pour longtemps peut-être – lui obéirais-tu bien ?... Saurais-tu reconnaître son attachement ?

– J'aime Jack et jamais je ne voudrais le

contrarier ! répondit simplement la petite.

Mais elle ajouta, prête à pleurer :

– Papa, pourquoi parlez-vous de partir ?... Vous n'allez pas nous quitter ?... Partir pour longtemps ?... Et que ferions-nous sans vous, petit père ?... Ne dites pas cela !...

– S'il le fallait, pourtant, Micou ?...

– Eh bien ! prenez-nous avec vous !... C'est déjà si triste que maman ait entrepris ce grand voyage !... Elle est bien longue à venir... Tous les jours, je vois bien que vous pleurez et c'est parce qu'elle n'est pas là... Tenez, voilà encore que vos yeux sont mouillés... C'est donc bien loin qu'elle est, dites, petit père ?

– Oui, bien loin ! répondit le malheureux homme, d'une voix étranglée.

– Et ce sera encore long ?... Comme je voudrais la voir. Nous ne pleurons jamais, quand elle était ici...

– Micou, s'écria Jack, je t'en prie, cesse ces questions ! Je te les avais défendues. Tu vois bien que cela fait de la peine à notre père !...

– C'est que, moi aussi, j'ai du chagrin !  
répondit l'enfant, en pleurant. Je m'ennuie de  
maman !

– J'irai la rejoindre et lui parler de toi ! dit  
André, faiblement. Mais, avant de partir, je te  
lègue à ton frère : il veillera sur toi... pendant  
mon absence, Maë, tu lui obéiras comme à moi-  
même. Jack, j'ai ta parole, aime toujours ta sœur.

Le père s'était dressé et, grave et solennel, il  
réunit dans une de ses mains les doigts enlacés de  
ses deux enfants.

– Allez toujours ainsi, la main dans la main,  
appuyés l'un sur l'autre, dans le rude chemin de  
la vie. Que Dieu vous épargne les trop grandes  
épreuves et que jamais vous ne cessiez d'être  
dignes de sa protection... Enfants, je vous bénis !

Et de sa main restée libre, il frôla leurs fronts  
inclinés.

Jack avait promis à son père de veiller sur sa  
sœur, mais point n'avait été besoin de ces ultimes  
conseils paternels pour l'attacher à la fillette.

Déjà, la grande différence d'âge et le caractère

sérieux du jeune homme le portaient à avoir pour sa sœur une tendresse toute particulière. Le fait qu'elle se trouvait maintenant infirme, isolée de ses petits compagnons remuants et joyeux, mêlait à son amour un sentiment de pitié et la lui faisait chérir davantage. D'un autre côté, il sentait que l'orpheline n'avait plus à compter que sur son affection fraternelle ; cette sorte de responsabilité morale élargissait son cœur et le remplissait d'un tel amour pour l'enfant qu'il voulait véritablement remplacer pour sa petite Micou, à la fois, le père et la mère disparus.

André Saint-Angel vécut encore trois semaines après avoir pris ses dernières dispositions.

Quand Jack eut rendu à la dépouille mortelle de son père les derniers devoirs, il s'empressa de suivre les conseils que le cher défunt leur avait donnés.

Rapidement, il termina les affaires en litige et, laissant à un habile intendant, en qui il avait pleine confiance, le soin de gérer les plantations, il partit pour la France avec sa sœur.

La fortune mobilière d'André Saint-Angel s'élevait à plusieurs millions et ses enfants pouvaient, sans souci, adopter le genre de vie qui leur plairait.

\*

Depuis trois ans que Jack Saint-Angel habitait Paris, ses goûts pour la vie calme et simple dont il avait pris l'habitude à Fort-de-France avaient peu changé.

Il s'était affiné, cependant, au contact des habitants de la grande ville et, sans pour cela être mondain, on le rencontrait souvent, seul ou accompagné de Maë, aux différentes expositions, sur les hippodromes ou dans une loge de théâtre le soir d'une première ; là, enfin, où le Tout-Paris se montre et se fait admirer.

Il partageait le reste de son temps entre sa sœur et quelques amis, soigneusement choisis.

Le hasard lui avait fait rencontrer, dans un salon ami, une de ses parentes, M<sup>me</sup> Havelan,

cousine de son père.

Celle-ci, veuve d'un grand financier beaucoup plus âgé qu'elle, et qui avait eu la bonne idée en mourant de lui laisser toute sa fortune, n'avait pas d'enfant.

À la voir, on ne lui eût pas donné plus de quarante-cinq ans, mais elle en avait certainement davantage. Grande, svelte, elle avait un profil hardi et un visage intelligent, reflet d'une intelligence active et supérieure. Dans ses yeux bruns se lisait la ténacité de son caractère. Ses amis disaient que, lorsqu'elle voulait quelque chose, elle employait toutes ses facultés à la réalisation de son désir.

D'une réputation sans tache, elle était reçue dans la haute société et son salon était des mieux fréquentés. Attirant ses hôtes par sa distinction et son amabilité, elle savait trouver le mot qu'il faut dire à chacun pour le conquérir et le ramener. Enfin, sa fortune lui permettant de se montrer généreuse, sans calcul, elle était de toutes les œuvres de charité, ce qui, dans l'élément parisien, est peut-être la meilleure réclame.

Ce fut donc une vraie bonne fortune pour Jack que de rencontrer, quelques mois après son arrivée à Paris, cette femme aimable, à qui il plut dès leur première causerie. Son titre de cousin lui facilitait, du reste, les bonnes relations qui s'établirent entre eux.

M<sup>me</sup> Havelan, qui avait bon cœur, s'apitoya devant l'infirmité de la petite Maë et elle témoigna à celle-ci un si sensible intérêt que le frère en fut profondément touché.

Dès lors, il voua une profonde sympathie à sa cousine et fut de toutes les fêtes organisées par la riche veuve.

Sous ses dehors calmes, Alix Havelan était une personne un peu romanesque. Elle aimait jouer un rôle de bon génie, et rien ne lui était plus agréable que d'aider au mariage de ses jeunes amies.

Elle le faisait avec beaucoup de tact et, souvent, sans en parler aux intéressés. Elle s'arrangeait à faire rencontrer les deux jeunes gens qu'elle projetait d'unir ; elle essayait de les mettre en contact ; les vantait mutuellement l'un

à l'autre et, lorsque son petit stratagème avait réussi, elle applaudissait à part soi de sa diplomatie.

Jeune, beau et riche, Jack Saint-Angel lui parut, dès leur première rencontre, un sujet magnifique à caser, et elle se promit de travailler de son mieux à lui trouver une compagne digne de lui.

Cette idée, une fois ancrée dans la tête de la veuve, n'allait pas de sitôt en sortir. Et quoiqu'elle sentît que cela n'irait pas tout seul – ayant sondé le jeune homme, il lui avait paru bien éloigné du mariage – Alix commença par lui ménager des occasions de rencontrer plusieurs jeunes filles réputées pour leur beauté ou leur esprit. En même temps, elle tint l'œil ouvert sur les moindres gestes de Jack, prête à saisir la première preuve d'intérêt du jeune homme envers ses protégées.

Aucune ne parut avoir fait impression sur le frère de Maë.

De la difficulté naquit le désir de vaincre chez la belle Alix. Loin de se décourager, elle



s'acharna à chercher la femme idéale, capable d'enchaîner le cœur de cet invincible.

Elle crut, un jour, l'avoir trouvée en la personne d'Yvonne Le Kervec.

C'était une grande et belle fille de vingt-deux ans, aux yeux bleus, aux cheveux roux, à l'air hardi et provocant. Gaie, vive, la conversation endiablée, valseuse infatigable, bonne musicienne et dernière descendante d'une vieille famille de Bretagne, elle apparut à M<sup>me</sup> Havelan comme l'oiseau bleu cherché si longtemps.

La jeune fille était sans fortune et c'est pour cela, peut-être, qu'elle n'avait encore trouvé, malgré son brillant physique, aucun époux sérieux.

La veuve, qui savait combien Jack était désintéressé, ne vit pas là un empêchement ; au contraire, elle trouva qu'avec un peu d'habileté ce pouvait être une raison de plus pour le succès de sa cause.

À la vérité, il y avait bien cette éducation trop garçonnière qu'Yvonne avait reçue qui la

déroutait un peu, d'autant plus que Jack était beaucoup mieux élevé que la plupart des jeunes gens de son âge. Il avait des manières courtoises et « vieille France », héritées des traditions des grandes familles créoles, des manières qui paraissaient presque surannées en ce vingtième siècle brutal. Mais M<sup>me</sup> Havelan le savait, aussi, très intelligent et remarquablement large d'idées. Elle se tranquillisa donc sur ce point-là et en arriva à penser que, par un effet de contraste, les allures un peu trop cavalières d'Yvonne auraient un charme spécial pour la nature très raffinée mais assez nonchalante de son cousin.

Elle s'assura d'abord si, du côté de la jeune fille, il n'y aurait aucune entrave à ce mariage et, certaine ensuite que Jack seul serait à vaincre, elle disposa ses batteries en conséquence.

M<sup>me</sup> Le Kervec, qui trouvait son rôle de mère bien difficile à remplir avec une enfant aussi remuante que l'était Yvonne, accueillit avec joie les projets de son amie, à qui elle laissa carte blanche pour tout diriger, s'offrant même à l'aider, si le besoin s'en faisait sentir.

Naturellement, la jeune fille fut mise, par sa mère, au courant des intentions de M<sup>me</sup> Havelan, et comme elle grillait d'envie de se marier, elle se promit intérieurement de ne rien négliger pour plaire au protégé d'Alix.

Yvonne était ambitieuse. La médiocrité dans laquelle elle avait vécu jusque-là lui pesait lourdement ; aussi, sachant que non seulement Jack était jeune et séduisant, mais encore qu'il possédait une grosse fortune, M<sup>lle</sup> Le Kervec, avant de l'avoir vu, savait qu'il lui plairait.

Ce fut à un bal qu'Alix présenta les deux jeunes gens l'un à l'autre ; Jack ne put faire autrement que de solliciter une valse auprès d'Yvonne, valse qui, naturellement, ne lui fut pas refusée.

La jeune fille était souple et dansait avec un art savant ; M<sup>me</sup> Havelan, qui les regardait tourbillonner avec un ensemble parfait, augura le plus grand bien de cette première rencontre.

– Vous formiez un couple délicieux, ma chère enfant, lui disait-elle le soir même. Tout le monde vous admirait !...

– Ça aura vexé quelques-unes de mes bonnes amies ! répondit sans façon Yvonne.

Et comme M<sup>me</sup> Havelan la regardait, légèrement interloquée, elle expliqua carrément :

– Dame ! On n'a pas tous les jours des cavaliers millionnaires à se mettre sous la dent !

La romanesque veuve prit le parti de rire du ton de sa jeune amie.

– Surtout des cavaliers pouvant se changer en maris ! dit-elle, finement.

Le regard d'Yvonne brilla de convoitise à la radieuse perspective que faisaient entrevoir les paroles d'Alix ; mais, dans la crainte d'un échec possible, ne voulant pas paraître s'être offerte et avoir été refusée, elle baissa les paupières pour voiler l'éclat de ses yeux indiscrets et, d'un air hypocritement sérieux, répondit :

– Cela est autre chose... Lui plairai-je ?... Me plaira-t-il ?... Tout est là !... Je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerai.

– Mais je l'espère bien ! s'écria M<sup>me</sup> Havelan, trompée par l'accent de sa jeune amie. Personne

ne songe à vous marier malgré vous !...

Et d'une voix malicieuse, en se penchant vers Yvonne, elle ajouta :

– Voyons, petite cachotière, est-ce que vraiment il ne vous plairait pas, mon joli cousin ?...

– Oh ! si, si ! beaucoup même !... se hâta de répondre la jeune fille, en simulant un véritable embarras.

Puis, comme si, déjà, elle regrettait l'aveu qu'elle venait de laisser échapper, elle murmura :

– Seulement, je ne le connais pas assez...

– Mais attendez donc, cela viendra ! Vous avez vu Jack aujourd'hui pour la première fois. Quand vous le connaîtrez mieux, vous en raffolerez...

L'autre eut un cri sincère :

– Tant mieux, madame !... Je serais si contente de devenir votre parente...

Complètement gagnée par le visage candide d'Yvonne, Alix embrassa celle-ci

affectueusement, en se reprochant à part soi de l'avoir un peu mal jugée autrefois.

« Mais elle est innocente et pure comme un lis, cette petite !... se disait-elle, en voyant M<sup>me</sup> Le Kervec et sa fille s'éloigner et quitter la salle de danse. Et moi qui craignais ses allures évaporées !... Un mauvais fond ?... Des idées de cupidité ?... Elle ?... Allons donc, elle est charmante !... Elle ne rêve que sympathie et amour en mariage, l'argent ne la tente pas, je l'ai bien vu !... Je puis maintenant agir sans aucune arrière-pensée : Jack sera très heureux avec une petite femme comme ça !... »

Jack Saint-Angel rencontra Yvonne Le Kervec dans différents bals, chez des amis communs. Une fois même, Alix Havelan, dans une fête qu'elle donna presque à leur intention, dans sa jolie propriété de Neuilly, s'arrangea pour que toute la journée son cousin servît de cavalier à la jeune fille.

Jusque-là, tout marchait selon les vœux de la romanesque personne.

De fait, elle pouvait se réjouir.

Yvonne Le Kervec devenait de plus en plus sérieuse et tendre. La folâtre garçonne d'autrefois s'était métamorphosée en une délicieuse jeune fille rougissante et timide.

D'un autre côté, Jack paraissait éprouver un réel plaisir dans la compagnie de M<sup>lle</sup> Le Kervec. Il la faisait danser plus volontiers qu'une autre et, souvent, lorsqu'elle critiquait ou approuvait quelque chose, il lui tenait tête par des réparties drôles et charmantes, qui faisaient croire que sous ce badinage, un sentiment plus sérieux se cachait.

La vérité est que Jack se sentait attiré par sa nature curieuse à étudier ce caractère de jeune fille si différente des autres ; la liberté de ses allures et de ses regards, les mots spontanés qui jaillissaient de ses lèvres, la vivacité avec laquelle elle saisissait les moindres choses, paroles ou actes, le surprenaient.

Il la comparait aux jeunes personnes qu'il avait rencontrées jusque-là et la jugeait supérieure à toutes.

Yvonne avait soin, d'ailleurs, de ne pas lui paraître futile et ignorante. Elle étudiait ses

phrases et ses gestes, avant de leur donner cours. Elle affectait d'être sensible et compatissante et savait se plaindre avec une pointe d'attendrissement de ne pouvoir, à cause de ses humbles ressources, soulager les malheureux.

D'un autre côté, Jack arrivait à un âge où le cœur a besoin d'aimer ; le sien était absolument libre et ne demandait qu'à se déverser dans une affection sérieuse.

Aussi, lorsque sa cousine osa risquer quelques sous-entendus sur les heureuses qualités d'Yvonne Le Kervec – qualités qui feraient le bonheur d'un mari – il ne s'en effaroucha pas. Souvent, il pensait à la jeune fille, et cette pensée fréquente, le désir de plus en plus vif de cette présence jeune et un peu turbulente, lui apparaissaient comme le commencement de l'amour.

Les choses en étaient là, quand Jack résolut de donner à sa sœur une institutrice.

La petite Maë, petite Micou pour son frère, avait près de treize ans maintenant.



Elle était douce, quoique un peu volontaire.

Son infirmité l'avait rendue timide et elle préférait la solitude à la compagnie d'enfants de son âge.

Pieuse sans excès, élevée dans des sentiments de droiture et de générosité, l'enfant avait un charmant caractère ; elle se pliait à toutes les volontés des gens qui l'entouraient, et ce n'est que lorsqu'une chose lui paraissait injuste qu'elle se révoltait et montrait ouvertement le fond d'entêtement qu'elle possédait et que l'éducation commençait seulement à vaincre en elle.

Elle était très précoce pour son âge. Son frère ayant laissé se développer chez elle l'amour de la lecture, son intelligence s'était ouverte de bonne heure à l'observation de ce qui l'entourait. Elle avait un raisonnement et des réflexes qui surprenaient chez un être si jeune, et c'est pourquoi Jack, qui craignait les écarts de sa vive imagination, s'était résolu à lui donner une jeune institutrice comme compagne.

Il s'était, jusque-là, consacré à l'instruction de Maë et, un peu jaloux de son affection, il avait

jugé inutile de s'adjoindre un professeur. Mais, maintenant qu'il avait d'autres idées en tête, et bien qu'il eût toujours la même affection pour la petite infirme, il avait besoin d'être un peu seul avec lui-même et de penser à son propre bonheur. Il avait même fini par se persuader qu'il ne suffisait plus à Maë et qu'une jeune fille saurait mieux que lui la comprendre.

Tout d'abord, il avait songé à s'adresser à M<sup>me</sup> Havelan pour lui trouver l'institutrice désirée, mais il pensa qu'il lui serait difficile d'éconduire celle que lui enverrait sa cousine, dans le cas où la postulante ne ferait pas son affaire. C'est pourquoi il se contenta de recourir au moyen classique d'annonces dans les journaux.

Maë n'avait pas été sans s'apercevoir du changement survenu depuis quelque temps dans le caractère de son frère ; à table, il restait souvent silencieux, et ces longs silences impressionnaient et peinaient l'enfant.

Bientôt même, il devint nerveux et facilement irritable.

Il espaça les leçons qu'habituellement il lui

donnait chaque jour ; il la délaissa même et ses absences devinrent de plus en plus longues.

La sensibilité de la fillette s'en émut ; elle regretta ces belles journées d'antan où ils sortaient ensemble, alors que le frère se fût volontiers privé d'un plaisir si la sœur ne l'avait partagé !

Tout était changé, à présent ; et, jalouse, Maë en arrivait à détester cette cousine qui accaparait Jack plusieurs jours par semaine.

Pourtant, elle se cachait pour pleurer et savait dissimuler son chagrin ; aussi, lorsque le jeune homme rentrait de ses promenades, le sourire de sa sœur l'accueillait comme toujours. Seulement, s'il eût été moins absorbé, lui aussi, il se serait aperçu que les yeux de l'enfant brillaient d'un autre éclat, que ses joues étaient plus pâles et que, tout au fond de son regard, il y avait une lueur de tristesse qui n'y était pas auparavant.

Il ne voyait rien et quand, pour la première fois, il aborda le sujet de l'institutrice qu'il comptait donner à la petite, il ne remarqua pas davantage le tremblement qui la saisit, pas plus

qu'il n'entendit le soupir de détresse et d'accablement qui s'échappait de la petite poitrine.

Et lorsque, ayant pris sa sœur sur ses genoux, il lui eut fait comprendre les motifs qu'il croyait devoir lui fournir pour expliquer sa conduite, elle avait eu le temps de se remettre et c'est d'une voix assurée qu'elle répondit :

– Je ferai, Jack, tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne m'éloignes pas...

– T'éloigner ?...

– Oui, me mettre en pension, comme beaucoup de parents le font pour les enfants de mon âge !

– Mais, je n'y ai jamais songé, petite Micou !

– Tant mieux, car, vois-tu, je n'ai pas l'habitude de la contrainte, je suis toujours à tes côtés, et si tu m'éloignais...

– Eh bien ?

– Eh bien ! je crois que la séparation me ferait mourir !...

– Allons donc, grande enfant !... fit Jack, ému malgré lui. Est-ce que je parle de me séparer de toi ?... Il ne s'agit que de te donner une compagne qui, chaque jour, pendant quelques heures, complétera ton instruction.

L'enfant retint un gros sanglot.

– Alors, c'est fini nos bonnes causeries à deux !... Tu ne t'occuperas plus de moi comme par le passé, et tu pourras sortir encore plus souvent que maintenant. Je commence à être de trop dans ta vie ! ajouta-t-elle, tyrannique.

– Ai-je dit rien qui ressemble à cela ?... répliqua le jeune homme, subitement impatienté par cette remarque quelque peu justifiée. Je surveillerai tes leçons et j'y assisterai souvent.

– Je me contenterai du temps que tu me consacreras, murmura-t-elle.

La fillette porta à ses lèvres la main de son frère qu'une larme, glissant le long de son visage, vint mouiller.

Il tressaillit et, brusquement, posa Maë à terre.

– Voici des pleurs, maintenant ! Sois

raisonnable. Je fais tout pour que tu sois heureuse et tu te forges des chimères... Je ne veux que ton bonheur ! Tu devrais comprendre qu'un homme de mon âge ne peut pas toujours être le compagnon d'une petite fille et qu'il a besoin d'une autre société !

Il s'irritait en parlant et avait repoussé l'enfant.

Jamais, encore, celle-ci n'avait reçu de reproches aussi impatiemment donnés. Lorsqu'elle méritait d'être grondée, Jack le faisait avec douceur et modération, et, en ce moment, où elle n'était pas bien sûre d'avoir tort, il lui parlait presque brutalement.

Affreusement peinée, elle baissa la tête et s'excusa, essayant d'expliquer :

– Ne te fâche pas, grand frère ; c'était une larme de joie, à l'idée que jamais tu ne te séparerais de moi... La contrainte me faisait tant peur !...

– C'est bon ! fit Jack, radouci. Embrasse-moi, Micou, et que ce soit fini !

Elle se jeta dans ses bras et eut le courage de rire avec lui de ses folles craintes. Mais, une heure après, elle le vit entrer dans sa chambre, en tenue de soirée, et, en mettant ses gants, il lui dit :

– Tu dîneras sans moi, ce soir, Maë ; je suis attendu chez M<sup>me</sup> Havelan !

Elle eut besoin de se mordre les lèvres pour étouffer la plainte qui lui venait.

Aussi, après qu'elle eut entendu rouler dans la cour de l'hôtel la voiture qui l'emportait, elle se coucha sur son lit et donna libre cours à ses sanglots.

On comprend, maintenant, l'importance qu'avait pour Maë le choix d'une institutrice.

Elle la souhaita douce et patiente, car il lui paraissait impossible, avec sa logique habituelle, que, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, elle ne commît bévue sur bévue.

En attendant, elle se sentait une peur instinctive de l'étrangère qui, bientôt, remplacerait son frère auprès d'elle.

C'est pourquoi quand Monique Somesnil se

présenta à l'hôtel Saint-Angel pour essayer d'obtenir l'emploi annoncé la veille par un journal, la petite Maë ne put résister à l'envie de savoir tout de suite quelles étaient ces jeunes filles dont chaque sonnerie de la porte annonçait l'arrivée. C'est ainsi qu'elle assista à la fin de l'entretien de son frère avec la visiteuse.

Cette dernière était à peine sortie que l'enfant l'écria :

– Quelle aimable figure a cette jeune fille !... Je crois que je l'aimerais bien...

– Bah ! il va en venir une autre et elle te plaira tout autant !

– Ce n'est pas bien certain ! répliqua-t-elle, vivement. Celle-ci me paraît, non seulement distinguée, mais elle a encore quelque chose qui attire et plaide en sa faveur !

Jack haussa les épaules.

– Ne t'emballe pas si vite ; toutes auront cet air-là, parce que le besoin et le désir de gagner leur pain les obligent à se faire petites et humbles.

– C'est qu'elle n'est pas humble du tout, celle-



là ! Au contraire, il y a beaucoup de fierté dans sa tenue.

À ce moment, le bruit d'une porte qui se fermait arriva jusqu'à eux. L'enfant entraîna son frère dans l'embrasement d'une fenêtre.

— Tiens, regarde, la voilà qui s'en va !... Trouves-tu donc sa démarche vulgaire ?... Son maintien te paraît-il celui de tout le monde ?...

Jack sourit et finit par convenir que petite Micou avait raison.

Revenant à ses affaires, il fit introduire une autre postulante ; puis, celle-ci sortie, ce fut le tour d'une autre.

Le jeune homme ne les interrogea pas toutes aussi longuement qu'il l'avait fait pour Monique. D'abord, elle était la première et, plein d'ardeur au début, il se lassa vite de son rôle d'inquisiteur ; ensuite, aucune ne lui plut réellement autant que l'orpheline, et il en renvoya plusieurs, dont les physionomies lui furent, tout d'abord, absolument antipathiques.

Il ne garda, de toutes celles qui se

présentèrent, ce jour-là et les suivants, que cinq ou six noms parmi lesquels il se proposait de choisir.

Sa sœur, par faveur spéciale, avait assisté dans son cabinet aux visites des candidates ; elle n'en vit aucune capable de mieux lui plaire que Monique. Elle en parlait constamment à Jack :

– Tu n'es pas d'avis qu'elle a l'air sympathique et que son regard est franc ?...

– Oui, je la crois d'une bonne nature. Elle m'a paru surtout susceptible d'un profond attachement pour toi...

– Vrai ?... Tant mieux, alors !... Croirais-tu que ce qui m'attire en elle c'est la douce mélancolie de son sourire...

– Si tout ce qu'elle m'a dit est vrai, elle a passé par bien des épreuves jusqu'ici !

– Que j'ai donc hâte de savoir si les renseignements que tu as fait prendre sur elle seront satisfaisants !... finissait par s'écrier, comiquement impatiente, la petite.

Souvent, elle ajoutait :

– Dis-moi, grand frère, si, par hasard, parmi les autres, il s'en trouvait une qui fût aussi méritante, c'est toujours à celle qui me plaît davantage que tu donnerais la préférence ?...

– Comment pourrais-je l'écartier, après de pareilles plaidoiries en sa faveur ?

Il se moquait de Maë, mais ce qu'il ne disait pas, c'est que, lui aussi, souhaitait que ce fût celle-là et non une autre qui s'occupât de sa sœur.

La simplicité, le ton, les manières de la jeune fille, tout en elle était plaisant et ce n'était pas sans un peu d'émotion qu'il se rappelait la légère – oh ! bien légère ! – altercation qui s'était élevée entre eux.

Jamais il n'y avait fait allusion devant l'enfant ; cependant, il y pensait souvent et lorsque celle-ci parlait de l'orpheline, il la revoyait dans son attitude offensée, la tête un peu altière et ses yeux fiers rivés sur lui... ces yeux qui, à cet instant-là, ne s'étaient pas baissés devant les siens. À ce souvenir même, il ressentait un petit choc dans la poitrine et les coins de sa bouche se retroussaient dans un léger

sourire de plaisir.

Pourquoi souriait-il ?... Pourquoi aimait-il à évoquer cette scène plutôt qu'une autre ?... Mystère du cœur humain !... Il ne se le demandait même pas.

Enfin, un jour, dans son courrier, plusieurs lettres lui apportèrent les références demandées. Tout ce que Monique lui avait dit était exact ; et, dans chaque missive, on faisait le plus grand éloge de sa moralité et de son caractère. Partout où elle avait passé, on avait gardé d'elle les plus agréables souvenirs.

Jack, alors, n'hésita pas davantage et, sans même attendre le résultat de l'enquête faite pour les autres, il libella un mot de convocation à l'adresse de la jeune fille.

\*

Pendant ce temps, Monique continuait paisiblement son petit train de vie, sans se douter qu'il était si souvent question d'elle dans les

conversations du frère et de la sœur.

Lorsqu'elle était revenue de sa visite à l'hôtel Saint-Angel, M<sup>me</sup> Lesueur, qui, pourtant, ne quittait jamais son atelier de repassage durant la journée, l'avait rejointe dans sa chambre.

– Que vous a-t-on dit, là-bas, mon petit ?

– On va examiner ma demande, la comparer avec celle des autres et, si le résultat est à mon avantage, on me la fera connaître.

– Alors, vous n'êtes pas encore fixée ?... dit la repasseuse, déçue, et qui avait escompté mieux.

– Non, mais j'ai beaucoup d'espoir.

– Tant mieux !... fit simplement la vieille femme, qui ne voulait pas décourager l'orpheline.

Elle ajouta :

– Quel genre d'homme est-ce, M. Saint-Angel ?...

– C'est un homme un peu hautain... Néanmoins, il me paraît bon. Il y a beaucoup de noblesse et d'énergie sur sa physionomie. Et puis, il a une certaine mélancolie dans le regard. Je ne

serais pas étonnée qu'il y ait eu des deuils et des tristesses dans sa vie.

– Il est jeune, n'est-ce pas ?

– Oui ; trente ans, peut-être !

– Et comment est-il ?

– Très bien, fit l'orpheline, avec enthousiasme. S'il n'avait pas l'air dédaigneux ou moqueur... je ne sais trop... il serait vraiment très séduisant...

Cette description élogieuse effara un peu la bonne M<sup>me</sup> Lesueur, qui craignait beaucoup, pour sa protégée, les dangers de Paris.

– Jeune, beau, séduisant, un peu rêveur ! s'écria la brave femme, en levant les bras au ciel. Il ne lui manque rien ! J'aurais préféré qu'il eût soixante ans et fût beaucoup moins chic !...

– Pourquoi ? dit en riant la jeune fille. Dans les rapports journaliers, on aime toujours mieux un homme jeune et aimable qu'un autre vieux et grognon !

– Pardi ! c'est justement ça qui me chiffonne... Si encore vous ne préféreriez pas !

Monique éclata de rire devant l'air navré de la bonne dame.

– Mais que craignez-vous donc ?

– Est-ce qu'on sait jamais, avec des imaginations de vingt ans, jusqu'où le bon sens peut aller ! bougonna la repasseuse.

Et comme l'orpheline la regardait sans comprendre, elle ajouta :

– Oui, je sais bien, vous êtes sérieuse. Mais vous êtes jeune et vous avez quelquefois une imagination débordante. Promettez-moi...

Monique ne la laissa pas achever et elle répliqua, sérieusement :

– Si c'est cela qui vous inquiète, M<sup>me</sup> Lesueur, rassurez-vous, il n'y a pas de danger. Ce que je dois à moi-même et au souvenir de mes parents suffirait à freiner les écarts de ma pensée, si celle-ci oubliait un jour ma misère et mon abandon.

M<sup>me</sup> Lesueur secoua la tête comme si ces raisons ne lui paraissaient guère solides et elle détourna la conversation, après avoir marmotté entre ses dents un : « C'est une raison de plus ! »

que Monique n'entendit pas.

– Et la petite, comment est-elle ?

– Charmante et combien jolie !... On croirait à la voir que c'est un ange oublié par Dieu sur la terre. Malheureusement, la pauvre enfant est infirme...

– Elle ne peut marcher ?

– Si, mais elle boite, et c'est pénible à voir... Elle me plaît beaucoup.

– Tant mieux ! Allons, je vous quitte ; j'aurais été heureuse de vous savoir agréée, mais puisque tout espoir n'est pas perdu, attendons...

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Monique Somesnil reçût la moindre réponse de M. Saint-Angel.

Chaque matin, à son réveil, elle se demandait si ce jour qui commençait verrait luire le bienheureux moment où elle apprendrait enfin qu'elle était admise comme institutrice auprès de la petite Maë et le soir venu la trouvait aussi peu avancée que la veille.

Peu à peu, l'impatience la gagnait et elle



commençait à croire qu'une autre était choisie à sa place. Du reste, chaque jour diminuait ses chances de succès, lesquelles, à la longue, lui parurent fort minimes.

Elle s'en affligea et pleura.

Cependant, des pensées multiples trottaient dans sa tête. Elle se rappelait la courtoisie avec laquelle elle avait été reçue, les paroles d'espoir que M. Saint-Angel lui avait dites en partant, l'encouragement que la fillette avait paru lui donner et, de nouveau, la vaillante petite nature de Monique reprenait courage.

L'attente se prolongea encore quelques jours, si bien que l'orpheline, un matin, en faisant sa toilette, chercha à mettre un peu de philosophie dans ses pensées.

Elle se disait :

« Tant pis ! J'aurais pourtant bien aimé la petite et je sens que j'aurais fait l'impossible pour contenter son frère. Dix jours, déjà... N'y pensons plus ! Mon bon espoir s'est envolé et ce serait folie de m'en dépiter... Pour une occasion de

perdue, j'en retrouverai dix, comme dit M<sup>me</sup> Lesueur ! »

Soudain, elle sursauta : on frappait à sa porte.

– Ouvrez, mademoiselle Monique, disait la voix de la repasseuse. J'ai une lettre pour vous et il y a dessus le timbre de Paris !

Monique chancela et, ayant ouvert à sa vieille amie, elle dut s'asseoir pour briser le cachet qui renfermait sa destinée. Pas un moment, elle ne douta de la provenance du carré de papier. Tout de suite, elle eut l'intuition qu'il venait de Jack Saint-Angel. Son cœur battit plus vite, l'émotion la rendit pâle et une sorte d'angoisse intérieure l'empêcha momentanément de lire l'écriture fine et nerveuse du billet.

M<sup>me</sup> Lesueur, presque aussi émue que la jeune fille, fut cependant frappée de l'altération des traits de celle-ci.

– Grand Dieu, mon enfant, que cette place vous tenait à cœur ! Voyons, remettez-vous de votre émotion...

– Oui, oui... merci ; ce n'est rien... un peu de

crainte...

– Eh bien ! si vous êtes plus forte, dites-nous ce que renferme ce message si impatiemment attendu !

Monique le lut tout haut.

« Mademoiselle,

« Si vos intentions n'ont pas changé depuis votre visite au sujet de l'éducation de ma sœur dont vous désiriez vous charger, veuillez vous présenter à mon hôtel, le plus tôt possible, pour y prendre les derniers arrangements.

« Recevez, mademoiselle, etc. »

– Ça y est, c'est vous, mademoiselle Monique. s'écria la repasseuse.

– Oui, balbutia la jeune fille, éperdue de joie. C'est moi... Ô chère petite enfant, ta voix dut m'être utile en cette occasion !... Madame Lesueur, que je suis donc heureuse et que cette minute-ci rachète tous les tourments qui m'ont

assailie depuis dix jours !

– Ce n'est pas trop tôt que vous soyez fixée sur cette affaire ! observa la vieille dame, troublée de l'émoi qui bouleversait sa locataire. Vous en perdiez le boire et le manger, dans l'attente de ce billet ! Relisez-le-moi mon enfant, voulez-vous ?

Monique en recommença la lecture avec plaisir.

– Il est joliment fier, ce monsieur, remarqua la blanchisseuse ; cela se voit dans son écriture... Quelle froideur dans ses phrases !

– Il ne peut en être autrement. Pensez que, maintenant, je vais être une salariée à ses ordres et qu'il ne saurait l'oublier !

« Tant mieux !... pensa la bonne femme en s'en allant et dont l'idée fixe revenait mieux que jamais. Plus ce particulier-là se tiendra à sa place et moins ma petite amie songera à sortir de la sienne ! »

Celle-ci, cependant, ne discutait guère le présent et elle interrogeait encore moins l'avenir.

Elle se contentait de la joie du moment, laissant à Dieu le soin d'arranger sa vie selon son bon vouloir.

Pleine d'ardeur, elle se rendit le jour même à l'hôtel Saint-Angel.

Lorsqu'elle en franchit le seuil, il lui sembla que tout semblait radieux devant ses pas et qu'une nouvelle existence allait commencer pour elle ; c'était comme une barrière qui s'élevait entre son passé endeuillé et le présent plein de promesses.

En se retrouvant dans le cabinet de M. Saint-Angel, le cœur de la jeune fille suspendit un moment son rythme régulier.

Un sourire de bienvenue l'accueillit et la voix chaude de Jack la mit à son aise.

– Merci, mademoiselle, d'avoir si vite répondu à mon appel... car je considère votre présence comme une adhésion ?

Elle acquiesça d'un signe de tête et d'un sourire.

Il reprit :

– Asseyez-vous et voyons ensemble de quelle façon je désire que vous instruisiez ma sœur.

Pendant une heure, ils causèrent.

Monique écoutait gravement le programme des leçons qu'il lui communiquait.

Il avait tout prévu ; les choses les plus futiles avaient été réglées. Rien n'était oublié. Il lui avait dit ensuite combien sa future élève avait de bonnes dispositions au bien et à l'étude ; néanmoins, Monique devait combattre chez l'enfant la grande sensibilité qui, vu sa faiblesse physique, pourrait plus tard nuire à sa santé.

Cela fait, il ne lui restait plus qu'à s'entendre avec la jeune fille sur les conditions de son travail chez lui, ce qui ne souleva aucune difficulté.

Tout entier aux explications qu'il donnait, le temps s'écoulait sans que le frère de Maë s'en aperçût. Cependant, ayant jeté machinalement un coup d'œil sur la pendule de bronze de la cheminée, il tressaillit et, vivement, se leva.

– Dix heures et demie déjà et j'ai un rendez-vous ! Bah ! on m'attendra, si on tient à me voir...

ajouta-t-il, avec un mépris du temps où se révélait toute l'insouciance de sa nature créole.

Il reconduisit la jeune fille, et devant elle, ouvrit la porte donnant sur le vestibule.

– Au revoir, mademoiselle, vous pourrez commencer tantôt, après le déjeuner. Pendant quelques jours, laissez un peu le travail de côté pour faire mutuellement connaissance.

Aussitôt après le départ de la jeune fille, Jack était revenu vers son élégant bureau pour y prendre quelques papiers ; cela fait, il allait sortir quand son pied heurta par terre, là où Monique était assise, un petit objet blanc.

Il se baissa et le ramassa.

C'était une broche sans valeur. Elle représentait un petit cœur, taillé dans l'ivoire, que Jack se rappela avoir vu au corsage de l'institutrice.

– Elle l'aura perdue sans s'en apercevoir, pensa-t-il. La perte n'est pas grande !

Il mit le bijou dans une petite poche intérieure de son veston avec l'intention de le faire rendre

par sa sœur à sa légitime propriétaire. Et, sans plus y songer, il sortit.

\*

Il était coquet, le petit boudoir rose où Maë prenait ses leçons.

On sentait partout, le long des murs, sur les meubles et les étagères, la grande libéralité du frère qui, sans compter, avait fait de cette salle d'étude le plus délicieux studio dont une jeune fille puisse rêver.

Pour le moment, la gentille propriétaire de toutes ces richesses ne paraissait pas s'en occuper beaucoup.

Le front collé contre la vitre d'une fenêtre, elle regardait au-dehors et paraissait attendre quelqu'un qui ne venait pas assez vite selon son impatience. Ses lèvres s'avançaient en une moue mutine et ses yeux, bien souvent, consultaient le cartel.

Tout à coup, elle battit des mains.



– Enfin, la voilà ? Sept minutes de retard ; conçoit-on cela, se faire désirer aussi longtemps pour la première fois !

Sa rancune, sans doute, n'était pas bien tenace, car ses deux mains se tendirent dans un geste amical vers Monique qui entraît.

– Je vous attendais, mademoiselle, avec beaucoup de joie... Voulez-vous m'embrasser ?

Monique, ainsi mise à l'aise, déposa un baiser sur le front de son élève, qui reprit aussitôt :

– Désirez-vous ôter votre chapeau et votre manteau ?... Vous seriez mieux, ainsi...

Gracieusement, elle aida la jeune fille dans cette opération et, quand cela fut fait, assise l'une près de l'autre, elles se mirent à causer.

– J'avais bien peur que mon frère ne me donnât une autre institutrice que vous !...

– Vraiment ?

– Oui, vous m'avez beaucoup plu lorsque je vous vis l'autre jour, et j'ai tout de suite déclaré vouloir travailler avec vous !

– Dans ce cas, il y eut réciprocité de ma part, mon enfant ; vous me fûtes sympathique dès le premier moment.

– Tant mieux, alors... C'est Monique, votre nom ?

– Oui. Et vous, Maë, je crois ?

– Eh bien ! mademoiselle Monique, voulez-vous que Maë vous montre tout de suite ses devoirs ?

C'était dit gentiment. La jeune fille comprit le désir de l'enfant d'être appelée par son petit nom, sans que le qualificatif de *mademoiselle* s'y joignît. Elle fut touchée d'une telle délicatesse de pensée chez une fillette bien jeune encore pour montrer déjà une aussi subtile simplicité.

Sans fausse discrétion, elle répondit :

– Non, causons encore un peu. Quel âge avez-vous, Maë ?

L'enfant vit qu'elle avait été comprise, elle sourit à Monique.

– Treize ans. Et vous, mademoiselle ? demanda-t-elle naïvement.

– Vingt ans, fit la jeune fille, amusée de la question, vous me croyiez plus vieille ?

– Oh ! non !

Un court silence suivit.

– Monsieur votre frère m’a dit que vous n’habitez la France que depuis quelques années ?

– En effet, j’ai été élevée à la Martinique.

– Vous plaisez-vous à Paris ?

– Oui, jusqu’ici, beaucoup... quoique, parfois, je regrette encore mon pays de là-bas. C’est très joli, la Martinique... Nous habitons non loin de Fort-de-France et j’y avais beaucoup d’amies de mon âge.

– Paris offre heureusement beaucoup de distractions.

– Paris est une belle ville, mais je me sens un peu dépaysée parmi les fillettes que nous fréquentons ! D’abord, je ne suis pas comme elles, qui sont bien portantes !... Il y a dans leur air quelque chose comme de la curiosité et de la commisération... Je n’aime pas à faire pitié... Alors, je préfère être seule !

– Êtes-vous donc si sensible, que vous préféreriez la solitude plutôt que de vous exposer aux regards d'enfants plus souvent turbulents que méchants ?

– Peut-être bien, en effet, suis-je trop impressionnable... Jack le pense aussi... souvent même il m'a grondée. Je n'y puis rien... Je crois que l'expression des visages influence considérablement sur mes sentiments.

– Voyons un peu ces fameux devoirs, proposa Monique, pour couper court à cette dissertation qui lui ouvrait tout un horizon sur la précocité morale de son élève.

Maë, docilement, lui présenta ses cahiers, et la jeune maîtresse les examina avec attention.

– Mais vous êtes très forte, déjà ! dit-elle à l'enfant, qui rougit de plaisir à cette exclamation. C'est votre frère qui vous a tout enseigné ?

– J'aime l'étude, et Jack fut un si bon maître... répondit l'enfant avec un gros soupir.

– Vous paraissez regretter beaucoup ses leçons ?

– Oh ! mademoiselle ! Cela ne m’empêche pas d’être contente de vous voir près de moi. Mais si vous saviez combien il fut patient et dévoué ! Il répétait et m’expliquait chaque chose jusqu’à ce que je l’eusse comprise... Jamais, il ne se fâchait... Et puis, voyez-vous, Jack, ce n’est pas seulement un frère pour moi, c’est toute ma famille ! Il a remplacé ma mère, mon père, j’étais tout pour lui comme il était tout pour moi !...

La voix de la fillette se voila pour ajouter :

– Et puis, maintenant, sans que je sache pourquoi, il a changé... Il me semble qu’il ne m’aime plus autant...

– Je tâcherai que vous soyez aussi satisfaite de moi que de lui, s’empressa de dire Monique, dont la fine sensibilité devinait le gros chagrin de Maë, mais qui souhaitait empêcher la petite de trop l’approfondir.

– Ce ne sera pas la même chose...

L’enfant essuya une larme de regret qui perlait au bord de ses longs cils. Puis, voyant que le visage de son institutrice reflétait un peu de

gravité, elle fit à celle-ci un collier de ses deux bras.

– Cela ne veut pas dire que je ne vous aimerai pas... non, je vous aime déjà beaucoup ; seulement, il faut que vous sachiez quelle grande amitié nous unit, mon frère et moi ; il est tout pour moi : *et mon père, et ma mère, et ma famille entière. Je n'ai que lui seul !*

– Je vous comprends, fit Monique tristement, en rendant à l'enfant ses caresses... J'ai eu aussi un être cher qui fut tout pour moi et... je l'ai perdu.

Sa voix s'étrangla en prononçant ces derniers mots.

Maë s'en aperçut.

– Oh ! méchante que je suis d'avoir réveillé en vous de pénibles souvenirs. Me pardonneriez-vous, mademoiselle, mon vilain égoïsme ?

– Ne vous excusez pas, mon enfant. C'est pénible, mais c'est aussi très doux d'évoquer ceux qu'on a aimés et qui nous ont quittés... C'est moi qui n'aurais pas dû vous laisser voir mon

chagrin.

– Oh ! ne regrettez pas !... Nous nous connaissons mieux, maintenant.

Elles continuèrent de causer, et, lorsqu'elles se séparèrent, toutes deux songèrent que les heures d'étude qu'elles passeraient ensemble ne seraient pas les moins bonnes de la journée.

En effet, un mois ne s'était pas écoulé qu'elles étaient devenues de grandes amies. Elles se comprenaient à demi-mot, et l'enfant n'avait guère de secrets pour son institutrice.

– Si tu savais, disait-elle à son frère, comme elle est bonne et douce. Je ne te regrette plus, va, méchant, et je t'assure que je l'aime joliment, elle.

– Je finirai par être jaloux de ton institutrice, si cela continue, répondit Jack, légèrement railleur.

« À moins que tu ne finisses par l'aimer autant que moi ! » faillit une fois lui répondre l'enfant, qui aurait voulu que son frère éprouvât les mêmes sentiments qu'elle à l'égard de Monique Somesnil.

Jack assistait quelquefois aux leçons, mais en simple spectateur, n'y prenant aucune part.

Installé dans un fauteuil, au coin de la cheminée où un bon feu de bois flambait, et tout en ne perdant pas de vue la maîtresse et l'élève, il paraissait s'occuper bien plus des petits flocons bleus qui s'échappaient en spirales de son excellent cigare que de ce qu'elles faisaient.

C'était ordinairement les jours de mauvais temps qu'il restait auprès d'elles, quand la pluie et le vent ne l'engageaient pas à sortir. Il prenait alors un réel intérêt à écouter la jeune fille dans des explications, et celle-ci, stimulée par sa présence, redoublait de zèle et tâchait de se surpasser.

C'était les beaux jours pour Maë que ceux où son frère était là ; aussi, tâchait-elle, par son attention, de mériter le petit compliment qu'il lui adressait presque toujours après la leçon.

Parfois, la jeune maîtresse était embarrassée pour répondre aux multiples interrogatoires de la fillette qui, non contente de ce qu'on lui disait, réclamait de plus grands détails et posait des *si* et



des *quoi*.

L'institutrice arrivait toujours à la satisfaire, car elle était réellement très cultivée. Quand elle n'était pas bien sûre de sa réponse, elle s'en tirait adroitement en restant dans le vague ou emmenant les idées de son élève sur un autre sujet.

Ces fois-là, Jack s'amusait de l'embarras de la jeune fille ; il en riait sous cape, avec une nuance railleuse au coin des lèvres. Maë, de sa place, ne voyait pas la mimique de son frère, mais elle n'échappait pas à Monique, qui en devenait rouge de confusion.

Un jour, cependant, l'enfant posa une question à laquelle son institutrice ne sut que répondre ; absolument embarrassée et complètement ignorante, celle-ci restait muette.

Jack, par hasard, lisait un journal et paraissait plongé dans la lecture. La jeune fille espéra que l'incident passerait inaperçu et qu'elle n'aurait pas cette fois à affronter les regards moqueurs du jeune homme.

Mais la fillette, étonnée du silence de sa maîtresse, répéta à nouveau sa question.

Monique allait avouer son manque de savoir, quand le journal que paraissait lire Jack s'abaissa subitement, et ce fut le jeune homme qui répondit à Maë, avec beaucoup de tact pour l'institutrice.

– Ta question, petite Micou, est du domaine de la philosophie ; c'est un peu abstrait pour toi et je ne pense pas que M<sup>lle</sup> Somesnil ait jamais approfondi ce sujet-là. Cependant, avec sa permission, je vais essayer de t'en donner un aperçu.

Simplement, il fournit à l'enfant les explications qu'elle demandait ; il sut les mettre à la portée de son auditoire et, lorsqu'il cessa de parler, Maë, joyeusement, frappa des mains.

– Bravo ! Jackie, j'ai très bien saisi et je comprends encore mieux, à présent, tout ce que M<sup>lle</sup> Monique me disait.

Il sourit à l'enfant et, malgré lui, chercha un merci dans le regard de la jeune maîtresse. Peut-être avait-il parlé, volontairement, plus pour

celle-ci que pour sa sœur...

Leurs yeux se croisèrent une seconde et la fugitive sensation, qui résulta du choc de leurs prunelles, fut plus agréable à Jack que la bruyante approbation de la petite.

Monique donnait également quelques notions de couture à Maë, qui était un peu en retard sur ce point.

Un après-midi entre autres, alors que, penchées toutes deux sur un ouvrage de tapisserie, Jack les observait, les fins cheveux de l'enfant se prirent et se mêlèrent dans les boutons de la blouse noire de l'orpheline.

Celle-ci les dégagea avec délicatesse et cette vue rappela au jeune homme le petit cœur d'ivoire qu'il avait trouvé dans son cabinet et qu'il n'avait pas encore rendu à Monique.

Il sortit pour aller le prendre.

La broche était restée dans la poche du veston qu'il portait ce jour-là. Il la trouva sans chercher, et ses doigts la frôlèrent, pendant que, tout pensif, il l'examinait.

« Modeste bijou, simple, comme *elle* », se disait-il en frottant machinalement le cœur d'ivoire contre sa joue.

Il fronça le sourcil cependant, à l'idée de cette inconsciente caresse qui faisait naître en lui, subitement, un scrupule.

Pouvait-il rendre, maintenant, ce bijou à sa propriétaire, après l'avoir gardé, si étourdiment, un mois durant, dans sa poche ?

Qu'est-ce que l'institutrice penserait de ce retard et de son étourderie ?

« Bah ! finit-il par se dire, M<sup>lle</sup> Somesnil n'y songe pas ; elle a une autre épingle, celle-ci ne l'intéresse plus... »

Il glissa l'objet dans sa poche et, tranquillement, en sifflant, il regagna l'appartement de sa sœur.

– Elle est partie ? questionna-t-il en voyant la fillette seule.

– M<sup>lle</sup> Monique vient de me quitter à l'instant.

« Tant mieux ! » pensa-t-il, enchanté d'avoir un motif de plus pour garder le petit bijou.

Maë était redevenue joyeuse ; son frère sortait moins et paraissait depuis quelque temps se plaire beaucoup plus dans son intimité.

– C'était le souci de me trouver une institutrice qui le rendait si nerveux, songeait-elle. Il est content d'être bien tombé sur M<sup>lle</sup> Monique, et notre petite vie d'autrefois a repris mieux que jamais sa délicieuse tranquillité.

Et l'enfant adressait au ciel un *hosanna* de remerciements.

\*

La saison d'hiver s'annonçait brillante, cette année-là.

On n'était encore que dans les premiers jours de janvier et déjà, de tous les côtés, Jack recevait des invitations : bals, soirées, lunchs, toute la série des réunions mondaines s'échelonnait dans son courrier ; les bostons gris, bleus ou blancs, tour à tour carrés ou rectangulaires, promettaient de bons moments au jeune homme.

Alix Havelan n'avait eu garde de négliger son jeune parent, et elle avait réclamé sa présence aux réceptions dansantes qu'elle donnait chaque quinzaine.

Quoique Jack n'éprouvât pas pour le moment le besoin de se distraire, il ne pouvait se soustraire entièrement aux invitations de sa cousine.

Il eût craint, en s'absentant, de la mécontenter, et comme l'amitié de cette unique parente lui était fort précieuse, il lui sacrifia ses goûts.

Yvonne Le Kervec ne manquait à aucune des réunions de M<sup>me</sup> Havelan. Le jeune homme l'y retrouva, plus capiteuse et plus affriolante que jamais. Le caprice qu'il avait eu pour elle, l'été précédent, parut se ranimer.

Il remarqua que les jeunes gens se la disputaient à la danse, mais qu'elle lui donnait toujours la préférence quand il se mêlait à eux. Son amour propre en fut flatté et il la fit souvent danser, rien que pour l'unique plaisir de l'enlever aux autres.

Cependant, elle avait une façon de s'appuyer sur lui et de le regarder qui l'intimidait presque ; il eût préféré qu'elle fût plus réservée.

Mais il était un homme et, lorsque dans la cadence d'une valse il la sentait frémissante contre lui, que sa taille souple se balançait avec grâce et que, légèrement, ses pieds effleuraient le sol, il sentait un trouble émaner d'elle et une sorte d'ivresse lui montait à la tête.

Jack était un chaste, sur lequel les plaisirs malsains n'avaient eu guère de prise. Jusque-là, il avait joui de la vie sans en abuser, et pas un moment ne lui vint l'idée d'un flirt avec cette belle fille provocante, aux décolletés audacieux, et qui semblait s'offrir à lui.

Tout de suite, il envisagea les choses sérieusement. Il prit pour de l'amour ce qui n'était que l'entraînement de ses sens ; d'autre part, bouleversé de s'apercevoir qu'il avait porté le trouble dans le cœur de sa jeune danseuse, trompé complètement par les naïfs émois de la perfide coquette, il n'hésita pas à la demander en mariage par l'intermédiaire de M<sup>me</sup> Havelan.

Celle-ci, enchantée, ne lui marchandait pas ses félicitations.

Tout à ses tendres préoccupations, il avait de nouveau négligé sa sœur depuis quelques semaines.

Il lui avait notamment laissé ignorer ses projets matrimoniaux ; mais, quand il eut décidé de se fiancer, il trouva qu'il était temps de lui parler de la future M<sup>me</sup> Saint-Angel.

Chose extraordinaire, il appréhendait le moment des explications, comme si son choix de la compagne de sa vie fût sujet à critiques.

Chaque jour, il retardait la confidence.

Cependant, M<sup>me</sup> Le Kervec répandait partout la nouvelle et Yvonne désirait connaître sa future belle-sœur.

Plusieurs fois, elle en avait parlé à Jack. Dans ces conditions, celui-ci ne pouvait hésiter plus longtemps.

Un matin qu'il savait trouver l'enfant seule, il entra chez elle.

Maë préparait ses devoirs. À l'entrée de son



frère, elle leva la tête et, gaiement, lui dit :

– Quel bon vent t’amène, mon Jackie, tu deviens rare. En dehors des repas – quand tu y assistes encore – à peine si je te vois quelques minutes chaque jour.

– C’est justement de la cause de mes absences que je viens te parler, petite sœur. J’ai une bonne nouvelle à t’annoncer.

– Bah ! murmura l’enfant.

Elle avait, au contraire, le pressentiment d’une catastrophe.

– Petite Micou, c’est une vraie surprise que je vais te causer... Je me marie.

Maë devint pâle comme si ces simples mots présageaient un malheur.

Jack vit l’altération de ses traits et s’en inquiéta :

– Tu ne me dis rien ?... Eh bien ! ma chérie, qu’est-ce qu’il y a ?

Comme accablée, elle ne répondait pas, il ajouta légèrement irrité :

– Allons, parle, voyons... Tu me regardes comme si tu ne comprenais pas... Je ne vois pas ce qu'il y a de si extraordinaire dans mon annonce. Je ne suis pas perdu parce que je me marie... Tu ne t'imagines quand même pas que je vais rester célibataire toute ma vie... Tu devrais être contente, au contraire. Tu ne seras pas seule à la maison, puisque ma femme sera une grande sœur pour toi...

Elle fit un effort.

– Oui, je suis contente... Il est naturel, en effet, que tu songes au mariage... Je suis surprise, voilà tout... Est-ce que je connais ta fiancée ?

– Non, je ne pense pas.

– Et... son nom ?

– Yvonne Le Kervec... Tu verras comme elle est belle, franche, gaie.

– Tu l'aimes ?

– Je ne l'eusse pas demandée en mariage, sans cela !

Maë, qui envisageait le côté pratique de l'affaire, demanda, étourdiment :

– Et elle... Est-elle riche ?

Jack sursauta.

– Eh bien ! en voilà une question ! Tu me connais... Je ne fais pas une affaire financière.. Yvonne n'a pas de fortune, mais elle est de bonne famille... Elle est bien élevée et cela me suffit... Cela doit te suffire aussi...

Le ton ne permettait aucune observation et il semblait vouloir signifier à la fillette que la conversation devait en rester là.

– Et... quand aura lieu le mariage ? demanda-t-elle, avec timidité, cependant.

– Vers le mois de juillet.

Maë compta sur ses doigts.

– Mars, avril, mai, juin, juillet... c'est-à-dire dans cinq mois... Comme ça ira vite !

– Auparavant, je te ferai connaître M<sup>lle</sup> Le Kervec. J'espère, petite sœur, que tu lui feras bon accueil et que tu reporteras sur elle un peu de la tendresse que tu as pour moi.

– Je l'aimerai si elle est bonne et si elle fait ton

bonheur, répondit docilement l'infirmier.

Jack eut le tort de ne pas se contenter de cette fragile promesse.

Comme tous les amoureux, pour qui compte seulement l'opinion de l'être aimé et qui, bien souvent, sont odieux avec leur famille, si exclusivement chérie jusque-là, le jeune homme fut maladroit avec sa sœur.

– Pas de restriction, Micou. Tu aimeras ma fiancée telle qu'elle est, parce que telle elle me plaît. Je ne te permets pas d'avoir une autre opinion que la mienne à son sujet... Tu préviendras ton institutrice de ne pas venir demain, et, ensemble, nous irons chez les parents d'Yvonne Le Kervec.

Il ne vit pas le regard de l'enfant s'assombrir dans le visage soudain devenu hostile.

Toute l'âme bouillonnante de Maë venait de se soulever.

Il fallait aimer sur commande la belle-sœur qu'on lui imposait... Celle qui lui prenait son frère.

Tout en elle se dressait contre cette affection que Jack exigeait d'elle.

– Pourrai-je parler de ton mariage à M<sup>lle</sup> Monique ? demanda-t-elle plus froidement.

Le frère hésita, sans trop savoir pourquoi.

Se levant pour partir, il répondit :

– Non... oui, cela est sans importance. Il faut bien que chacun l'apprenne tôt ou tard.

La petite avait saisi l'hésitation de son frère et une idée diabolique la poussa à raconter les bavardages de l'office qu'elle avait surpris.

– Je le lui apprendrai donc... J'espère qu'elle me fera en retour la confiance de ses projets.

Jack se dirigeait vers la porte ; brusquement, il se détourna.

– Que dis-tu ?... Quels projets ?

– Ce que je crois avoir deviné depuis quelque temps... Elle n'est plus la même... Ma femme de chambre trouve aussi que Mademoiselle est toute changée depuis quelque temps, elle m'en parlait ce matin en me coiffant, et elle affirmait que,

certainement, il devait être question de mariage pour mon institutrice. Son air rêveur, un peu distrait, son sourire heureux, la coquetterie de sa mise, tout ça est autant d'indices qui confirment les suppositions.

– Annette est une folle, et je lui défendrai de te parler d'aussi stupides choses !

– Et pourquoi ne se marierait-elle pas ?... fit la petite, vexée de voir sa confiance aussi mal reçue... Elle est très jolie, mon institutrice. Le docteur Deler, qui m'a soignée pour mon rhume, le mois dernier, disait qu'elle ferait une délicieuse petite femme d'intérieur ! Chaque fois qu'il me rencontre, quand je vais en promenade, il me parle d'elle. Annette a remarqué qu'il passe presque chaque jour devant chez nous à l'heure où M<sup>lle</sup> Monique vient me donner ma leçon.

– Le docteur Deler est un imbécile et toi une petite sottise de colporter ces balivernes ! répliqua le jeune homme en haussant les épaules.

Il sortit et, derrière lui, il fit claquer la porte. Maë, restée seule, pensa que, décidément, son frère avait un drôle de caractère.

– Annette est une folle ! Le docteur Deler un imbécile ! Il paraît que je suis sotte !... Hum !... Et Jackie, qu'est-ce qu'il est ?... Un fiancé ?... Un heureux fiancé ?... Alors, c'est son mariage qui lui tourne la tête, car il n'a pas l'air tellement radieux. C'est drôle comme, sans connaître sa fiancée, il me semble que je ne l'aimerai pas. C'est absurde. Elle doit être charmante, pour que mon frère l'ait choisie. Demain, je la verrai... Demain ? En attendant, finissons vite ces devoirs ou je serai grondée tantôt !

Elle essaya d'aligner les chiffres, mais sa pensée trottait ailleurs et, à mi-voix, elle continuait de monologuer.

– Yvonne Le Kervec. Pas mal, son nom, quoique un peu dur... Ça doit être un nom breton. Sept... sept... C'est pour cela que Jack est tout le temps dehors. Bientôt, la belle-sœur régnera en maîtresse ici, et moi, je n'aurai plus que ma chambre pour me réfugier... Sept... sept... Enfin, si elle est douce, cela ira tout seul... Je ne suis pas tellement méchante, après tout ! Et je me ferai toute petite pour ne pas être éloignée... Mais

voilà. Elle ne tiendra peut-être pas à me voir toujours en tiers, entre Jack et elle, la belle-sœur ! J'aurai beau occuper le moins de place possible, je serai toujours de trop !

Elle soupira.

– À présent, c'est bien fini. Je n'aurai plus que la seconde place dans le cœur de mon frère ! Sept... sept... Ah ! diable, ce maudit calcul ! je ne sais plus où j'en suis...

Et, rageuse, elle lança son cahier au milieu de l'appartement.

L'après-midi, Jack ne sortit pas si tôt que de coutume, et, ayant besoin d'une clef oubliée chez sa sœur, il entra chez celle-ci pour la lui réclamer, quelques instants après l'arrivée de l'institutrice.

Il y avait quelque temps qu'il n'avait vu cette dernière et il la trouva changée. Elle était plus pâle et plus sérieuse, plus charmante aussi. À force de vivre à Paris, Monique en prenait les manières, et, tout en gardant sa réserve et sa simplicité, il y avait dans sa mise une note élégante et distinguée qui le frappa.



Le petit nœud d'organdi qui tranchait sur la robe noire était d'une blancheur immaculée. On eût dit un gros papillon aux ailes étendues, délicatement posé sur l'étoffe soyeuse.

Ce que Maë avait dit à son frère, le matin, revint à la pensée de celui-ci, et il songea que cela pouvait être vrai.

À son entrée, la jeune fille avait à peine levé les yeux sur lui et un salut correct, dont la froideur était peut-être affectée, avait répondu seul à son engageant « bonjour ».

Jack Saint-Angel restait debout, accoudé sur la tablette de marbre blanc de la cheminée, et, quoiqu'il eût la clef recherchée, il ne se pressait pas de partir, au grand désappointement de la petite Maë, qui paraissait gênée de sa présence ; l'enfant tenait ses cahiers à la main et hésitait à les passer à sa maîtresse.

Celle-ci les lui réclama et, après les avoir examinés, elle dit, toute surprise :

– N'avez-vous donc rien fait, Maë ? Je ne vois ici qu'un problème inachevé...

L'enfant rougit d'abord et, embarrassée, elle baissait la tête ; puis, se décidant :

– C'est la faute de Jack, il m'a fait perdre mon temps, ce matin, en venant m'annoncer son prochain mariage.

Monique eut un léger mouvement ; par un effort de volonté, ses yeux restèrent fixés sur le cahier, pendant qu'elle répondait :

– Ah ! très bien !... Passons aux leçons... Sont-elles sues ?... Non plus ! Tant pis, ce sera pour la prochaine fois ! Préparez votre couture et voyons un peu à apprendre la façon de faire les boutonnières.

La voix était aussi calme que si elle n'eût rien entendu ou que si le mariage dont il était question fût celui d'un inconnu. Il n'y eut aucun changement apparent sur sa physionomie.

Elle n'eût pu, du reste, être plus pâle qu'elle l'était depuis l'arrivée de Jack, et seul un léger battement des paupières aurait pu dénoncer son trouble au moment où l'enfant avait parlé.

Jack, qui observait la jeune fille, ne le vit pas ;

il ne fut frappé que de son air calme et indifférent.

Qu'attendait-il d'elle ?

Il n'en savait rien.

Cependant, il aurait voulu qu'elle semblât tout au moins s'intéresser à la nouvelle. Le sang-froid qu'elle montrait l'exaspéra.

Il se rendit compte de sa subite mauvaise humeur et, surpris de sa nervosité, il préféra sortir.

Il gagna sa chambre.

Les fenêtres y étaient largement ouvertes et laissaient pénétrer un timide rayon de soleil de mars dans l'appartement. Le grand air fit du bien au jeune homme. Tout en passant la main sur son front brûlant, il se disait :

« Que les hommes qui ont le mariage en tête sont donc bêtes ! Décidément, je ne suis plus le même. Parce qu'une salariée semble me traiter en quantité négligeable, ma vanité en souffre... Espérais-je donc qu'elle aille me féliciter ? Me voilà encore de mauvaise humeur !... J'aurais

besoin d'être toujours auprès d'Yvonne... À ses côtés, je ne pense plus à rien ; elle m'absorbe tout entier, et c'est quelquefois bon de ne plus penser ! »

Il s'habilla pour rejoindre l'enchanteresse fiancée. Il savait la rencontrer à une exposition canine et la perspective de la revoir le ranima.

Quand Jack fut sorti de chez sa sœur, Monique releva la tête.

Si son regard restait calme et indéchiffrable, elle sentait au fond de son cœur la meurtrissure d'une peine aiguë.

Mais que signifiait cette étrange sensation ?

Pourquoi l'annonce du mariage de Jack lui avait-elle fait l'effet d'une catastrophe ?

En elle-même, il y avait comme un désespoir accumulé et il lui semblait qu'une bonne crise de larmes l'aurait soulagée.

Monique était, malgré ses vingt ans, d'une naïveté extrême. Le mot « amour » n'avait eu, jusqu'ici, aucune signification pour elle. Cependant, l'instinct lui fit comprendre, tout de

suite, ce qui se passait en elle-même de si nouveau... et la pauvrete fut atterrée.

Elle venait de s'apercevoir que le frère de son élève occupait une grande place dans ses pensées... une trop grande place.

Cette découverte créait en elle du désespoir.

Comment avait-elle pu laisser errer pareillement son imagination ?

Comment ne s'était-elle pas aperçue plus tôt que le souvenir du jeune homme la poursuivait partout?... Ses moindres gestes, son ton, ses paroles, se gravaient dans sa mémoire...

Tout simplement, peut-être, parce qu'elle avait toujours pensé que le plaisir d'être admise chez un homme, aussi distingué que l'était le frère de Maë, entraînait pour beaucoup dans ce qu'elle ressentait, et elle était loin de supposer qu'il pût y avoir autre chose dans ses sentiments que ce qu'elle voulait y voir.

Cependant, Jack n'était pas seulement un homme aimable. Quand il assistait aux leçons de sa sœur, il avait pour l'institutrice de si profonds

regards, de tels empressements, d'aussi charmantes attentions... des fleurs, des bonbons, des livres, qu'il apportait à l'élève, mais dont il semblait toujours faire hommage à la jeune maîtresse... Peut-être l'innocente jeune fille était-elle excusable d'avoir volontairement caressé d'aussi nébuleuses chimères.

À vivre, chaque jour, durant de longues heures, auprès d'un homme qui personnifie le Prince Charmant... jeune, beau, riche, empressé, aimable... l'innocente fillette s'était brûlé les ailes à la flamme de son regard et de son sourire !

Inconsciemment, son ignorance du flirt avait pris pour des attentions personnelles ce qui n'était que de banales galanteries... Tant pis pour elle, si la désillusion était pénible. Une autre fois, elle ferait attention et ne permettrait pas à son imagination de vagabonder ainsi !

Elle eut la force, sans trahir sa souffrance, d'enseigner la couture à l'enfant. Mais, en dehors des mots strictement nécessaires à l'explication du travail, elle ne put rien dire.

De son côté, la fillette, intimidée par le silence

peu habituel de son institutrice, n'osa pas le troubler et, de part et d'autre, la fin de la leçon les soulagea de leur contrainte.

Monique avait hâte de regagner sa chambre.

En y arrivant, elle s'affaissa, plutôt qu'elle ne s'assit, sur le premier siège à sa portée.

Elle se sentait faible comme une malade. Les forces qui l'avaient soutenue jusque-là l'abandonnaient.

Elle pleura... cela lui fit du bien.

Maintenant, elle récapitulait le bilan des événements. Il y avait longtemps qu'elle aimait le frère de son élève si elle ne s'en était pas rendu compte avant ce jour. Il avait fallu l'annonce de ce mariage, brutale et indifférente comme la fatalité, pour lui révéler à elle-même la profondeur de ce sentiment qui avait, peu à peu, et presque à son insu, entièrement rempli son cœur.

Elle avait été véritablement aveugle.

En effet, depuis quelques semaines, la jeune fille se laissait aller à penser souvent à Jack. Il lui

était si doux de le voir et de l'entendre, qu'elle n'essayait pas de chasser cette impression... Malgré elle, la cristallisation de l'amour s'était accomplie...

Seule, sans amis, sans famille, son cœur n'avait demandé qu'à se laisser prendre.

Lorsque Maë lui avait appris le prochain mariage de son frère, ça avait été comme si elle avait reçu un coup de massue, et ses yeux s'étaient subitement ouverts. Oh ! elle se rendait compte, à présent. Elle savait bien que cette funeste passion ne la mènerait à rien ! Aucune équivoque n'était permise. Il ne lui restait plus qu'à combattre le sentiment qui s'était imposé à elle.

Elle se disait même, qu'après tout, ce mariage était une bonne chose ; mieux que tout le reste, il la guérirait de son mal...

Puis, elle songea à fuir... Pensée absurde, puisqu'elle était bien décidée à ne pas nourrir son insensé penchant. C'était si difficile de trouver une situation et elle avait si peu eu encore le temps de faire des économies.



Non, elle devait avoir l'énergie de rester ; le remède était à portée de sa main ; c'était affaire entre elle et sa volonté. Avec la certitude de n'être jamais payée de retour, son amour insensé ne pouvait que s'éteindre.

N'ayant pas eu le temps de se forger des rêves, il lui en coûterait moins d'y renoncer.

Vaillamment, elle songea qu'elle avait toute la journée du lendemain pour se raidir et se composer un visage, car elle eût tout préféré que de laisser percer ses sentiments par celui qui les lui avait inspirés.

Telle fut la ligne de conduite que la douce Monique se traça dans sa détresse. Et quand, deux jours après, elle retourna auprès de son élève, nul œil, même prévenu, n'eût pu découvrir dans son attitude ou sur sa figure le plus petit indice des pensées qui l'assiégeaient !

\*

Jack Saint-Angel n'était pas revenu bien gai

de sa promenade à l'exposition canine. Il s'y était cependant trouvé avec sa fiancée ; mais la robe rouge que celle-ci portait et la pluie qui n'avait cessé de tomber toute la journée lui avaient probablement, chacune à leur manière, porté sur les nerfs.

Maë, qui avait été condamnée au silence forcé presque tout l'après-midi, avait espéré se rattraper le soir avec son frère ; or, celui-ci, plus laconique encore que Monique Somesnil, ne desserra pas les lèvres pour parler et à peine, pendant le repas, toucha-t-il aux mets qu'on lui présentait.

Au dessert, l'enfant n'y tint plus et, comme s'adressant à elle seule, elle dit tout haut :

– J'ai vu aujourd'hui deux choses que je n'aurais jamais crues possibles.

– Lesquelles ? fit Jack, tiré de sa rêverie.

– D'abord, c'est que ni mon frère, ni mon institutrice ne songèrent à me gronder de mes devoirs inachevés, comme d'habitude ils ne manquent pas de le faire... Annette sait même si

je redoutais d'être punie.

– Et d'une... Ensuite ?

– Ensuite ? C'est que, comme si vous vous étiez donné le mot pour me faire périr d'ennui, toi et M<sup>lle</sup> Monique n'avez pas desserré les dents avec moi.

Le regard masculin s'immobilisa, interrogatif.

– Comment cela ?

– Habituellement, pendant la couture, Mademoiselle me raconte toutes sortes de choses qui coupent la monotonie du travail ; aujourd'hui, elle est restée silencieuse et grave ; pendant deux heures, elle n'a pas ouvert la bouche... Ce soir, c'est ton tour. Avoue que ce n'est pas gai !

– Tu n'avais qu'à parler...

– Toute seule, alors ?...

– Je n'ai jamais laissé tes paroles sans réponse... Mais pourquoi M<sup>lle</sup> Somesnil gardait-elle le silence ?...

– Parce que son idée était loin... comme la tienne, probablement près de quelqu'un qui lui

plaît mieux que moi.

La fillette avait fait la réflexion d'un petit air espiègle qui, en tout autre temps, aurait fait rire Jack. Ce soir-là, le jeune homme semblait distrait et nerveux.

– Laisse tranquille ton institutrice ! répliqua-t-il, l'air exaspéré. Occupe-toi de tes chiffons et de tes poupées. Pour le moment, finis ton dîner, cela vaudra mieux que de me raconter toutes les folies qui te passent par la tête.

Il se leva pour quitter la table.

Maë, stupéfaite et, plus encore, effrayée de cette subite colère si en dehors des habitudes de son frère, voulut le retenir. Mais elle aussi subissait la nervosité ambiante et elle mit plus de reproche que de tendresse dans sa protestation.

Cramponnée à son bras, elle lui disait :

– Je t'en prie, Jack, reste... Qu'ai-je dit pour te fâcher ainsi ? Tu es méchant... Je ne comprends pas, je ne songeais pas à mal... Reste, ne t'en va pas... Oh ! comme tu es injuste !

Il l'écarta.

– C'est bon, laisse-moi.

L'enfant le regarda s'éloigner et ses yeux s'emplirent de larmes.

– Oh ! le méchant ! Il est parti sans avoir achevé son repas... Comme il est nerveux, lui si bon d'habitude. Qu'est-ce qui peut l'avoir changé comme ça ? Depuis ce matin, il s'est montré odieux... Il me semble maintenant que je ne pourrai jamais aimer cette fiancée qu'il a choisie si vite !... Elle doit être mauvaise pour le rendre si méchant !

Elle écouta quelques instants, puis elle reprit :

– Il a gagné sa chambre... J'entends son pas nerveux au-dessus de ma tête. Ah ! que je suis donc malheureuse, aujourd'hui !

Et, ce soir-là, Maë pleura bien fort dans son petit lit blanc.

\*

Le lendemain était le jour fixé par Jack pour

faire connaître sa sœur à sa fiancée.

À l'heure convenue, une femme de chambre, pimpante et alerte, mais l'œil sournois, les introduisit dans le salon des dames Le Kervec.

Maë était vêtue élégamment d'une robe de souple velours ocré et d'un manteau de drap mastic. Sa mignonne figure émergeait d'un grand col de fourrure fauve qui faisait ressortir la transparence de son teint, clair et frais. Sa petite bouche, aux lèvres serrées, semblait bien sérieuse à cette heure ; ses yeux sans sourire avaient un éclat d'acier, pendant que le front enfantin, incliné vers le sol, paraissait plier sous le poids de pensées trop lourdes.

Jack se pencha vers elle, un peu inquiet de son air grave.

– Sois aimable, petite sœur.

Elle ne dit rien mais, davantage encore, elle se raidit dans une correction exagérée.

Bientôt des pas se firent entendre dans la pièce voisine et, faisant leur entrée dans le salon, M<sup>me</sup> Le Kervec et sa fille se précipitèrent vers les

visiteurs, les mains tendues avec un empressement qui voulait être marqué.

Jack, après avoir effleuré de ses lèvres les doigts des deux dames, présenta sa sœur.

Maë s'inclinait, un peu cérémonieuse, quand, avec de jolis cris et des mots de tendresse, la mère et la fille l'embrassèrent.

– Cette chère enfant est réellement charmante, dit M<sup>me</sup> Le Kervec en rajustant une mèche de ses cheveux qu'un coup d'œil dans la glace lui avait montrée défaits.

– Elle est adorable, appuya Yvonne. Je sens que je l'aimerai beaucoup... A-t-elle de belles boucles blondes ! Et de jolis yeux de pervenche !

Comme la fillette ne disait rien, elle ajouta maladroitement :

– Vous n'osez parler, petite Maë si jolie ? J'espère que je ne vous intimide pas !

– Nullement, mademoiselle, répondit Maë d'un air réservé, car ce flux de compliments éveillait en elle une sorte de méfiance.

– À la bonne heure ! Mais ne direz-vous pas

quelque chose, petite amie ?... Voyons...  
M'aimerez-vous, quand je serai votre sœur ?

La petite regarda franchement celle qui lui parlait et, d'un ton pénétré, répondit :

– J'essaierai, mademoiselle... surtout si mon frère est heureux.

– Drôle d'enfant ! murmura M<sup>me</sup> Le Kervec.

« Petite pimbêche ! » pensa Yvonne.

Mais, tout haut, elle reprit :

– Venez donc vous asseoir sur ce divan, près de moi, chère Micou... C'est ainsi, je crois, que Monsieur votre frère vous nomme ?

– En effet, répondit l'enfant, sans s'émouvoir de toutes ces prévenances. Mais, jusqu'ici, personne autre que lui ne me donnait ce nom !... Si, mes parents !... Hélas ! ils sont si loin !...

– Mais, moi, vous voulez bien que je vous appelle ainsi ?... Il viendra un moment où tout ce qui appartient à votre frère sera à moi... même sa petite sœur !

En parlant, Yvonne coulait un tendre regard



vers son fiancé.

La phrase était maladroite, car Maë s'en saisit et c'est d'un air pince-sans-rire qu'elle répliqua :

– Oui, sans doute, c'est bien ainsi, fatalement, qu'il en sera !

Yvonne sursauta.

– Ah ! ah ! ah ! est-elle amusante ! s'écria-t-elle en riant pour cacher son dépit.

La fillette eut une singulière lueur dans son regard baissé.

Décidément, la jeune fille lui déplaisait encore plus qu'elle ne s'y attendait.

Cependant, Yvonne, sans se lasser, essayait une autre manière d'apprivoiser la sauvage enfant.

– Aimez-vous les poupées ? Je dois en avoir quelques-unes qui sommeillent dans les placards de ma chambre. Venez, je vous les montrerai.

Maë hocha la tête et resta assise.

– À quoi bon les réveiller, mademoiselle. Laissez dormir vos joujoux. J'en ai aussi qui

dorment dans leurs berceaux depuis longtemps déjà. Elles ne m'amusez plus. Je suis trop grande, maintenant !

Yvonne se mordit les lèvres et, dépitée, elle échangea avec sa mère un regard de découragement.

Jack le remarqua et ses yeux fixèrent sévèrement sa sœur.

Pour effacer la mauvaise impression qu'elle avait pu donner à la jeune fille, il s'empressa auprès de cette dernière et lui fit oublier bien vite – du moins il le pensa – la peu aimable enfant.

M<sup>me</sup> Le Kervec, pour ne pas troubler le tête-à-tête des deux jeunes gens, servit elle-même le thé qu'elle avait préparé dans un superbe samovar d'argent.

Tout en croquant des petits fours, Maë examinait les êtres et les choses, elle faisait des tas d'observations. Elle remarquait surtout que les yeux d'Yvonne devaient au crayon d'être si allongés et que ses lèvres rouges, son teint chaud, indiquaient davantage l'art du maquillage qu'une

véritable fraîcheur. Ses sourcils, épilés et remplacés par un trait sombre comme ceux des stars de cinéma, lui durcissaient la physionomie sans l'embellir. La coupe du visage, un peu carrée, et la forme du crâne, un peu aplati derrière, au détriment du cervelet, n'évoquaient pas l'intelligence. Maë sentit grandir son antipathie pour cette coquette fiancée de Jack, qu'elle aurait souhaitée tout autre. Pour un peu, elle eût parodié un vers célèbre :

*Cette tête enfarinée ne me dit rien qui vaille !*

Une heure après, Saint-Angel se levait pour prendre congé.

– Oh ! laissez-nous la gentille Maë pour finir l'après-midi ! s'écria Yvonne, qui ne voulait pas rester sur un échec. J'ai quelques amies qui vont venir, je serais heureuse de les lui présenter !

Le jeune homme hésitait ; mais, à sa grande surprise, l'enfant accepta, sans se faire prier.

– Nous vous la reconduirons ce soir, vers sept

heures, promet M<sup>me</sup> Le Kervec.

Son fiancé était à peine sorti qu'Yvonne ôtait déjà le chapeau de Maë.

– Êtes-vous jolie !... Quel gracieux visage, petite amie !...

– Vous êtes trop aimable, mademoiselle, répondit la fillette, sans conviction.

Elle ajouta, un peu agressive :

– Suis-je d'ailleurs vraiment jolie ?... On ne me fait pas tant de compliments, d'ordinaire... Dans une année entière, je n'en reçois pas autant que vous m'en avez prodigués depuis que je vous ai été présentée.

Décidément, il ne serait pas facile à la future épouse de Jackie de se concilier les bonnes grâces de la fillette ! Yvonne s'en apercevait nettement et en ressentait une sourde irritation.

– Bah !... riposta-t-elle avec le désir de blesser l'infirme. Peut-être parce que votre taille est un peu irrégulière, les gens s'abstiennent d'observer le visage !... C'est bien fâcheux, vraiment !... Après tout, c'est si peu apparent... Quand vous

êtes assise, ça ne se voit pas !...

En parlant, elle redressait son torse et jetait un sourire d'admiration à la taille bien cambrée que lui renvoyait la grande glace de la cheminée.

La fillette était devenue rouge. Cette allusion à son infirmité, que chacun autour d'elle s'efforçait d'oublier, ferma davantage son cœur à M<sup>lle</sup> Le Kervec, et ce fut presque vertement qu'elle répondit :

– Un accident et ses suites sont toujours regrettables, mademoiselle... Heureusement, certaines gens mettent la beauté au-dessous de l'esprit et du cœur, et je me sens parfois assez bien partagé sur ce point.

Des visiteurs entraient – jeunes pour la plupart – ce qui dispensa Yvonne de répondre. Et, sans plus s'occuper de l'irascible petite personne, elle accueillit ses amies avec un sourire triomphant, plein de vanité satisfaite.

Avec une simplicité affectée, elle leur présenta la riche petite Maë, qui serait bientôt sa belle-sœur.

Au bout de quelques minutes, Maë se lassa d'écouter les banalités et les phrases vides de sens qui s'entrecroisaient et, comme personne ne s'occupait plus d'elle, elle s'approcha d'un guéridon sur lequel plusieurs volumes s'étaient étalés.

Elle en prit un au hasard et voulut regarder les gravures qui en ornaient le texte, mais sa pensée était ailleurs et, tout en tournant les pages, elle ne cessa d'examiner la future femme de son frère...

\*

– Qui t'a ramenée, Micou ? s'informa Jack, en fumant un cigare dans le petit salon où le frère et la sœur se tenaient d'habitude, après dîner, lorsqu'ils passaient la soirée ensemble.

– La femme de chambre de ces dames, la même qui nous introduisit tantôt.

– Je croyais que c'étaient elles qui devaient prendre ce soin ?...

– Elles étaient occupées et il eût fallu, pour cela, se séparer des visiteuses.

Le front du jeune homme s'était rembruni ; il n'aimait pas exposer la petite à la curiosité des badauds. Or, la distance était grande entre les deux maisons.

– Tu es donc revenue à pied ?

– Oui, et Clémence, la femme de chambre qui m'a reconduite, m'en a raconté de bien drôles !

– Sur qui ?

– Dame ! sur ses maîtresses...

– J'espère que tu ne l'as pas laissée dire ?... fit-il vivement.

– Pourquoi pas ?... Au contraire... répondit tranquillement Maë. Je me suis bornée à ne pas l'interroger et encore moins à ne pas l'interrompre. Je n'aurais pu, d'ailleurs, car elle parut joliment aimer à bavarder.

– Vraiment !... Elle ne t'a rien dit d'intéressant, probablement ?... ajouta-t-il avec curiosité, peut-être par besoin d'entendre parler de celle qu'il aimait.

Mais la fillette hocha la tête.

– Permits-moi de ne pas répéter ce que je sais. Tu m’as appris hier à ne pas colporter les bavardages des domestiques. La leçon m’a suffi, je ne veux pas d’une seconde édition... !

Déçu, Jack eut un imperceptible mouvement d’épaules.

– À ton aise !... Mais que penses-tu de ma fiancée ?... Cette question est permise, il me semble ?...

Franchement, la petite éclata :

– Eh bien ! si tu tiens à entendre l’éloge d’Yvonne Le Kervec, mieux vaut en rester là !

Jack sourit.

– Dis toujours... Ton attitude de tantôt m’a préparé à tes confidences de ce soir.

– Je me suis pourtant beaucoup retenue !

– Qu’aurait-ce été alors, si tu ne l’eusses pas fait ?

Il secoua les cendres de son cigare, d’un air faussement détaché. Puis, bienveillant :

– Allons, parle !



– Yvonne est une jolie fille...

– Tu en conviens ?

– Parfaitement ! Elle a même pris soin de me le faire remarquer, pendant qu’auprès de moi elle redressait son buste et poussait la gentillesse jusqu’à s’apitoyer sur l’irrégularité de ma taille.

Le jeune homme sursauta.

– Maë, tu mens ! M<sup>lle</sup> Yvonne n’est pas méchante !

– Comme il te plaira !... fit-elle sans se fâcher de l’exclamation de son frère. Le mensonge n’est pas un de mes défauts habituels, mais le voisinage de la belle Yvonne a très bien pu me le communiquer !

D’un bon, Jack se leva.

– Que suggères-tu là ?... fit-il avec colère. La jalousie te fait divaguer, ma petite, et je me demande pourquoi je t’écoute !... Yvonne est fautive, peut-être ?

– Certainement, elle l’est !... fit calmement la fillette. Il m’a suffi de la voir loin de toi pour en être convaincue. Son attitude n’était plus la même

qu'en ta présence... Et ses paroles mielleuses...

– Auxquelles tu répondais si bien ! remarqua railleusement le jeune homme, déjà calmé.

– De mon mieux... L'hypocrisie n'est pas mon fort !

Jack regarda sa sœur avec une tristesse mêlée de surprise.

Qu'est-ce que cette inimitié enfantine signifiait ?... Maë, si tendrement liée à lui jusqu'ici, allait-elle donc compliquer, tout d'un coup, leur existence ?... Par instinctive jalousie, c'était visible...

– Petite enfant ! murmura-t-il en s'efforçant à l'indulgence.

Puis, légèrement sarcastique, il ajouta :

– Et le portrait aimable que tu as commencé est-il fini ?

– Il sera complet quand j'aurai dit qu'elle n'a pas de cœur, la belle demoiselle !... En revanche, sa mère et elle possèdent une forte dose de vanité.

– Très amusant !... Parfait !... Et sur quoi as-tu

fixé ta conviction ?... fit-il. Quelles preuves as-tu recueillies pour corroborer ce que tu avances ?...

– Quelles preuves ?... Elles éclataient à chacune de ses paroles !...

– Eh bien ! j’écoute...

Son ton railleur paraissait défier l’enfant.

– Par exemple, s’écria-t-elle, en s’emportant, en me présentant à ses amis, on sentait qu’elle voulait dire « Voilà la sœur de mon richissime fiancé et, comme cette petite infirme nous faussera compagnie au bon moment, tous les millions seront pour moi ! »

Jack éclata de rire. La note était peut-être un peu forcée.

– Si elle ne souhaite pas ma mort, elle l’envisage, continua l’enfant, imperturbable. Cela entre dans ses prévisions !...

Il vint vers sa sœur et lui prit les mains dans les siennes. Il dit, la regardant bien en face :

– Et c’est sérieusement que tu crois M<sup>lle</sup> Le Kervec capable d’aussi noires pensées ?... Elle, si désintéressée...

– Elle prouve son désintéressement en t'épousant ! riposta la fillette.

– Oh ! Maë !... s'écria-t-il d'un ton de doux reproche. Est-ce bien toi que j'entends parler ainsi ? Toi, si charitable habituellement, tu juges mal une jeune fille que tu ne connais pas et tu lui fais un crime de sa pauvreté !

– Je n'ai pas traité la question de ce point de vue, Jack. Je crois M<sup>lle</sup> Yvonne intéressée dans son mariage parce que je l'ai entendue parler avec emphase de la fortune de son fiancé et des cadeaux dont tu l'as comblée !... Du sentiment, il n'en a pas été question... Si, pourtant, elle a dit que tu étais *fou d'elle*.

Jack haussa les épaules et, visiblement contrarié, il se mit à marcher à grands pas dans l'appartement.

– Tu exagères ce que tu as entendu !... Si elle était réellement ce que tu la dis être, elle n'eût pas parlé ainsi devant toi !

– Pourquoi ?... Elle me voyait occupée à regarder les gravures d'un volume et elle ne s'est

pas méfiée d'une enfant comme moi...  
Seulement, mes idées étaient ailleurs et je crois  
bien que le livre avait la tête en bas !...

– Et c'est pour faire de telles observations que  
tu as consenti à rester auprès d'elle ?... demanda-  
t-il brusquement, en s'arrêtant.

– Parfaitement, je voulais la voir loin de ton  
influence ; et ce que j'ai compris d'elle ne m'a  
guère encouragée à l'aimer !

– Maë, je t'ai laissée tout dire, car ce que je  
voulais, c'était ton impression complète ; je ne  
t'ai même pas grondée de tes incartades de tantôt  
et je préfère croire que ton aversion pour ma  
future femme, quelle que soit celle-ci, a troublé  
ton jugement et fait voir le mal où il n'est pas...  
oui, il m'est plus doux de penser que tu t'exaltes  
que de te supposer capable d'inventer toutes ces  
calomnies !

– Jackie, je ne mens pas, je te l'assure ! fit  
l'enfant avec chaleur. Et si tu avais entendu tout  
ce que racontait la femme de chambre, tu ne me  
taxerais pas d'exagération !

– J’aime mieux ne pas savoir, plutôt que de douter de celle qui sera ma femme !... murmura-t-il en reprenant sa marche.

Un silence suivit, un peu pénible. Puis, de nouveau, le frère s’arrêta devant l’enfant.

– Petite Micou, fit-il avec émotion, nous avons été jusqu’ici bien unis ; je connais ton cœur, il n’a pu changer : je fais appel à ta raison. Dis-toi qu’Yvonne Le Kervec sera ma femme, qu’elle régnera dans cette maison et que tu devras partager sa vie ; elle sera une sœur pour toi ; sois raisonnable, rends-lui cette tâche facile et, sans prévention, essaye de l’aimer !

Le ton de son frère était si conciliant et si plein d’indulgence que la petite en fut toute remuée.

– Sois heureux et tranquille, répondit-elle, les larmes aux yeux. Je ne parlerai plus d’Yvonne Le Kervec, ni pour m’en plaindre, ni pour t’en détacher. Malgré cela, j’ai bien peur de ne pas pouvoir l’aimer et de ne pas avoir pour elle l’estime que j’aurais souhaité ressentir pour celle qui sera ta femme... Brisons là-dessus, Jackie ; je ne te force pas à penser comme moi. Je vais

gagner ma chambre. Embrasse-moi...

Il la serra dans ses bras, tout surpris de ne pas lui en vouloir et plus étonné encore de ne pas avoir défendu Yvonne avec plus d'énergie qu'il ne l'avait fait.

Il ne jugeait pourtant pas cette dernière d'aussi vilaine façon que sa sœur le faisait. Il ne mettait même pas en doute un seul instant la bonne foi de sa fiancée. Non !

Il s'alarmait seulement de l'hostilité instinctive qu'il découvrait chez sa jeune sœur.

Certes, il s'était déjà demandé avec inquiétude si sa trépidante fiancée serait bien l'amie et la compagne dont avait besoin la fillette infirme.

Le souvenir de la promesse sacrée faite à son père mourant avait aussi hanté sa pensée, lorsqu'il avait entrevu le mariage ; mais il s'était dit que, lui aussi, avait droit au bonheur, le droit de faire sa vie selon ses goûts... Il estimait que son cœur était assez grand pour aimer Yvonne sans que son affection fraternelle en fût amoindrie... Il saurait être bon pour deux, voilà

tout !

C'est sans doute pour ça que les paroles de mépris ne le touchèrent pas.

\*

Maë revit très souvent Yvonne Le Kervec. Disons à sa louange qu'elle essaya de l'aimer.

Avant chaque rencontre, elle se morigénait et cherchait à faire taire toutes les préventions qui l'éloignaient de la jeune fille, mais, dès qu'elle était en contact avec celle-ci, des griefs s'implantaient mieux que jamais dans sa tête et l'enfant se sentait de jour en jour plus éloignée de la fiancée de Jack.

Yvonne, malheureusement, devina l'antipathie mal déguisée sous les sourires contraints.

Au lieu de chercher patiemment à dissiper la froideur de Maë – comme elle l'aurait fait si, réellement, elle avait aimé son fiancé – l'orgueilleuse jeune fille s'en froissa et, par des mots méchants et vindicatifs, l'augmenta encore ;



si bien qu'un beau jour l'inconsciente aversion de l'enfant pour sa future belle-sœur se changea en une véritable haine.

– Je ne veux pas que Jack épouse cette fille, je la déteste trop !... se répétait la fillette avec exaltation. .

Et, pour empêcher le mariage de son frère – n'osant en parler à celui-ci, qui se montrait de plus en plus réservé à son endroit – elle ne négligeait aucune occasion de contrarier Yvonne. Elle espérait naïvement que cette attitude agressive forcerait l'autre à rompre avec le jeune homme.

– On n'entre pas de force dans une famille !... pensait-elle.

En quoi elle se trompait.

Loin de s'affliger en pure perte de l'hostilité de Maë, Yvonne Le Kervec y puisa une nouvelle force de résistance et sut l'utiliser pour monter la tête au frère contre la sœur.

Ce rôle de *mauvais conseiller* semblait d'ailleurs convenir à merveille à sa nature souple

et rusée.

Le plus difficile pour la jeune fille avait été d'en parler la première fois à Jack, car elle ignorait si celui-ci n'allait pas, dès le début de leur entretien, se formaliser de cette espèce de délation.

Mais elle s'y prit de telle façon que le jeune homme ne songea ni à se fâcher ni à s'étonner.

Ce jour-là, à l'heure où elle savait qu'il allait venir la voir, elle s'était composé un visage si triste et si pensif qu'on l'eût presque supposée malade.

Et Jack, en la voyant, ne put réprimer un mouvement de surprise, tant sa fiancée lui paraissait différente de ce qu'elle était habituellement.

— Qu'avez-vous donc, Yvonne, seriez-vous souffrante ?... s'informa-t-il en s'empressant auprès d'elle.

Adroitement, sans presque le regarder, comme si elle voulait lui dérober le réel motif de sa mélancolie, elle répondit avec hésitation :

– Non, je n’ai rien... J’ai mal dormi cette nuit...

Elle s’arrêta, puis, d’une voix basse, où il y avait presque un sanglot, elle ajouta :

– J’ai du souci... du chagrin...

Étonné, le frère de Maë répéta :

– Du souci... du chagrin...

Et il continua, plein de bonne volonté :

– Y puis-je quelque chose ?... Racontez-moi tout chère petite, ne me cachez rien !...

Yvonne ne répondit pas.

Jack, qui l’examinait attentivement, crut voir une larme briller dans les yeux qui se détournèrent des siens.

Vivement, il prit dans les siennes une des mains blanches de la jeune fille et, d’un ton très affectueux, il insista :

– Vous m’inquiétez... Votre silence équivaut à un acquiescement, c’est moi qui suis en cause... Dites vite, petite fiancée, ce qui vous inquiète tant pour que j’enlève, à l’instant, ce nuage de votre

front ?...

Elle eut un sourire alanguï.

– À quoi bon, vous n’y pourrez rien !...  
N’insistez pas. C’est peu de chose et, pourtant, je  
m’en fais beaucoup de mal... des bêtises... ou  
plutôt des idées que je me forge au sujet de  
Maë...

Elle se mordit les lèvres, comme si elle eût  
regretté d’en avoir trop dit.

Le jeune homme avait eu un sursaut.

– C’est ma sœur qui vous tourmente ?...  
s’écria-t-il, abasourdi.

Elle protesta, pour la forme :

– Ai-je dit cela ?... Je me suis mal  
exprimée !... Maë ne me connaît pas encore  
assez, et il est tout naturel qu’elle ne m’ai... ne  
sympathise pas... Oubliez mes paroles, ça ne vaut  
pas la peine d’y attacher de l’importance...

Cependant, elle eut un mouvement de joie, en  
voyant le pli de contrariété qui barrait le front de  
Jack.

En effet, celui-ci s'irritait de sentir chez la petite infirme pareille hostilité et de voir que, sous des dehors... assez aimables, elle gardait intactes ses premières impressions.

Pourtant, pendant quelque temps, le frère et la sœur avaient respecté le pacte conclu entre eux, le soir de la première visite faite aux dames Le Kervec, et chacun d'eux évitait de parler à l'autre de celles-ci.

Cela ne pouvait durer.

Grâce aux allusions et aux sous-entendus de la jeune fille, une guerre sourde s'alluma bientôt entre les deux enfants d'André Saint-Angel.

La mère et la fille s'aperçurent avec joie de cet état de choses et, espérant se débarrasser de la petite infirme, qu'elles trouvaient trop clairvoyante, elles ne manquèrent plus une occasion de lui nuire auprès de Jack.

Elles y réussirent complètement.

Le jeune homme devint furieux de la désapprobation qu'une si jeune fille osait formuler et, à tout propos, il lui marquait son vif

mécontentement.

Un jour qu'il lui reprochait encore plus sévèrement que de coutume la mauvaise humeur qu'elle avait montrée en présence des dames Le Kervec, Maë s'écria aigrement :

– Ce qu'elles m'ennuient, à la fin, ces deux femmes-là !... Elles ont fait de notre vie si calme un véritable enfer !...

– Par ta faute !

– Si tu veux !... Je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que je ne puis les souffrir !... C'est comme si c'était dans le sang, ces antipathies-là !

– Cependant...

Elle l'interrompt :

– Je sais ce que tu vas me dire ; déjà, tu me l'as répété cent fois. Inutile donc de perdre encore ton temps à me sermonner. Je les déteste, et je ne puis rien changer à ma façon d'agir avec elles. Quand je les vois, ça me rend malade pour le reste de la journée !...

– Mais...

– Après tout, ce n'est pas moi qu'Yvonne épouse, continua l'enfant, sans lui laisser le temps de parler. Si mes manières lui déplaisent, elle n'a qu'à ne pas venir me voir !... Tu as renoncé à me conduire chez elle, toi...

Et, devant l'exaltation de la fillette, Jack ne discuta pas plus longtemps ce jour-là.

\*

M<sup>me</sup> Havelan avait été mise au courant de l'hostilité de la petite Maë par M<sup>me</sup> Le Kervec qui, au fond, s'inquiétait pour la bonne réussite du mariage de sa fille.

Alix, craignant aussi pour le succès de son entreprise, vint visiter l'enfant un après-midi qu'elle savait le frère auprès d'Yvonne.

La fillette se montra aimable. Elle parla de ses devoirs, de son institutrice, qui était la plus douce créature qu'on pût trouver, mais elle n'effleura pas le sujet qui tenait tant au cœur de la visiteuse.

Celle-ci dut l'évoquer la première.

– Votre frère se marie ; vous ne m'en dites rien, petite cousine ?...

Le visage de Maë se rembrunit.

– Je n'ai rien à vous en dire, madame. Vous connaissez Jack et sa fiancée et vous êtes beaucoup mieux renseignée que moi sur cette union... N'est-ce pas chez vous que tous les deux se sont rencontrés ?

– Oui, et j'ai félicité grandement mon cousin du choix qu'il avait fait ! Parmi toutes les jeunes filles qui fréquentent mon salon, je n'en vois pas une qui vaille Yvonne Le Kervec... Elle est jolie, elle a tous les talents et, surtout, elle est de bonne famille...

– Beaucoup trop de qualités brillantes ! murmura sourdement l'enfant qui ajouta avec tristesse :

– Les bonnes choses n'ont pas besoin de tant de réclame... et de vernis encore bien moins !...

La visiteuse n'en croyait pas ses oreilles.

– Comment dites-vous cela ?... N'aimeriez-vous pas Yvonne ?... demanda-t-elle, un peu



décontenancée, bien qu'elle eût été mise au courant des sentiments de Maë.

– Elle m'est indifférente... répondit simplement celle-ci.

– Indifférente... Êtes-vous bien sûre que ce soit le mot juste ?... À vous entendre, je croirais autre chose !...

– Quelle autre chose ?...

– De l'antipathie... du parti pris... voire même de la haine...

L'enfant regarda fixement la visiteuse.

– De la haine, c'est un honneur que M<sup>lle</sup> Le Kervec ne mérite pas ! fit-elle, gravement. La seule chose que j'éprouve pour elle, c'est de la lassitude... Je la voudrais bien loin et qu'il ne soit plus question d'elle !...

La cousine hocha la tête. Le ton de l'enfant la rendait songeuse.

– Votre frère sait-il tout cela ?... s'informa-t-elle.

– Il le sait et ne s'en soucie pas...

naturellement ! Je ne compte plus guère pour lui, à présent !...

Une tristesse brisait subitement la voix enfantine.

Alix attira maternellement la petite infirme près d'elle et, doucement, la sermonna :

– Croyez-moi, chère mignonne, ne persévérez pas dans votre obstination... Vous êtes trop jeune pour contrecarrer si nettement la volonté de gens sérieux. Ne continuez pas, vous causeriez de la peine à Jack et ce serait de l'ingratitude envers lui qui vous a tant aimée !...

Maë continuait de regarder Alix, si maternellement bonne d'ordinaire. Son instinct devinait une envoyée des dames Le Kervec et l'enfant se méfiait. Cependant, elle exprima fermement ce qui était son intime conviction.

– C'est parce que mon frère est trop bon que je voudrais l'empêcher de conclure ce mariage qui le rendra très malheureux...

Mais M<sup>me</sup> Havelan ne lui permit pas d'achever sa pensée.

– Vous m'étonnez vraiment, je vous assure !... Yvonne est une excellente femme d'intérieur et votre frère ne sera pas à plaindre avec elle !

En parlant ainsi, la riche veuve était de bonne foi. Elle était sincère et convaincue des bons sentiments d'Yvonne ; elle ne comprenait pas que Maë pût les mettre en doute.

– Vous avez tort, petite Maë... J'ai plus d'expérience que vous... Il faut me croire quand je vous dis que le choix de votre frère est heureux.

– Non, non ! répliqua impitoyablement l'enfant. Yvonne ne rendra pas Jackie heureux !... C'est une comédienne qui ne pense qu'à l'argent !... Je sais aussi qu'elle n'est pas très sérieuse et je reste persuadée qu'elle ne sera jamais qu'une mauvaise épouse !

La visiteuse était vraiment surprise du ton véhément de l'enfant. Venue pour concilier les cœurs, elle se sentait en déroute devant une hostilité si nettement marquée.

– Yvonne vous aime bien, cependant... risqua-

t-elle, soudain plus hésitante.

Maë secoua la tête.

– Est-ce bien là votre conviction, madame ?...

Ni sa mère ni elle ne sympathisent avec moi..

Elles m'ont fait beaucoup de mal auprès de Jack !

D'ailleurs, je leur rends grandement leur aversion... Si je pouvais faire manquer ce mariage, je le ferais !

– Mais vous n'êtes qu'une enfant ! protesta encore la visiteuse. Prenez garde, petite Maë, vous vous heurterez à l'amour de votre frère et à celui d'Yvonne.

– Tant pis !... J'aurai fait mon devoir en criant casse-cou à mon frère !

– Vous feriez mieux de vous concilier les bonnes grâces de votre future belle-sœur, afin que, plus tard, elle soit indulgente avec vous...

Sous ce dernier conseil, Maë crut voir percer une menace.

– Ce sont les dames Le Kervec qui vous envoient vers moi, madame ! s'écria-t-elle, frémissante d'émoi. Elles sentent le besoin de

m'avoir pour alliée !...

Alix comprenait qu'elle avait été trop vite et trop loin. Elle ne chercha pas cependant à donner le change. Montrant sa sensibilité et son intelligence, elle dit sans détour :

– Je savais, en effet, que des dissentiments vous séparaient d'Yvonne et j'espérais les faire cesser. Je regrette de ne pas y avoir réussi... Mon regret est d'autant plus vif que je pars pour l'Italie à la fin de la semaine et que je ne pourrai renouveler cette tentative de conciliation. Cependant, mon petit, soyez assurée que je ne serai pas contre vous ; mon absence, d'ailleurs, vous garantit ma neutralité.

Elle tendit sa main à l'enfant.

– Sans rancune, Maë ?... J'ai souhaité vivement ce mariage, je crois qu'il pourrait être heureux ; néanmoins, s'il devait mettre la discorde entre vous et votre frère, je préférerais, moi aussi, le voir rompre !

La fillette pressa la main qu'on lui tendait.

– Je vous remercie des bonnes intentions qui

vous ont fait venir vers moi, madame, dit-elle sincèrement. J'aurais voulu pouvoir mieux y répondre.

– Tout s'arrangera, je l'espère !

La veuve se leva et prit congé.

– Au revoir, ma belle cousine... et meilleure mine. Vous êtes toute pâlotte, aujourd'hui...

Elle partit, ennuyée de sa défaite, et laissant Maë encore plus démoralisée qu'avant sa venue.

\*

Après cette visite, qui lui avait laissé voir qu'Yvonne ne reculait devant rien pour arriver à son but, la petite infirme s'affligea davantage du prochain mariage de son frère.

La fillette avait pu frôler le malheur et connaître l'infirmité sans que son gentil caractère se trouvât modifié ; son âme d'élite restait généreuse et, en ces circonstances, Maë aurait bien volontiers imposé silence à son antipathie, si

elle avait été persuadée que le bonheur de son frère fût en jeu. Mais son instinct avait deviné que M<sup>lle</sup> Le Kervec était ambitieuse et qu'elle convoitait surtout la fortune du jeune homme. Elle considérait donc comme un devoir pour elle d'entraver les projets de l'intrigante.

Aussi, maintenant, elle ne négligeait plus aucune occasion de contrarier la jeune fille ; elle le faisait même très ouvertement, en présence de Jack, se trouvant presque héroïque dans sa défense désespérée.

À cette lutte de tous les jours, l'enfant changea.

Son goût pour l'étude, sa bonne humeur, s'envolèrent ; elle perdit le sommeil et l'appétit ; toutes ses facultés s'annihilèrent dans la seule pensée de ce mariage. Elle en devint farouche et Monique fut la seule personne pour qui elle restât la même.

À son institutrice, la fillette parla sans contrainte et mit son âme à nu.

Monique, qui souffrait en silence de son

premier chagrin d'amour, n'aurait, pour rien au monde, voulu attiser la haine de sa petite élève et, en différentes fois, elle essaya de lui montrer qu'elle s'acharnait dans une tâche au-dessus de ses forces ; que, d'ailleurs, elle pouvait se tromper et que son frère devait connaître mieux qu'elle la valeur de sa fiancée.

Ces fois-là, l'enfant souffrait cruellement. Elle reprochait à la jeune fille de l'abandonner, de chercher à la décourager, et même d'être, elle aussi, du parti de Jack. Aussi, comme Monique aimait beaucoup son élève et que les souffrances de celle-ci étaient un peu siennes, la jeune institutrice préféra se taire et borner son rôle à celui de consolatrice.

La santé de l'enfant commençait, du reste, à l'inquiéter.

Il arrivait qu'après les visites d'Yvonne ou les discussions avec Jack, la fillette eût de véritables crises de nerfs, qui la laissaient abattue et épuisée.

Maë, par fierté, les dissimulait à son frère et c'était pour Monique un vrai supplice que de se



sentir impuissante à faire cesser cet état de choses.

Plus d'une fois, elle voulut prévenir M. Saint-Angel des indispositions de sa sœur ; mais il lui répugnait de trahir la confiance de celle-ci et elle redoutait le jeune homme, aux yeux de qui elle commençait elle-même à devenir suspecte.

En effet, Jack l'accusait de soutenir la révoltée et la rendait responsable de la façon d'agir de celle-ci.

Plusieurs fois, il la reçut assez mal, sans motif ; lui-même n'aurait pu expliquer l'espèce de gêne qu'il éprouvait en présence de Monique. Est-ce que cela venait seulement de ce qu'il devinait en elle une alliée de sa petite sœur contre lui ou un juge qui, sans rien dire, appréciait leur différend et ne donnait pas raison à l'homme contre l'enfant ?... Peut-être y avait-il autre chose au fond de ce malaise... comme un avertissement de son subconscient établissant un parallèle entre la douce et modeste jeune fille, qu'il admirait plus que de raison peut-être, et la trépidante Yvonne, qu'il convoitait, mais qui le décevait si

souvent ?... C'était inexplicable !... Vague regret ?... Plus vague remords encore ?... Qui aurait pu le dire ?...

Ce qu'il y a de certain, c'est que Jack ne pouvait et surtout ne voulait aucunement aller jusqu'au fond de lui-même à ce sujet... Il laissait dormir ces sentiments informulés dans le domaine de l'inconscient, mais, inconsciemment aussi, sa conduite extérieure en était influencée. Toute son affabilité simple et naturellement courtoise envers la jeune fille avait disparu peu à peu. Une irritation sournoise le tenaillait et il finissait par désirer ne plus trouver M<sup>lle</sup> Somesnil sur son chemin. Cependant, Jack était trop foncièrement bien élevé pour se montrer nettement impoli ; sa gêne se traduisait par une réserve et une raideur dans leurs inévitables rapports... attitude qui n'avait rien d'aimable et dont la jeune fille se montrait affectée plus que s'il avait eu pour elle des paroles violentes.

C'était alors au tour de Maë, toujours sensible et affectueuse, de la consoler.

– Je n'ai plus que vous, mademoiselle ! disait

la petite avec tristesse. Je vous en prie, ne m'abandonnez pas ! Il ne faut pas vous formaliser de la froideur de Jack et de certains mots qui lui échappent... Mon frère ne se rend pas compte que cela peut vous vexer. Il s'en repent après et il regrette de vous avoir fait de la peine.

– M. Saint-Angel est infiniment correct avec moi et n'a aucun regret à exprimer ! protestait doucement l'orpheline.

– Oui, mais je sais, moi ! Souvent, quand il a été injuste envers vous, il cherche à connaître quelle impression il vous a faite. Ces fois-là, en lui répondant, je vous venge... Il n'est pas méchant, au fond, et je vois que mes réponses lui font du mal...

La douce Monique embrassait l'enfant et lui promettait de ne pas la quitter. Elle se rendait compte cependant que les choses ne pouvaient durer, qu'il faudrait qu'un des deux adversaires se pliât aux volontés de l'autre. Malheureusement, Maë paraissait vouloir résister et l'institutrice ignorait à quel point Jack était buté.

Un jour, il fit mander cette dernière à son bureau.

Tout inquiète, elle s'y rendit.

Elle était très émue, car, lasse de l'attitude injuste et dédaigneuse de celui pour qui elle aurait voulu se dévouer, elle préférait connaître ce qu'il pouvait avoir à lui reprocher ; elle espérait donc avoir avec lui une franche explication et pouvoir se défendre.

Craignant une discussion pénible, son cœur battait à grands coups quand elle frappa à la porte du cabinet de travail de M. Saint-Angel.

Jack ne la fit pas asseoir et elle resta debout, la poitrine oppressée dans la crainte de ce qu'il allait dire.

Il avait sa figure des mauvais jours, le front plissé, la lèvre hautaine et la parole froide... si froide que chaque syllabe semblait à Monique une goutte d'eau glacée tombant sur son cœur.

– Êtes-vous contente de votre élève, mademoiselle ?... demanda-t-il brusquement.

– Oui, monsieur.

– Eh bien ! moi, je n'en suis pas satisfait ! s'écria-t-il d'un ton tranchant. Depuis quelque temps, elle a mauvaise tête. Son caractère est fantasque, indiscipliné, en dessous !...

– Maë n'est pas sournoise, interrompit chaleureusement la jeune fille. Je n'ai à me plaindre ni de sa docilité, ni de son travail !

– Oui, je sais, elle vous obéit aveuglément !

– En effet !

– Vous le reconnaissez... C'est donc vous qui l'encouragez, qui la poussez à me résister ?...

Monique ne s'attendait pas à une attaque de ce genre ; les larmes lui vinrent aux yeux et sa gorge se serra. Sous l'effort de l'émotion, elle resta muette.

Son silence irrita le jeune homme.

– Vous l'avez soutenue, conseillée !... reprit-il vivement. Reconnaissez que vous n'êtes pas sans savoir la division qu'il y a entre ma sœur et moi ?...

– Maë me l'a fait connaître, répondit doucement l'orpheline.

– Et, naturellement, vous lui avez fait entrevoir que son existence d'enfant heureuse allait prendre fin... que sais-je, moi ?... Vous lui avez présenté sous les traits d'une marâtre une personne que je veux faire entrer dans ma vie !

C'en était trop ! Monique se redressa devant ces paroles injurieuses.

– Non ! fit-elle, indignée, en élevant la voix, mais en s'efforçant de garder sa maîtrise. Bien au contraire. J'ai toujours fait mon possible pour que Maë s'incline devant vos préférences... Elle m'en a même gardé rancune pendant quelque temps, croyant que j'agissais poussée par vous et dans un intérêt quelconque. C'est seulement lorsque j'ai été persuadée que mes efforts seraient inutiles que j'ai cessé de l'importuner... la neutralité me permettait de faire le plus grand bien à mon élève, tout en ne paraissant pas lui prêcher la discipline...

– Cependant, Maë vous aime beaucoup !... interrompit le jeune homme, radouci devant la franchise de Monique. Si vous lui demandiez de vous sacrifier ses absurdes préjugés, elle le

ferait !

La fille du capitaine rougit violemment. Il lui semblait presque qu'on lui conseillait de trahir son élève... et c'était *lui* qui lui demandait cela !

Elle répondit avec fermeté, quoique son cœur battît bien fort :

– Je doute réussir là où vous avez échoué, monsieur !... Mais je n'ai pas à intervenir dans une question complètement indépendante de mes fonctions...

– Et si je vous en priais ?

– Je refuserais, pour ne pas perdre la confiance de mon élève ! fit-elle sans hésiter, et toujours de son même air calme.

Jack était un vrai créole. Comme tel, ainsi que tous ceux qui sont nés dans les pays chauds, et sans avoir une goutte de sang noir dans les veines, il avait subi l'influence du climat martiniquais.

Cette influence est si profonde qu'elle s'imprime sur le caractère comme sur le tempérament physique.

La nature douce, raffinée et presque nonchalante de Jack avait parfois des réveils de terrible violence. Certes, son excellente éducation parvenait souvent à les dominer, mais, lorsqu'un sentiment grave était en jeu, il lui arrivait de perdre tout contrôle sur lui-même.

Ce qu'on aurait eu de la peine à admettre d'un Parisien de la culture et du rang social du frère de Maë, devait se comprendre et s'excuser chez cet enfant du soleil tropical. La résistance de Monique, qu'il n'avait pas prévue et dont la tranquillité semblait inébranlable, exaspéra soudain le jeune homme. Il en perdit toute son habituelle et mondaine maîtrise de lui-même.

Il se leva brusquement.

– Vous oseriez ?... s'écria-t-il. Vous me résisteriez ?...

Monique comprenait que l'instant était grave pour sa chère petite élève. C'était le bonheur, la santé de l'enfant peut-être qui étaient en jeu. Elle ne put rester dans la neutralité qu'elle avait voulu s'imposer et répondit loyalement, sans hésiter :



– Oui, je ne porterais pas volontairement le désespoir dans l'âme de votre sœur. Être deux contre elle seule, ce serait une lâcheté !...

Jack pâlit de colère. Se penchant vers l'institutrice, il lui dit, d'une voix sourde, qui frémissait :

– Savez-vous que je puis vous chasser, si vous n'obéissez pas ?

À cette menace, l'orpheline eut un grand choc au cœur ; cependant, elle dit résolument :

– Eh bien ! monsieur, usez de votre droit !

Jack la regarda, hébété sous ce défi ; puis il retomba assis, tout frissonnant, sa colère passée subitement.

Après quelques instants de silence pénible, il déclara, devenu très froid :

– Soit, restez neutre, vous avez raison !... Je suis assez fort, sans votre aide, pour réduire à néant les volontés d'une petite fille. Dites-lui qu'elle n'attende de moi ni indulgence ni répit... Vous pouvez rejoindre votre élève, mademoiselle !

Monique sortit, apeurée par ces paroles qui annonçaient tant de larmes pour Maë.

Après son départ, Jack, la tête en feu, se mit à réfléchir.

Son poing frappa soudain la table.

– Elle a osé me tenir tête et c’est moi qui ai cédé ! constata-t-il, rageur. Je me demande ce qui m’a empêché de la mettre à la porte quand je suis certain que, dans ma propre maison, elle est contre moi !... Orgueilleuse fille, dont la douceur fait la force !... Elle ose me braver !... Que j’aimerais la tenir devant moi, pliée, anéantie, implorante !... Oh ! Maë, comme ta résistance me fait souffrir !...

\*

Un soir, après le repas, Jack dit à sa sœur :

– Tu sortiras demain, pour choisir la robe que tu mettras le jour de mon mariage. Les bans en seront publiés dimanche.

L'enfant ne répondant pas, il continua :

– M<sup>lle</sup> Somesnil me paraît avoir bon goût, tu la prieras de t'accompagner avec Annette.

Un éclair presque malicieux passa dans les prunelles bleues de la petite infirme.

– C'est M<sup>lle</sup> Monique que tu choisis en cette circonstance ?

– Pourquoi pas ? dit-il d'un ton sec, en regardant fixement l'enfant.

Elle sourit énigmatiquement, en baissant la tête.

Comme elle se taisait, il demanda, moins durement :

– Crois-tu donc qu'elle ne veuille pas ?

– Je ne pense pas qu'elle décline la corvée !... Elle ne pourrait invoquer aucun motif plausible pour expliquer son refus.

– Alors ?...

– Rien !...

De nouveau, ils se turent.

Au bout d'un instant, Jack reprit :

– M<sup>lle</sup> Le Kervec était tout indiquée pour te guider dans le choix de cette robe. Connaissant tes méchants sentiments pour elle, je préfère lui épargner cette peine dont tu l'aurais si mal récompensée !

Elle répondit, en s'efforçant à l'indifférence :

– Tu as bien fait !

Il haussa les épaules.

– Il va falloir pourtant que tu changes de conduite vis-à-vis d'elle !

– Cela me sera difficile ! murmura-t-elle, avec un sanglot dans la gorge.

– Cependant, je ne te tolérerai pas le plus petit manquement envers elle !... Tu lui devras obéissance et respect, tant pis pour toi si tu l'oublies !

– Quand elle sera ta femme, j'essaierai... Je ne crois pas pouvoir !... acheva-t-elle, à voix basse.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent.

– Ne prends donc pas cet air éploré ! Je me

marie, et si ma fiancée ne te plaît pas, je le regrette, mais je ne changerai rien à ce que j'ai décidé !

Des larmes roulèrent dans les yeux de l'enfant.

– Pourquoi me parles-tu sans cesse de ton mariage ?... J'y pense assez, va !... C'est en vain que j'ai essayé d'aimer Yvonne ; plus je la vois, moins elle me plaît !

– Parti pris !...

– Soit !... Rien ne t'oblige à penser comme moi... Tu es libre. Marie-toi et, si je te gêne, éloigne-moi !

– C'est ce qui arrivera, si tu me pousses à bout !

Une lueur de détresse voila un instant le regard de la fillette et les coins de sa bouche s'abaissèrent sous l'amertume. Cependant, se raidissant, elle dit d'un ton décidé :

– Je crois que cela vaudra mieux pour nous tous ! Mets-moi en pension, envoie-moi en Angleterre y achever mes études. Le choix des moyens pour te débarrasser de moi ne te manque

pas !

– J’y ai pensé sérieusement, répliqua-t-il avec dureté. Et si vraiment tu préfères partir...

– Que veux-tu ! Il faut que j’en passe par là ! Yvonne me chassera quand elle sera ta femme ; j’aime mieux ne pas lui en donner l’occasion !

– Tu lui prêtes là des sentiments qu’elle n’a pas. C’est moi qui ai eu cette pensée.

Maë hocha négativement la tête.

– Non, on te l’aura suggérée !... Aussi, puisque ton mariage est irrévocable, il est préférable que je me retire pour ne pas troubler ton bonheur. Si plus tard tu es malheureux en ménage, je ne veux pas que tu puisses me reprocher d’être la cause de ta désunion.

Jack examina la fillette, puis, sèchement, il conclut :

– C’est bien, tu seras satisfaite... Avant la fin du mois, tu partiras !... D’ici là, qu’il n’en soit plus question. Assez de discussions comme ça, j’en ai assez !

– Oh ! moi aussi !... s’exclama l’enfant, d’une

voix qu'elle essayait d'affermir.

Elle se dirigeait vers la porte pour sortir, mais au moment de l'atteindre, elle se retourna vers son frère et, éclatant en sanglots, elle s'écria :

– Jamais je n'ai été si malheureuse !... Ah ! Jack, pourquoi te maries-tu ?...

Le jeune homme avait déplié un journal et paraissait le lire ; il ne répondit pas à l'appel de sa sœur et celle-ci s'éloigna, ployée en deux par sa grande douleur d'enfant qui, tout à coup, se sent abandonnée de tous.

Monique fut presque contente de la décision de Jack Saint-Angel d'éloigner sa sœur de lui.

La jeune institutrice souffrait trop depuis quelque temps. Ces luttes journalières, auxquelles elle n'était pas habituée, lui causaient un véritable malaise et elle était heureuse de les voir cesser, elle s'était crue plus forte et avait trop présumé de son cœur ! Son amour regrettable pour Jack n'avait pas diminué et, lasse, elle aspirait au repos.

Cependant,                    comprenant                    combien

l'éloignement de Maë serait préjudiciable à celle-ci et combien aussi l'abîme serait profond entre le frère et la sœur quand la séparation aurait eu lieu, elle essaya de raisonner l'enfant. Mais, dès les premiers mots qu'elle lui dit, l'institutrice fut effrayée de l'agitation et de la pâleur de sa petite élève, si bien qu'elle préféra ne pas insister.

La porte à la conciliation étant close de ce côté-ci, l'orpheline prit la résolution de faire appel au frère en faveur de la sœur, dont la santé l'inquiétait sérieusement. Sous l'apparente résignation de la fillette, la jeune maîtresse se rendait compte du profond chagrin qui minait celle-ci.

Un soir donc, en la quittant et sans lui avoir soufflé mot de son projet, Monique se dirigea vers le cabinet de M. Saint-Angel.

Il n'y était pas.

Le valet de chambre lui indiqua le fumoir attenant au salon où devait s'y trouver celui qu'elle cherchait.

La chaleur était étouffante et Jack avait laissé



la porte ouverte. La jeune fille s'avança bravement de son côté et s'arrêta à quelques pas de lui.

À sa vue, l'homme se souleva légèrement du fauteuil sur lequel il était assis. Ses yeux interrogèrent la nouvelle venue avec un peu de surprise.

– Je vous demande pardon de vous déranger, monsieur... commença-t-elle, interdite malgré elle.

– Que me voulez-vous, mademoiselle ? demanda Saint-Angel, courtoisement.

Elle hésita, craignant déjà les yeux sombres qui la scrutaient. Puis, elle répondit avec effort :

– Maë m'a appris votre désir de l'éloigner de vous.

Il tressaillit.

– Eh bien ? fit-il, froidement.

– Je viens implorer votre indulgence et...

– Arrêtez !... s'écria-t-il, en déposant brusquement son cigare dans un petit plateau de

bronze ciselé posé sur un guéridon, à portée de sa main. Est-ce de sa part que vous venez ?

– Non, elle ignore ma démarche...

– Dans ce cas, vous en avez dit assez, mademoiselle. L'autre jour, vous avez invoqué votre neutralité, ne l'oubliez pas aujourd'hui !

Il s'était levé et mis à marcher de long en large avec un air de mécontentement visible.

Monique, d'abord interdite, reprit bientôt courage.

Je ne me serais pas occupée de cette affaire, si la santé de mon élève ne m'avait donné de sérieuses craintes...

Il s'arrêta.

– Que me contez-vous là ?

– Rien qui ne soit vrai. Depuis plus d'un mois, Maë est très énervée... elle a des moments de grande faiblesse, des lassitudes inexplicables... parfois, des syncopes...

– Vraiment !... s'exclama-t-il, avec ironie. Moi qui suis avec elle tous les jours, je ne m'en suis

pas encore aperçu !...

Il riait d'un rire mauvais.

Monique baissa la tête ; elle commençait à regretter son inutile intervention.

Il avait repris sa marche saccadée à travers l'appartement.

Soudain, il s'arrêta devant elle :

– Qu'espérez-vous de moi, mademoiselle ?

– Qu'importe, puisque je ne puis vous convaincre...

– Donnez-moi des raisons qui soient au moins vraisemblables et je vous croirai !

– Je vous assure que votre sœur est sérieusement souffrante. Elle est d'un tempérament délicat et ses nerfs sont fortement ébranlés. Interrogez Annette, elle vous le confirmera.

Il haussa les épaules.

– Comment ajouterais-je foi aux racontars d'une domestique, lorsque je refuse de vous croire !...

Elle eut un geste d'impuissance et de découragement.

Il continua :

– Dès vos premières paroles, j'espérais que vous m'apportiez la soumission de Maë... Ma bonne volonté est à ce prix... Je veux, à présent qu'elle fasse des excuses à M<sup>lle</sup> Le Kervec... Si vous tenez tant à ce qu'elle reste ici, pourquoi ne la raisonnez-vous pas ?...

– J'ai essayé, dit-elle à mi-voix.

Il réprima difficilement un brusque mouvement de nervosité.

– Je ne le crois pas, mademoiselle. Si vous aviez vraiment essayé avec ténacité, vous seriez arrivée à votre but. Vous avez trop d'influence sur elle pour ne pas être écoutée... Je vous le répète encore une fois, il faudra qu'elle cède !... Arrangez-vous comme vous voudrez !...

Il regardait avec hauteur la jeune fille, qui baissait la tête sans rien dire. Sa voix se fit encore plus sèche pour conclure :

– Comment avez-vous pu supposer que ce

serait moi qui céderais ?... Quand une enfant s'obstine, vous croyez qu'un homme peut fléchir ?...

– Elle est jeune... Vous avez plus de raison... balbutia-t-elle.

– Ah ! ah !... C'est ainsi que vous l'entendez ?...

Sa colère, malgré tout, éclatait. Maintenant, ses lèvres frémissaient sous des mots cinglants qu'il retenait à peine.

Monique aurait voulu être à cent lieues de là. Elle avait le cœur affreusement serré et des larmes lui montaient aux yeux.

En plaidant la cause de l'enfant, elle avait plaidé inconsciemment la sienne et avait obéi autant à l'impulsion de ses sentiments intimes qu'à son amitié pour la fillette. Et voilà tout ce qu'elle en retirait !... Plus de mal que de bien : elle avait irrité inutilement le jeune homme.

Pourtant, la pâleur étrange de Monique et son visible abattement éveillèrent soudain la pitié dans le cœur de Jack. Brusquement, il découvrait

qu'il avait été trop loin ; un homme bien élevé évite d'user d'un certain ton avec une jeune fille.

« Est-il possible que ce soit moi qui parle ainsi à une femme sans défense ?... pensa-t-il, angoissé. Pourquoi suis-je si nerveux ?... »

Machinalement, il passa sa main brûlante sur son front moite.

– Vous me trouvez mauvais ?... dit-il d'un ton adouci.

Elle n'osa pas répondre, mais une larme coula sur sa joue. Il vit ce pleur et eut plus de remords encore de sa brutalité.

– À quoi bon vous affliger de votre non-réussite, mademoiselle ?... Vous ne pouviez faire plus... Je ne reviendrai pas sur ma décision. Maë est une mauvaise tête. Ce n'est pas la première fois que je m'en aperçois. Cette enfant a été extrêmement gâtée depuis l'accident qui l'a rendue infirme et, maintenant, elle voudrait gouverner la maison !... Mademoiselle se croit en droit de faire souffrir tout son entourage et de jouer la comédie au besoin, pour arriver à ses

fins !... Vous-même, elle vous a pris au piège, vous paraissez sincère... Mais n'attachez pas tant d'importance à ce que Maë peut dire... C'est pour son bien que j'agis. Il est nécessaire qu'elle soit matée ; elle m'en remerciera plus tard. Croyez-moi, mademoiselle, retournez auprès d'elle et montrez-vous énergique !...

C'était un congé, mais Monique voulut essayer une dernière tentative.

– Elle vous aime, monsieur, à en mourir, si elle s'éloigne de vous... osa-t-elle encore dire.

La mauvaise humeur du jeune homme reparut subitement.

– Je ne puis pourtant pas gâcher ma vie pour le caprice d'une gamine !... fit-il, avec emportement. Encore une fois, mademoiselle, inutile de continuer.

Se butant dans ses résolutions, il ajouta ironiquement :

– Je comprends que vous soyez ennuyée de supporter le contrecoup de son départ, je n'y puis rien !

Un flot de sang monta au visage de l'orpheline à cette allusion à la place qu'elle allait perdre, ce à quoi elle n'avait pas songé.

Retrouvant subitement toute son énergie, elle s'inclina froidement devant M. Saint-Angel et lui dit, prenant congé :

– Je n'ai plus rien à vous dire, maintenant, monsieur. Je me retire !

Il l'examina curieusement, presque content, au fond, de l'avoir blessée.

– Oui, partez, cela vaut mieux !... fit-il, sans ménagement. À demain !

– À demain ! répéta-t-elle, machinalement.

Et elle s'éloigna dans une sorte de douloureuse stupeur, ne voyant pas le regard dont il l'enveloppait soudain.

Une fois encore, il s'était laissé emporter avec la jeune fille. Pris de remords, il la rejoignit comme elle allait franchir la dernière porte du fumoir et, l'arrêtant par le bras, il lui dit, d'une voix méconnaissable :

– J'essaierai encore une dernière tentative



auprès de ma sœur. Tâchez de l'amener à d'autres sentiments. Pour vous être agréable, je serai indulgent ; à elle de se soumettre à la raison.

– Merci ! dit-elle, à mi-voix.

Elle partit.

Jack revint dans le fumoir, agité d'une émotion incompréhensible pour lui. Passant à plusieurs reprises sa main sur son front, comme pour y amener toute la lucidité, il murmura :

– Je m'en veux d'avoir de tels mouvements d'humeur. Vraiment, tout le monde doit me trouver changé depuis qu'il est question de mon mariage... Qu'est-ce que j'ai donc ?... Et pourquoi ai-je toujours le besoin de dire des paroles cruelles à cette pauvre jeune fille ?... Elle est seule, malheureuse, et son affection pour ma sœur la pousse à prendre sa défense, c'est normal !... Je devrais être moins nerveux, moins cassant avec elle...

Il eut un vague sourire pour observer encore :

– Mais si je continue, je vais finir par leur donner raison !... Cette institutrice arrivera à me

convaincre que c'est moi qui ai tort...

Un fugitif moment, il regretta qu'un sot amour-propre l'empêchât de faire la paix avec Maë...

Quelques jours après cette entrevue, Jack annonça à sa sœur la prochaine visite des dames Le Kervec.

– Elles viendront sur ma prière, lui dit-il. Réfléchis bien à l'accueil que tu veux leur faire. Je te donne encore cette chance à courir !...

– À quoi bon ?... fit l'enfant, tristement.

– Tu peux, en quelques mots, réparer ta conduite passée. Écoute, je ne suis pas un joujou dans tes mains et si je t'offre encore cette occasion, c'est pour faire plaisir à M<sup>lle</sup> Monique. Consulte-la !

– Pauvre amie !... murmura avec attendrissement la petite. Elle n'est faite que d'indulgence... Cela lui coûte tant de blâmer l'un de nous !... Aussi, je l'aime bien, moi !...

Jack releva vivement la tête qu'il tenait baissée et son regard fouilla le regard de sa sœur,

comme pour y chercher quelle intime pensée se cachait au fond d'elle-même.

– Si tu aimes tant que cela M<sup>lle</sup> Somesnil, pourquoi ne le lui prouves-tu pas ?... demanda-t-il.

– Et comment cela ?

– En faisant tout ton possible pour la conserver encore longtemps auprès de toi.

– Mais, je ne demande pas mieux !...

– Eh bien ! alors ?...

– Eh bien ?...

– Sois raisonnable, fais la paix avec ma fiancée. Et, lorsque je serai marié, ton institutrice continuera ses leçons !

Le visage de la fillette se rembrunit ; elle eut un petit rire méchant aux lèvres.

– C'est tout ce que tu as trouvé ?... fit-elle, ironiquement. Merci du conseil !... Je ne le suivrai pas. D'abord, ajouta-t-elle, pour conserver M<sup>lle</sup> Monique près de moi, ton mariage n'est pas une solution... au contraire !

– Comment, au contraire ?... fit Jack, surpris, en fronçant les sourcils, car il s’attendait encore à un coup d’épingle de la tenace Maë.

– Dame, oui !... Pas besoin d’être grand sorcier pour prédire que M<sup>lle</sup> Le Kervec, devenue M<sup>me</sup> Saint-Angel, ne voudra pas conserver dans sa maison une jeune fille aussi jolie au physique qu’exceptionnelle au moral, comme l’est mon institutrice... On pourrait établir des comparaisons tout à fait déplorables pour Yvonne !

C’était dit.

Très fière de la petite phrase qu’elle avait depuis longtemps préparée dans sa cervelle, la fillette tourna vers son frère un regard franc, bien qu’un tantinet moqueur.

Le jeune homme était interloqué.

– Des comparaisons entre ma femme et une salariée !... releva-t-il, en toisant sa sœur sévèrement. Tu es folle, vraiment !

– Pourquoi ?... répliqua tranquillement la fillette. Je constate un fait, tout simplement.

Chacun peut faire la remarque. M<sup>lle</sup> Monique est beaucoup plus jolie qu'Yvonne... Quant au caractère, au maintien, à la distinction innée, l'infériorité de celle-ci saute aux yeux.

– Tu es folle !... répéta Jack, de plus en plus estomaqué.

Et il ajouta, nerveusement :

– Comparer la descendante d'une vieille famille bretonne à la fille d'un petit officier !...

– Mais oui !... riposta la fillette, avec vivacité. La fille d'un loyal et courageux soldat peut être mise en balance avec la descendante d'une famille ruinée. Et je crois, en l'occurrence, que la valeur personnelle de l'une diminue considérablement le prestige que l'autre ne doit qu'à son nom...

– Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis !... s'écria-t-il, furieux de l'insistance de l'enfant, qui semblait réellement prendre plaisir à l'exaspérer.

– Mais si, je sais, fit-elle en riant, sans se fâcher. Il y a trois mois, tu aurais été de mon avis, j'en suis sûre... Et tiens, en ce moment, je ne suis

pas bien certaine qu'au fond tu ne penses pas comme moi !

– Ah ! certes, non ! fit-il, dédaigneusement. Mais où veux-tu en venir ?...

– À ceci, répondit posément la petite infirme : c'est que M<sup>lle</sup> Monique a trop de dignité pour accepter d'être vexée hors de propos par Yvonne Le Kervec, ce qui arriverait fatalement, si après ton mariage, tu imposais à celle-ci mon institutrice ; qu'il est probable, d'ailleurs, que ta femme ne se prêterait pas de bonne grâce au fameux parallèle dont je te parlais tout à l'heure... Conclusion, ajouta-t-elle d'un air résigné : je n'ai rien à tenter pour essayer de garder près de moi M<sup>lle</sup> Somesnil, puisque, d'un sens comme de l'autre, je suis assurée de la perdre !...

– Très bien !... dit-il, glacial. À ton aise, Maë !... Mais tu vas aller réfléchir, calmement, dans ta chambre... Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, ajouta-t-il, sévèrement. N'oublie pas que je t'offre aujourd'hui une dernière chance de te réconcilier avec ma fiancée. Si tu la dédaignes, il sera trop tard, ensuite !

L'enfant hocha la tête, pensivement, et ne répondit rien. À quoi eût-il servi de prolonger la discussion, puisqu'ils ne se comprenaient pas et que chacun d'eux n'abandonnait pas ses positions ?...

L'après-midi, Monique et son élève travaillaient l'une près de l'autre, quand la porte s'ouvrit, donnant passage aux dames Le Kervec, suivies de Jack.

Le cœur de l'orpheline se serra. Elle voyait enfin cette fameuse fiancée que le hasard mettait en sa présence pour la première fois, seulement, ce jour-là.

Yvonne lui déplut dès le premier regard. Il ne pouvait en être autrement : Monique la haïssait avant de la connaître.

Les visiteuses n'échangèrent que peu de paroles avec Maë. De part et d'autre, il y avait une gêne que personne ne pouvait surmonter.

En revanche, elles toisèrent Monique dédaigneusement.

La gentille figure et les grands yeux si doux de

la fille du capitaine excitèrent peut-être leur jalousie. Yvonne, avec son instinct de femme, devina une ennemie dans l'institutrice de Maë et son regard s'arrêta sur elle, chargé de mépris et de menaces.

Quoiqu'elle voulût rester indifférente à ce qui se passait, l'œil de Monique répondit au défi d'Yvonne et, un moment, les deux jeunes filles s'examinèrent avec une égale hostilité.

Jack ne remarqua rien. Il ne s'occupait que de sa sœur.

Dès son arrivée, il avait interrogé le visage de l'enfant, qui baissait la tête sur son cahier. En réponse aux paroles d'Yvonne, Maë ne balbutia que quelques monosyllabes.

Jack vint vers elle et, doucement, lui toucha le bras.

– Ne diras-tu rien, petite sœur !... lui dit-il, à voix basse, pour qu'elle seule entendît.

Elle leva les yeux sur son frère, deux grands yeux tristes, remplis de larmes, et dans lesquels se lisait un farouche désespoir.



– Je ne peux pas !... répondit-elle, avec effort, sur le même ton.

– Sois raisonnable, essaye ?...

– Non, je la déteste trop... c'est malgré moi !

– Tant pis !...

Il s'éloigna, mécontent ; puis, il sortit, suivi des deux dames.

À peine la porte était-elle refermée que Maë éclata en sanglots.

– C'est bien fini, à présent !... Je savais bien que je ne pourrais pas... Je n'ai pas pu !... disait-elle à travers ses larmes.

Monique se leva et vint entourer de ses bras la taille de la fillette, qu'elle serra bien tendrement contre elle.

La jeune fille souffrait d'une plus grande douleur encore que son élève.

Elle n'avait que trop compris l'égoïsme passager du frère de Maë, qui tenait à ce que rien ne vînt troubler sa tranquillité. À présent qu'elle connaissait M<sup>lle</sup> Le Kervec, elle s'expliquait

mieux l'animosité de sa petite élève et elle n'avait plus l'espoir que celle-ci pût échapper à son sort ; un jour ou l'autre, la fillette serait vouée à l'abandon et à la solitude.

Une larme, qu'elle ne put retenir, vint tomber sur le front de celle-ci.

Maë tressaillit.

– Oh ! mademoiselle, vous pleurez !... Vous voyez bien que je ne puis les aimer ; elles vous déplaisent aussi, et, pourtant, vous êtes bonne !

D'une voix altérée, la fille du capitaine s'excusa :

– Mon jugement ne peut être impartial, ma petite fille. Je vous aime trop pour être de sang-froid.

L'enfant pleura plus fort.

– Et, bientôt, je ne vous aurai plus...

– Calmez-vous, Maë. Je ne puis croire que ce soit fini. M<sup>lle</sup> Yvonne empêchera votre départ ; elle ne peut être assez méchante pour ne pas intervenir !

– Ah ! vous ne la connaissez pas !...

À ce moment, la porte s'ouvrit et M<sup>me</sup> Le Kervec entra.

– Voilà de belles leçons que vous donnez à votre élève, mademoiselle ! fit la femme, d'un air altier. Si M. Saint-Angel entendait, je crois qu'il vous en remercierait !

Monique pâlit sous l'invective ; mais, comme sa conscience ne lui reprochait rien et qu'elle se croyait au-dessus d'un soupçon, elle garda un hautain silence.

Maë s'était levée, frémissante d'indignation.

– Tiens, vous écoutez aux portes, à présent !... s'écria-t-elle, d'un ton élevé. Je regrette de ne pas en avoir dit davantage !

– Taisez-vous, méchante enfant ; votre rôle est bien vilain !... répondit, hors d'elle, la mère d'Yvonne.

– Qu'y a-t-il ?... demanda Jack, que les cris de M<sup>me</sup> Le Kervec avaient fait venir.

Celle-ci se chargea de répondre.

– J’ai surpris une conversation entre votre sœur et son institutrice et je vous assure qu’elle ne manquait pas de piquant !

– Je ne comprends pas !... murmura le jeune homme, ennuyé de voir l’orpheline mêlée à cette affaire.

– Cette demoiselle encourageait votre sœur à mal parler de ma chère Yvonne.

– C’est un mensonge ! s’écria Maë, incapable de mesurer plus longtemps ses paroles. Un affreux mensonge !... Oh ! oui, moi seule ai dit du mal de votre fille et M<sup>lle</sup> Monique a essayé de la défendre !

M. Saint-Angel était devenu très pâle.

– Et quel mal avais-tu à dire de M<sup>lle</sup> Le Kervec ? questionna-t-il, le regard chargé d’éclairs.

La fillette, nerveusement, éclata de rire.

– Quel mal ?... s’exclama-t-elle. Demande donc à ta fiancée des nouvelles d’un certain M. Lufont ?...

C’était la femme de chambre des dames Le

Kervec qui avait parlé à Maë de cet homme, rencontré en Suisse par ses maîtresses, et qui, désespéré des coquetteries d'Yvonne, s'était tué d'un coup de revolver.

À ce nom inconnu jeté dans le débat, le frère resta interdit, pendant que les deux dames jetaient de hauts cris.

– C'est faux, ce n'est pas vrai !... Cet homme s'est tué dans un accès de fièvre ! Ma chère Yvonne, si pure, si innocente !... Oser l'accuser !... Ah ! que c'est vilain !... larmoyait la mère.

– Me rendre responsable de la mort d'un homme... comme cela me fait mal !... disait plaintivement la fille.

Et elle essayait d'entraîner le jeune homme hors de l'appartement. Mais celui-ci voulait en finir. Pas un instant, il ne put supposer qu'un peu de vérité pouvait se cacher derrière les paroles de sa sœur, qu'il supposait avoir été dites dans un moment d'exaltation. S'approchant de Maë, il lui saisit le bras et le lui serra nerveusement.

– Malheureuse, dit-il, les dents serrées. Que viens-tu de dire ?... Comment as-tu osé faire allusion, à ton âge, à de tels potins ?...

– L'accusation portée contre M<sup>lle</sup> Monique m'a révoltée ! répondit farouchement l'enfant, dont les prunelles semblaient hagardes.

– Et, pourtant, c'est cette fille qui est la cause de tout le mal, monsieur Saint-Angel. Je vous l'assure, je l'ai entendue !...

M<sup>me</sup> Le Kervec désignait Monique, qui restait immobile, debout contre la table de travail.

– Oh ! oui, sûrement, c'est elle. Je ne la connais pas, mais j'ai vu tout de suite qu'elle me détestait !... ajouta Yvonne, méchamment.

Jack se tourna vers l'institutrice, devenue blême. Il la toisa avec hauteur.

– C'est donc de vous que vient le mal ?... fit-il, modérant difficilement sa colère.

L'orpheline ne répondit rien. Ses grands yeux s'étaient remplis de larmes et elle se raidissait pour ne pas pleurer devant celles qui la chargeaient.

Instinctivement, la petite infirme s'était mise devant elle, comme pour la protéger.

– Ne l'accuse pas, elle, l'innocente ! implorait-elle à son frère. Tu sais bien, Jack, que ce n'est pas elle. Sa bonté l'empêche de se défendre pour ne pas m'accuser. Voudrais-tu en profiter pour l'accabler ?...

Elle avait touché juste, en faisant appel à la générosité du jeune homme. Celui-ci se sentit moins maître de son émotion qu'il ne le souhaitait, et, pour dissimuler cette faiblesse, il se fit plus sévère vis-à-vis de sa sœur.

– Puisque tu revendiques bien haut la responsabilité de tes torts, j'exige, après ce qui vient de se passer, que tu demandes pardon à ces dames de l'insulte que tu leur as faite !...

– Non, je ne veux pas !... répondit l'enfant, fébrilement. Je n'ai rien fait de mal !...

Jack perdit toute patience. Il leva la main sur sa sœur, sans bien se rendre compte de l'acte de violence qu'il allait accomplir ; mais Monique, qui avait saisi le mouvement, s'interposa et ce fut

son bras qui reçut le soufflet destiné à l'enfant.

L'intervention de la jeune fille exaspéra Jack plus que tout le reste. Il lui jeta un regard de défi et l'écarta presque brutalement.

Prenant alors sa sœur par les épaules, il la poussa devant les dames Le Kervec et la força à s'agenouiller. Comme elle résistait, il la maintint d'une main dans cette position.

— À genoux, petite révoltée, et implore ton pardon à ces dames !

L'enfant s'était couvert le visage de ses mains et sa petite poitrine se soulevait, violemment secouée par les sanglots, pendant qu'un tremblement convulsif agitait tout son corps.

C'était plus que ne le désiraient les deux visiteuses. La fiancée souhaitait bien faire éloigner l'enfant ; mais, pour le moment, il lui suffisait de la rendre inoffensive. Elle se réservait d'agir avec efficacité, plus tard, quand elle serait mariée.

Aujourd'hui, la partie était belle pour la mère et la fille. Elles le comprirent et, savamment,



s'interposèrent pour faire cesser la scène.

– Assez, monsieur Saint-Angel !... De grâce, pardonnez à votre petite sœur. C'est une enfant..

– Pas avant qu'elle ait obéi !... Entends-tu, malheureuse ?... Reconnais tes torts et promets de les faire oublier !

Sa main secouait nerveusement la petite, qui s'entêtait dans son silence.

Maë eut un cri déchirant :

– Tu me fais mal, Jack !... dit-elle, affolée, sans céder.

Le cri de la fillette avait bouleversé Monique, qui ne put se retenir plus longtemps. S'élançant, elle appuya sa main brûlante sur le bras du jeune homme, qui tressaillit à ce contact.

D'une voix bouleversée par l'émotion, elle l'implora :

– Par pitié, laissez-la, monsieur Saint-Angel !... Vous allez lui faire mal... Quels qu'aient été ses torts, le châtiment est grand... trop grand même...

Les sourcils froncés, il la regardait.

Il sembla à Monique qu'il hésitait. Elle reprit donc, plus persuasive encore :

– Voulez-vous que ce soit moi qui me mette à genoux et implore ces dames ?... S'il vous faut une coupable, mieux vaut moi que cette enfant faible et souffrante !...

Le jeune homme sentit soudain toute l'horreur de son emportement. La voix douce de l'orpheline remuait les fibres intimes de son être. Il eut une crispation au cœur, ses paupières battirent et, devenu tout à coup très pâle, il lâcha sa sœur.

La petite infirme se releva, l'air hagard. Les narines dilatées, elle froissait ses mains dans sa rage impuissante.

Devant sa folle colère, le front de l'homme se rembrunit à nouveau. Il lui dit, sévèrement, montrant sa chambre du doigt :

– Retire-toi, Maë. Je ne veux plus te voir. Souviens-toi que, par ton orgueil et ta révolte, tu viens de te fermer pour longtemps le cœur de ton

frère !

Le ton froid, mais en même temps si triste de M. Saint-Angel, parut augmenter encore l'exaltation de la pauvre petite. Elle recula jusqu'à la porte de sa chambre, qu'elle ouvrit. Puis, éperdue, les yeux fous, elle étendit les bras vers les dames Le Kervec, pendant que, véhémement, elle leur jetait ces paroles :

– Soyez heureuses ; jouissez de votre succès, il est complet !... Vous avez su dénouer les liens qu'un père mourant avait formés entre ses deux enfants. Que, du fond de sa tombe, il vous maudisse !...

Le bruit de la porte, qu'elle refermait sur elle, ponctua la fin de sa phrase.

Cet anathème avait jeté la stupeur sur les personnages de ce petit drame.

Jack avait pâli sous le puissant souvenir qui lui broyait le cœur et Monique s'était caché la tête dans ses mains.

Un frisson secoua les dames Le Kervec et, apeurées, elles reculèrent et sortirent vivement de

la pièce.

Machinalement, le jeune homme les suivit jusqu'à la porte de la rue que, dans leur hâte de fuir, elles avaient atteinte.

Là, elles rirent de leur terreur et Yvonne, redevenue complètement maîtresse d'elle-même, eut l'audace de prendre un air de tendre désespoir pour dire à son fiancé :

– Hélas ! je crains bien que tout ça retarde notre mariage !... Ce que je vais souffrir !... J'en mourrais, Jackie, s'il venait à être annulé !...

Il répondit, d'un air las et sans grande conviction :

– Je vous assure, Yvonne, qu'il n'en sera rien... Je regrette beaucoup cette pénible scène... Croyez que si j'avais pu prévoir...

– Oh ! je sais bien... et j'en suis navrée, surtout à cause de vous... à cause de notre mariage qui est si avancé... enfin...

Elle s'attendait à une protestation d'amour. Comme il restait silencieux, le front barré d'un pli soucieux, la regardant, elle demanda :

– Que comptez-vous faire, à présent ?...

Sous l'empire encore de son mécontentement, il n'hésita pas.

– Punir la coupable et l'éloigner !... assura-t-il

– Pauvre Maë... Je l'aurais pourtant bien aimée ! murmura Yvonne, sur un ton de profonde commisération.

Le jeune homme eut un vague geste de regret et d'impuissance.

– Qu'allez-vous dire à l'institutrice de votre sœur ? interrogea M<sup>me</sup> Le Kervec, qui, décidément, semblait avoir pris en grippe l'orpheline.

La question parut prendre Jack au dépourvu.

– Je n'ai rien à lui dire !... fit-il, d'un air las. Elle est étrangère à cette affaire...

– Cependant... fit Yvonne, avec une moue mutine.

Involontairement, il eut le froncement de sourcil d'un homme qu'on importune... Plus tard, il réfléchirait. Pour le moment, il était nerveux,

brisé par l'affreuse scène, bouleversé surtout par les dernières paroles de sa sœur.

Il dut se dominer pour répondre :

– M<sup>lle</sup> Somesnil ne vient chez moi que pour instruire ma sœur. Quand celle-ci sera partie, elle-même ne reviendra pas !

Les deux dames n'osèrent plus insister.

– Et quand nous reverrons-nous ?... demanda encore M<sup>lle</sup> Le Kervec.

Sans réfléchir, et plutôt avec une sorte de hâte – comme s'il désirait échapper à toutes ces questions – il promit d'aller le lendemain même prendre de leurs nouvelles.

Ils se quittèrent enfin.

Avant de se séparer du jeune homme, Yvonne pressa un peu plus longuement que de coutume la main fiévreuse que, sans ardeur, il lui tendait.

– À demain donc, monsieur Jack ! fit-elle, mettant toute sa séduction dans son sourire.

– À demain !... répéta-t-il.

Et, tout désemparé, il suivit des yeux la

voiture qui emportait sa fiancée... sa femme dans quelques semaines.

Pendant ce temps, Monique cherchait à consoler son élève.

Comme la fillette s'était enfermée dans sa chambre, l'institutrice voulut se faire ouvrir la porte ; mais contre son attente, l'enfant ne lui répondit même pas.

– C'est moi, Maë... ouvrez que je vous voie avant de partir !... dit-elle alors d'un ton légèrement autoritaire.

Comme rien ne bougeait de l'autre côté de la porte, elle ajouta, tristement :

– Vous ne me répondez pas, méchante enfant !... Je vais donc m'éloigner sans vous embrasser !... À demain !...

Elle attendit encore quelque temps, puis, croyant réellement que la petite boudait, elle mit son chapeau, ses gants, et, poussant un gros soupir, elle descendit lentement.

Dans le vestibule, elle croisa Jack Saint-Angel, qui regagnait son cabinet.

Monique inclina la tête et passa, muette et triste.

Il ne répondit pas au salut, mais il s'arrêta, les yeux durs, et la regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Alors, seulement, il sentit un grand vide autour de lui.

La colère qui l'avait soutenu jusque-là commençait à tomber et ses forces le trahissaient ; il devenait presque faible ; ce fut comme un homme ivre qu'il marcha vers l'élégant salon précédant sa chambre et, quand il y fut arrivé, il se jeta, anéanti, sur un divan.

Au bout d'un quart d'heure, incapable de rester plus longtemps en place, il se mit à arpenter nerveusement la pièce.

— Je ne suis pas fait pour de pareilles émotions !... Je souffre horriblement !... murmura-t-il. Pourquoi faut-il que ce soit ma sœur, que j'ai tant chérie, qui devienne mon bourreau ?...

« C'est fini, maintenant, petite Maë ! Ta résistance a vaincu mes scrupules. Tu partiras ! »



Mais, comme il disait cela, sa lèvre se contracta. Le souvenir de Monique se dressait entre lui et sa sœur.

Il la revit, belle et touchante, dans sa prière, alors qu'elle implorait pour l'enfant coupable.

Sur son bras, il crut encore sentir la brûlure de sa main et il eut le même frisson qui l'avait secoué tout à l'heure. Il aurait voulu chasser loin de lui cette image qui l'obsédait, mais, sans cesse, devant ses yeux, passaient et repassaient toutes les scènes où avait été mêlée la jeune fille.

N'était-ce pas elle qui avait reçu le coup destiné à l'enfant !...

– Je l'ai frappée !... s'écria-t-il.

Cette pensée lui fit du mal et sa main comprima en vain son front, comme pour y arracher le pénible souvenir.

N'avait-il pas souhaité, quelques jours auparavant, la voir se courber devant lui ?...

Eh bien ! tantôt, il l'avait vue presque à ses pieds, l'implorant pour la fillette coupable... Pourtant, cela lui avait fait plus de mal que tout le

reste... Oui, que tout le reste ! Il avait dix fois plus souffert aujourd'hui de la voir l'implorer que l'autre jour quand elle lui tenait tête dans son cabinet... Ce n'est donc pas ainsi qu'il aimerait la dominer ?...

Il s'était assis près de la cheminée. Les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains, il continuait de réfléchir.

Il songea à la colère de sa sœur et à l'étrange aversion qu'elle éprouvait envers Yvonne Le Kervec.

Pour la première fois, il se dit.

« Si elle avait raison ?... »

Il frissonna.

Que signifiaient, au juste, les accusations qu'elle avait portées contre sa fiancée ?... Des potins d'office, bien certainement. Justement, il se rappelait que Maë avait bavardé un soir avec la femme de chambre des Le Kervec...

Il pensa :

« Et s'il y avait véritablement quelque chose ? Si M<sup>lle</sup> Le Kervec était, non pas la charmante

jeune fille – peut-être un peu trop moderne – qui me plaît tant, mais seulement une intrigante ? »

Une sourde colère gronda en lui. Sa main étreignit fortement le bras du fauteuil sur lequel il était assis.

Faisant son œuvre, le venin, goutte à goutte, entraînait dans son âme, s'opposant à la bonne entente qui avait toujours existé entre sa sœur et lui avant de connaître Yvonne. Autrefois, quand il se sentait las, ou qu'il était absorbé par un ennui quelconque, la vue du charmant et doux visage de sa sœur suffisait à le détendre et à le reposer.

D'autre part, cette accusation qu'il avait surprise et dont il ignorait au juste le sens... terrible, peut-être, il n'avait pas voulu l'accueillir ; mais, plus il réfléchissait, et plus il se disait que personne n'avait intérêt à nuire à Yvonne... Une vérité, alors ?...

Ainsi, la pensée l'effleura qu'il avait tout sacrifié à cette fille : sa sœur, sa tranquillité, sa vie, et qu'il avait été joué...

Mais non, il devenait fou. Il n'avait pas le droit d'admettre cette supposition. La bonne foi de M<sup>me</sup> Havelan qui l'avait poussé au mariage ne saurait être mise en doute... D'ailleurs, la jeune fille s'était montrée généreuse envers l'enfant, pour qui elle avait imploré son indulgence... Il est vrai qu'en même temps elle accusait Monique et il savait bien que l'orpheline... était coupable, parbleu !... N'est-ce pas d'elle surtout que la résistance lui semblait plus dure ?...

Le front haut, les yeux en feu, il avait repris sa marche saccadée dans l'appartement.

À un moment, il eut besoin de son mouchoir. Le prenant dans sa poche, un petit objet blanc y resta accroché et Jack reconnut le petit cœur d'ivoire. Pris d'une subite rage, il le lança violemment à l'autre bout de la pièce.

Huit heures sonnaient au cartel d'argent. C'était l'heure habituelle du dîner.

Le frère de Maë n'avait pas faim, mais comme il étouffait dans sa chambre il résolut de sortir pour calmer ses nerfs surexcités.

Tout en s'habillant, avec l'aide de son valet de chambre, Jack se demanda ce qu'il ferait le lendemain, car, son amour-propre étant en jeu, il ne voulait pas céder à Maë.

Il ne fit même pas entrer en compte son amour pour Yvonne. Ce branle-bas qu'elle causait dans sa vie lui semblait subitement de mauvaise augure.

Et comment avait-il pu l'aimer ?... Elle semblait ne posséder aucune des qualités qu'il désirait rencontrer chez une femme... Avant d'avoir vécu auprès d'elle, il était déjà fatigué de ses façons cavalières... Était-elle vraiment intelligente ?... Il n'y avait en elle que des futilités !...

Jack qui, dans ses rêves d'avenir, avait toujours souhaité une femme douce et bonne, était profondément déçu, et c'est en vain qu'il cherchait à retrouver les sentiments qui l'avaient poussé à la demander en mariage... Il avait dû, cependant, l'aimer, avant d'en arriver là !...

– La voiture est aux ordres de Monsieur !

Cette simple phrase du valet de chambre rendit Jack à la réalité.

– Jean, appelez Annette ! ordonna-t-il.

Comme la servante accourait, curieuse et empressée, car elle avait entendu une partie de la scène de l'après-midi, le jeune homme lui dit :

– Vous préviendrez Mademoiselle qu'elle dînera seule. Servez-la dans sa chambre, si elle le désire. Dites-lui qu'elle ne m'attende pas, je ne la verrai pas ce soir !...

La fille courut exécuter cet ordre et Jack, bien las, se laissa tomber sur les coussins de la voiture.

\*

Il était près de deux heures quand Jack Saint-Angel revint, fatigué et nerveux, de sa soirée au cercle.

Pour la première fois, le jeune homme avait demandé au tapis vert un dérivatif à ses pensées.

La chance lui avait été favorable et, quoiqu'il

eût joué gros jeu, avec peut-être l'espoir de perdre, il avait gagné à tous les coups.

Le baron Evrard, un des familiers de l'hôtel Havelan, qui se trouvait là, l'avait raillé de sa veine incessante.

– Vraiment, Saint-Angel, pour un fiancé, c'est jouer de malheur. À votre place, j'irais voir un peu si ma future femme est bien chez elle à cette heure-ci !...

Jack n'avait pas répondu : il venait encore de gagner.

– Encore dix louis ! C'est une série ! avait-il murmuré, avec un geste impatienté.

– Après tout, vous aimez peut-être planer dans le doute ?... On ne peut être, en même temps, l'amant de la dame de pique et l'ami préféré d'une jolie fille au cœur frivole !

– Comment l'entendez-vous ?... s'était écrié Jack, les yeux soudain étincelants.

– Bah ! quelle mouche vous pique ?... fit le baron sans s'émouvoir.

Et, passant familièrement son bras sous celui

du jeune homme, il ajouta :

– Venez donc prendre un bock ; on étouffe, ici et je ne connais rien de plus altéré que les gens qui veulent se couper la gorge pour une simple plaisanterie... Au surplus, la meilleure des femmes ne vaut pas qu'on lui sacrifie une amitié... Et nous sommes amis, nous deux, depuis longtemps déjà !

Un moment, on avait pu croire que le frère de Maë allait se fâcher. Il gardait un air de visible mécontentement et froissait nerveusement son gant dans ses doigts, paraissant disposé à s'en servir.

Soudain, il avait haussé les épaules.

– Vous avez raison, répondit-il ; je suis nerveux, ce soir. C'est absurde !

Mais, en lui, une phrase résonnait : « La meilleure des femmes ne vaut pas qu'on lui sacrifie une amitié... » et lui, il avait sacrifié sa sœur... Réellement Yvonne valait-elle un tel sacrifice ?...

Plus tard, quand Saint-Angel parlait de cette



soirée, il disait que les heures qu'elle avait duré étaient inoubliables pour lui et lui avaient fait connaître des sensations qu'il espérait ne jamais retrouver.

Tour à tour méchant ou attendri, il s'était senti capable de tout : prêt à châtier la moindre résistance comme à récompenser le plus léger service. Il avait eu des idées de suicide, comme aussi des désirs de folie et d'ivresse. On lui aurait offert une nuit de débauche et d'orgie, il l'aurait acceptée. Les mots : *devoir, honneur, famille*, n'existaient plus pour lui avec leur réelle signification ; ils lui paraissaient vides de sens et capables de toutes les interprétations.

– Jamais, déclara-t-il, par la suite, je ne fus si peu « moi » que ce soir-là !

Au moment de passer dans sa chambre, Jack trouva Annette devant lui.

– Comment, pas encore couchée ?... Qu'y a-t-il donc ?... questionna-t-il.

– Je n'ai pu, Monsieur, faire votre commission à Mademoiselle ; j'ai frappé en vain à la porte,

elle ne m'a pas répondu.

– Elle dormait peut-être ?

– Je ne crois pas... J'ai écouté et je n'ai entendu aucun mouvement ; comme la porte est fermée intérieurement, je n'ai pu m'en assurer.

– L'avez-vous appelée ?

– Je crois bien... et j'ai également cogné très fort à la porte. Mademoiselle n'a pas mangé et elle n'a pas réclamé mon service.

– C'est étrange !... Je vais voir !... fit Jack, saisi d'un mauvais pressentiment.

Il ajouta, se tournant vers son valet de chambre :

– Jean, aidez-moi à retirer mon pardessus. J'étouffe !...

Il alla vivement vers le petit boudoir rose de Maë. Rien n'y avait été changé depuis la scène qui s'y était passée et les choses en avaient gardé comme une impression triste. Le porte-plume de la fillette et le crayon de Monique gisaient de compagnie sur le bureau. Le livre ouvert, les cahiers épars, que nul n'avait songé à ranger,

firent soupirer Jack.

Cette mélancolie des choses l'indisposait.

Le jeune homme marcha vers la chambre de sa sœur.

– Maë ! appela-t-il. Ouvre-moi, je désire te voir !

Il écouta. Rien ne bougeait dans l'autre pièce.

Il ébranla la porte. Aucun bruit ne lui répondit.

De nouveau, il appela sans plus de succès.

Il eut froid au cœur.

Jean et Annette l'avaient suivi et une pénible anxiété se peignait sur tous les visages.

Que signifiait ce mystère ?...

Jack essaya de regarder par le trou de la serrure, mais la clef y était intérieurement et il ne put rien voir.

– Et les fenêtres ? interrogea-t-il, fébrilement.

– Je suis allée voir dans la rue... Il n'y a pas de lumière, dit Annette.

Jack eut peur, tout à coup, du silence qui

régnaît de l'autre côté de ce mur et une sueur d'angoisse humectait sa tempe.

Hésitant sur ce qu'il devait faire, il se recula un peu, les yeux fixés sur la porte qui lui dérobait sa sœur.

– Il faut pourtant savoir ! murmura-t-il.

Enfin, il se décida et se rua sur l'obstacle.

Jack était très fort ; la crainte décuplait encore sa vigueur. En deux ou trois coups d'épaule, il enfonça la porte.

Malgré le bruit, rien n'avait bougé à l'intérieur de la chambre.

– Éclairez-moi ! dit-il d'une voix sourde.

Et, comme il voyait Annette apeurée et qui claquait des dents, il haussa les épaules.

– J'ai peur ! balbutia-t-elle, cherchant à s'excuser.

Sans faire attention à l'effroi intempestif de la fille, il tourna le bouton électrique.

Sur le tapis, au milieu de la chambre, Maëgisait, étendue, paraissant morte.

– Ah ! mon Dieu, Mademoiselle !... s'écria la servante.

Jack s'était agenouillé près du corps immobile.

Il souleva la tête de sa sœur. Les yeux étaient clos ; un peu de sang aux lèvres avait séché et faisait une tache sur le visage pâle.

Il lui tâta les mains, qui lui parurent glacées...

Avec épouvante, il chercha le cœur... il battait faiblement...

Il respira, l'âme moins oppressée.

– Vite, un médecin !... commanda-t-il. Réveillez mes gens, envoyez-moi de l'aide, et vous, Annette, commencez à la dévêtir.

La fille eut une grimace d'effroi. Elle voulut enlever les vêtements de Maë, mais ses mains tremblaient et elle n'avancait pas.

– De quoi avez-vous peur ?... Elle n'est qu'évanouie !

À cette assurance, elle fut plus hardie. Jack essayait de son côté. Enfin, à deux, ils y arrivèrent.

– Préparez le lit ! ordonna alors le jeune homme, effrayé du son de sa propre voix.

Soulevant sa sœur, il la déposa avec d'infinies précautions entre les draps fins.

La jolie tête de l'enfant apparut encore plus blanche parmi les dentelles des oreillers.

Deux servantes, une bonne à tout faire et la cuisinière, venaient d'arriver. Elles se tenaient près de la porte, n'osant entrer.

– Quel malheur, une aussi gentille fillette !... gémissait l'une.

– Elle était toute drôle, depuis quelque temps ! disait l'autre.

Jack ne les entendait pas, mais il les vit.

– Donnez-moi de l'eau fraîche ; apportez des serviettes et dites à Jean qu'il aille chercher ma pharmacie de voyage dans mon cabinet !

Il pensait à tout. Son calme le surprit, ses pensées étaient tant en désordre !

Quelques minutes après, qui lui parurent des heures, ses ordres étaient exécutés et il donnait à

l'enfant les premiers soins.

Il entoura le front de compresses glacées et, entre les lèvres serrées, il essaya d'introduire quelques gouttes de cordial qu'il venait de préparer.

Plein d'angoisse, il attendit ensuite l'effet qui ne se produisait pas.

Grand Dieu, qu'il était long, ce docteur, à venir ! Arriverait-il à temps pour sauver l'enfant ?...

Le frère de Maë connaissait bien l'horrible maladie qui, déjà, lui avait enlevé un des siens. Il se souvenait de sa mère, étendue, avec, elle aussi, au coin des lèvres, les mêmes taches de sang.

À cette idée de mort, il sentit son cœur défaillir.

Il eut la même épouvante, la même suffocation à la gorge, que le jour où était morte sa mère ; mais, en même temps, un frisson d'horreur le secoua en songeant que c'était lui qui avait provoqué la terrible crise chez la petite infirme.

Jack était bien vaincu, maintenant, et il se

sentait prêt à tout sacrifier – orgueil, amour, mariage – pourvu que Dieu permît que sa sœur en revînt.

Dans sa détresse un nom vint sur ses lèvres... le nom de celle que Maë aimait tant... le nom de Monique... Il ne songea pas à d'autres ; ce fut elle qu'il appela et qu'il eût voulu voir auprès de sa sœur, auprès de lui, en ce moment.

Il lui semblait que la présence de la jeune fille dans cette chambre en aurait écarté le malheur.

Il se souvenait de l'avoir humiliée, la veille, en ne répondant pas au salut qu'elle lui adressait en partant ; cependant, il ne doutait pas d'elle. Il savait qu'il lui suffirait de l'appeler pour qu'elle vînt.

La pendule sonna quatre heures, martelant de son timbre grave le cœur du jeune homme.

M. Deler n'était pas chez lui quand on était allé le quérir. Il était déjà parti chez un client, mais on avait promis qu'il viendrait dès son retour.

À tout hasard, Jack avait envoyé une servante



à d'autres adresses ; or, aucun docteur ne se souciait, sans doute, de se déranger à cette heure pour un client inconnu.

Le jeune homme se tordait les mains devant son impuissance. La syncope de sa sœur se prolongeait et il avait peur. Si elle ne se réveillait pas ?...

À la fin, il ne put y tenir. Il ne voulait pas rester seul avec ses sombres pensées. Jean et Annette, qui se tenaient dans un coin de la pièce, prêts à accourir à ses moindres désirs, ne comptaient pas pour lui.

« Je vais prier M<sup>lle</sup> Somesnil de venir ! » pensa-t-il.

Il quitta la chambre et gagna le petit bureau où chaque jour travaillait sa sœur.

Avec un léger frémissement, il toucha le porte-plume de la petite infirme et, prenant une feuille de papier, il griffonna vivement quelques mots, Puis il cacheta et mit l'adresse.

– Jean, dites au chauffeur, de porter tout de suite cette lettre à son adresse. Qu'il attende la

réponse et ramène M<sup>lle</sup> Somesnil, ajouta-t-il.

Le front de plus en plus pensif, la poitrine plus oppressée, il retourna au chevet de Maë, pendant que le valet de chambre disparaissait.

Monique s'était couchée tard.

Longtemps, elle avait repassé dans sa tête tous les événements de la journée et cherché quel parti elle devait en tirer.

Avec tristesse, elle s'était dit que c'était fini... bien fini.

Elle ne retournerait plus jamais à l'hôtel Saint-Angel, c'est à cela qu'elle aurait dû se décider plus tôt. En voulant jouer avec le feu, elle s'était brûlée à cette flamme dangereuse qu'était une quotidienne rencontre. Alors qu'elle croyait réduire à néant le caprice de son cœur, elle s'était faite l'esclave de son amour.

Comment n'avait-elle pas compris avant ce jour que tout contact avec Jack était impossible ?... Elle se serait évité des peines et des souffrances, si elle avait été moins aveugle...

Puisque, dans son aberration, elle aimait le frère de son élève – un homme qui était presque son maître – son devoir ne pouvait être que dans la fuite... Folle qu'elle avait été de ne se l'être pas dit plus tôt !

Maintenant, elle se montrera vaillante... Elle souffrira. Ah ! combien... Qu'importe, puisqu'il n'y aura qu'elle.

Qu'elle, en est-elle bien sûre ?...

Et Maë, la pauvre petite ?... Allait-elle l'abandonner pour les quelques jours qui lui restaient à passer dans la maison de son frère ?...

Elle hésitait, bien qu'elle songeât combien, au fond, Jack était bon. Lorsqu'il verra sa petite sœur délaissée par tous, il la soutiendra et, peut-être, lui pardonnera-t-il ?

Fatiguée de penser, elle s'était endormie ; mais jusque dans son sommeil son agitation la poursuivait et, énervée, elle se retournait dans son lit.

M<sup>me</sup> Lesueur avait l'habitude de se lever de bonne heure.

Elle n'était pas encore sortie du lit, ce matin-là quand il lui sembla entendre frapper aux volets de son atelier.

Pour s'en assurer, elle ouvrit la fenêtre.

Celui qui cognait si fort était le chauffeur d'une luxueuse auto arrêtée devant la maison de la blanchisseuse.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

L'homme leva la tête.

– Une lettre très pressée à remettre à M<sup>lle</sup> Somesnil, répondit-il.

« Une lettre pour Monique ! C'est drôle ! » pensa-t-elle.

Et, tout haut :

– C'est bon, je descends la chercher, fit-elle en refermant la croisée.

Elle réfléchissait à l'étrangeté de la chose.

– Il est à peine cinq heures... Qu'est-ce que cela veut dire ? Les bonnes nouvelles ne vont jamais si vite... Ce doit être un malheur.

Elle tâta l'enveloppe que le chauffeur lui

remit.

– Pas lourde ! Il n’y en a pas gros ! Pauvre petite, la réveiller quand elle a à peine dormi. Je l’ai entendue marcher une partie de la nuit... Enfin, puisque c’est pressé, il ne faut pas attendre.

Elle était remontée au premier étage.

– Mademoiselle Monique, réveillez-vous !

En parlant, elle frappait à la porte de celle-ci.

– Qu’y a-t-il ? fit la jeune fille, réveillée en sursaut.

– Vous allez voir, ouvrez-moi...

– C’est vous, madame Lesueur ? Est-il tard et me suis-je endormie ?

– Non pas ; cinq coups seulement viennent de sonner à Montmartre.

Monique avait passé un peignoir. Elle ouvrit la porte.

– Tenez, voici ce qu’on apporte pour vous.

– Une lettre !

Elle pâlit soudain.

– L'écriture de Jack... de M. Saint-Angel,  
reprit-elle. J'ai peur...

Son anxiété fut si grande que des larmes  
mouillèrent ses yeux.

– Mais voyez donc, ce n'est peut-être rien !

D'une main tremblante, elle brisa le cachet et  
lut tout haut ces deux courtes lignes :

« Venez, ma sœur est malade... La voiture  
vous ramènera. – Saint-Angel. »

– Maë malade ! Ah ! le malheureux !

– Ce doit être grave pour qu'il vous dérange  
de si bonne heure !

– Pourvu, mon Dieu, que je n'arrive pas trop  
tard !

À la hâte, elle mettait ses bas, passait une  
robe.

La vieille femme la regardait, réfléchissant.

Tout à coup, elle demanda d'un air méfiant :

– Elle était donc bien souffrante, la petite ?  
Vous ne m'en aviez pas parlé.

– Non... si... c'est-à-dire que, depuis quelque temps, elle était toute faible et je m'attendais chaque jour à la voir malade sérieusement.

– Comment se fait-il qu'on vous appelle ?  
C'est drôle... Vous n'êtes rien, vous... Si ce n'était pas vrai ?...

– M. Saint-Angel ne mettrait pas son nom au bas d'un mensonge. S'il écrit que sa sœur est malade, c'est que, réellement, cela est...

– Mais êtes-vous certaine que le mot est de lui ?

– J'en suis sûre. Je connais son écriture.

– Vous pourriez vous tromper et tomber dans un guet-apens... Tous les jours, on voit ça dans les journaux.

En toute autre circonstance, Monique aurait souri des inquiétudes de la vieille dame, mais elle avait trop de peine à cette heure.

– Rassurez-vous. Je vous affirme que ce billet est bien de M. Saint-Angel, dit-elle.

Elle avait fini de s’habiller.

– Vous allez manger, avant de partir, fit la repasseuse. Je vais vous préparer une tasse de café.

– Merci, madame, je n’ai pas faim. Je suis trop inquiète.

– Comme il vous importe, ce M. Jack, et comme vous obéissez à ses moindres ordres. Sans compter qu’il a une façon de vous les dicter !... On croirait qu’il parle à un camarade ou à une femme sur laquelle il a des droits personnels !

Monique prit vivement la défense du jeune homme.

– Ne comprenez-vous pas que s’il me demande, à cette heure, c’est que ce doit être extrêmement grave ? Dans ce cas, il n’a ni sa tête à lui ni le temps de faire des phrases... Au contraire, je trouve qu’il y a dans ces quelques mots, écrits à la hâte, une confiance en moi, une certitude que je répondrai à son appel, qui me



font plaisir. Il y a bien longtemps qu'il n'a pas été aussi aimable.

Ses pensées allaient plus loin que ses paroles, probablement, car elle essuya une larme qui perlait au bout de ses cils.

La vieille dame hocha la tête et ne dit plus rien. Elle devinait une partie du drame qui se passait dans le cœur de Monique et, certaine que la jeune fille n'avait pas démerité, elle l'attira contre elle et l'embrassa longuement.

\*

Dans la voiture qui l'emportait vivement rue de Lisbonne, Monique se demandait à quoi lui avaient servi toutes ses résolutions de la nuit puisqu'il suffisait d'un simple appel pour les lui faire oublier.

Combien notre volonté est donc peu de chose devant les événements, et comme nos projets sont vite renversés par le caprice du hasard !

En arrivant à l'hôtel, elle y vit un mouvement

inaccoutumé : les domestiques, inquiets, se tenaient aux écoutes ou couraient exécuter les ordres avec une hâte maladroite et un désir de bien faire, qui n'étaient pas dans leurs habitudes.

Le valet de chambre arrivait en même temps que la jeune fille, tenant à la main quelques fioles et paquets qu'elle devina être des médicaments.

Impatiente de savoir, elle l'interrogea :

– Jean, et Mademoiselle ?

– Je ne sais pas... On dirait qu'elle va mourir !

– Ah ! la pauvre petite !... Et Monsieur ?

– Il est près d'elle... Il fait pitié à voir. Le médecin vient d'arriver.

Il s'esquiva, monta quatre marches à la fois, pour regagner le temps perdu à parler.

L'institutrice le suivit à une allure plus modérée. Elle tremblait d'en apprendre davantage.

Sur le seuil de la chambre, elle s'arrêta.

Le docteur était penché sur le lit, le front barré sous l'effort de l'attention.

Jack, de l'autre côté, se tenait debout, pâle, défait, vieilli par ces heures d'angoisse. Il attendait, sombre et silencieux, le diagnostic du médecin.

Celui-ci ne se pressait pas de le prononcer. Il redoutait un dénouement fatal, mais craignant de se tromper, il hésitait à avertir le jeune homme.

De nouveau, il auscultait l'enfant, cherchant un indice, un signe, pour fixer sa conviction.

Il venait d'administrer à la malade quelques cuillerées d'une potion qu'il avait envoyé chercher et cela ne paraissait pas produire encore grand effet.

– Eh bien ? demanda à la fin Jack, la gorge serrée.

Lentement, M. Deler leva les yeux et le regarda.

– Rien encore. La crise dure toujours.

– Que craignez-vous ?

– Tout !...

Un gémissement s'échappa des lèvres

décolorées du jeune homme. Il y eut dans son regard une telle lueur de désespoir que le docteur en fut touché.

– Elle est jeune, reprit-il... À son âge, la nature ne perd pas facilement ses droits... Dieu peut faire un miracle !

– Et il le fera ! s'écria Monique à mi-voix, mais d'un ton si résolu qu'on eût pensé, s'il ne se fût agi de Dieu, que c'était un ordre qu'elle donnait.

Les deux hommes ne l'avaient pas aperçue. Ils tressaillirent à sa voix, mais ils furent heureux de la voir là. Il leur semblait – surtout à Jack – que c'était un rayon de soleil, un espoir fait chair, qui entrait dans la chambre avec elle.

Saint-Angel respira plus librement. Il avait la sensation d'un poids de moins sur le cœur.

Sous cette bienfaisante influence, une larme, qu'il n'essaya pas de retenir, roula dans ses yeux pendant qu'il pressait en silence la douce main féminine tendue largement ouverte vers lui, comme pour lui marquer qu'on venait partager

ses peines et ses alarmes.

– Reprenez courage, monsieur, disait la jeune fille. Nous la sauverons... Il le faut !

– Hélas ! mademoiselle, je crains que ce ne soit difficile ! répondit le docteur Deler. La commotion cérébrale a été très grande... votre élève pourrait partir ainsi sans reprendre connaissance !...

Mais, comme si l'enfant eût voulu donner un démenti au docteur et confirmer l'espoir de la jeune fille, elle fit un léger mouvement. Un peu de rose ranima ses joues, ses lèvres tremblèrent et sa poitrine se souleva, agitée par des convulsions qui la secouèrent tout entière.

Les trois spectateurs, immobiles, la regardaient, avec chacun des sensations diverses.

Le docteur fut le premier qui parla :

– Une crise nerveuse... Ah ! tant mieux !... Je puis enfin lutter, essayer quelque chose !

L'enfant se débattait, dévorée par une fièvre intense, ses yeux agrandis ne reconnaissant personne.

Monique aida le médecin à entourer de glace la tête de la petite malade.

Au bout d'une heure, celle-ci commença à s'apaiser, mais, à mesure que son agitation cessait, sa faiblesse augmentait. Elle était retombée, épuisée, anéantie, sur ses oreillers, et Jack, qui s'était courbé sur le lit et qui, l'œil en feu, suivait les progrès du mal pensait, sans oser l'exprimer, que la mort était proche et que, déjà, l'agonie commençait.

Épouvanté devant la perspective de ce malheur qu'il ne pouvait empêcher, mais dont il s'attribuait la responsabilité, il poussa un long gémissement – vrai cri d'agonie morale – et il s'effondra à genoux, la figure cachée dans les couvertures, le corps tout secoué de frissons.

Pendant, la crise qui terrassait la petite Maë suivait son cours ; bientôt, un sommeil réparateur et une respiration régulière y succédèrent.

Ce fut le docteur qui signala ce léger mieux.

Sa figure se détendit dans une expression de joie, quand il s'écria :

– Elle dort... et, dormant, elle est sauvée... Elle vivra, je la guérirai.

L'émotion de Monique fut si grande qu'elle dut s'asseoir.

Bientôt, la réalité la reprit et, venant à Jack, toujours agenouillé et qui n'avait rien entendu, elle appuya sa main sur son épaule pour attirer son attention.

– Monsieur Saint-Angel, lui dit-elle à mi-voix et avec douceur, elle est sauvée !... Dites, ne m'entendez-vous pas ? Elle est sauvée...

Le jeune homme la regardait sans l'entendre.

Elle reprit plus doucement encore :

– Le Ciel a eu pitié de nous. Il a fait le miracle que nous lui demandions... Maintenant, elle dort...

– Elle dort ? dit-il, comme s'il n'eût pas compris encore.

Il passa sa main sur son front où ses pensées se heurtaient en cahot.

– Elle ne mourra pas ? ajouta-t-il.

– Non, elle repose, et le docteur dit qu’il la sauvera... Pour l’instant, tout danger imminent est écarté.

Le visage du jeune homme s’éclaira et un peu de sang revint à ses joues pâles.

– Dieu soit loué ! car, si elle était morte, je ne lui aurais pas survécu !

Il avait dit ces mots avec une si sombre énergie que Monique frissonna.

M. Deler écrivit une longue ordonnance et fit de nombreuses recommandations.

– Surtout, dit-il à Jack, suivez bien mes prescriptions. Je reviendrai dans quelques heures ; vous pouvez être tranquille pour l’instant. Seulement, il va falloir de grands soins et une excessive surveillance... Qui allez-vous mettre auprès d’elle pour remplir cette tâche ingrate de nurse ?

– Ce sera moi, si vous le permettez, monsieur Saint-Angel ! supplia Monique.

– Volontiers, mademoiselle. J’accepte et merci, dit celui-ci simplement.



Il ajouta :

– Je vous adjoindrai une religieuse pour vous aider et vous permettre de prendre du repos.

– Tant mieux, dit le médecin. J'aime les choses ainsi. Je viens de voir Mademoiselle à l'œuvre, et je suis persuadé qu'à nous deux nous obtiendrons un bon résultat.

\*

Lorsque le docteur se fut éloigné, Monique demanda à Jack comment ce malheur était arrivé.

– Vous le savez comme moi, mademoiselle, dit-il d'une voix navrée. Je n'ai pas revu ma sœur, hier, après votre départ.

– Vous ne l'avez pas revue !

Il y avait dans l'exclamation de la jeune fille et dans le regard dont elle l'accompagna une telle surprise que Jack en fut peiné.

– Vous doutez de moi ? balbutia-t-il.

– Non, je vous crois, fit-elle vivement.

Elle ajouta :

– Mais alors, comment vous êtes-vous aperçu que Maë était malade ?

– Cette nuit, en rentrant, Annette m’a prévenu que ma sœur n’avait pas répondu à ses pressants appels. Je suis venu. Elle s’était enfermée et, vois... j’ai dû enfoncer la porte pour entrer.

Il lui montrait un des panneaux, brisé à l’endroit de la serrure.

Monique devina le drame et elle regarda le malheureux jeune homme avec compassion.

Il continuait, d’une voix sourde :

– Ma sœur était étendue par terre, évanouie... D’abord, je la crus morte ; puis, je m’aperçus qu’elle respirait !... Comme un automate, je l’ai déshabillée et mise dans son lit.

Il passa lentement sa main sur son front moite.

– Je croyais bien devenir fou ! murmura-t-il. Maë évoquait pour moi ma mère mourante.

– Je vous plains sincèrement, fit Monique avec émotion.

Ses grands yeux étaient remplis de larmes et il en fut tout remué.

– Oh ! oui, plaignez-moi !... J'ai souffert, horriblement, depuis quelques heures... C'est affreux tout ce que j'ai pensé... À l'aube, je vous ai demandée, je ne pouvais plus rester seul. Pardonnez-moi, je n'ai pas réfléchi que vous reposiez, ni que vous pouviez prendre peur d'être réveillée si tôt !... J'ai tellement souffert, ces derniers temps... Et cette nuit, j'étais comme fou ! Ma chère petite sœur... Comment ai-je été amené à faire du mal à cet ange de douceur !... Vous ne pouvez pas savoir l'amertume des pensées qui m'ont assailli depuis quelques heures.

– Vous avez eu raison de me prévenir ; je vous en remercie.

Elle soupira, puis continua plus bas :

– Votre appel m'a fait du bien... Je croyais avoir perdu votre confiance...

Elle avait dit cela en hésitant, avec la crainte de paraître le blâmer ou de trahir ses sentiments, qu'elle tenait à ensevelir au fond d'elle-même.

Il la regarda si étrangement qu'elle tressaillit de la tête aux pieds.

– Je n'ai jamais cessé de vous estimer plus que personne au monde ! répondit-il d'une voix altérée.

Pour la première fois, il eut l'intuition des vrais sentiments que la jeune fille pouvait lui inspirer. En vérité, elle répondait à son idéal féminin... Elle était peut-être la seule au monde qui saurait aimer et protéger Maë comme il l'avait toujours souhaité...

Ils se turent, n'osant plus parler ni se regarder, comprenant qu'ils ne pouvaient ni ne devaient prolonger cette conversation, et ce fut pour eux un vrai soulagement que l'entrée de la religieuse qu'on était allé chercher.

Rassuré, quant à présent, sur l'état de Maë, Jack gagna sa chambre pour y changer de vêtements, car il était encore en costume de soirée.

Ce faisant, il se mit à réfléchir à la difficile situation que cette maladie lui créait vis-à-vis des

dames Le Kervec.

Il regretta de s'être aussi avancé, la veille, en affirmant que rien ne serait changé à ce qui était. Il est vrai qu'il ignorait, en faisant cette promesse, les douloureux événements qui allaient survenir ; néanmoins, à défaut d'autres sentiments, la simple politesse lui commandait des égards envers sa fiancée.

D'un autre côté, il ne pouvait tergiverser maintenant et leur sacrifier Maë. Pas un instant, il n'admit l'idée que son union avec Yvonne Le Kervec pût encore se faire, les incidents de la nuit l'avaient rendue impossible.

Et, tout au fond de lui-même, il s'avoua ne pas être désolé de cette impossibilité ; c'était avec une sorte de délivrance qu'il allait recouvrer sa liberté.

Il respirait plus librement ; il avait l'impression d'y voir plus clair soudain...

Mais comment fallait-il s'y prendre pour rompre avec celle qui était encore sa fiancée ?

Et dire et expliquer les faits lui paraissait

brutal, et la délicatesse du jeune homme ne s'arrêta pas à cette pensée.

Il préféra amener Yvonne, la préparer à l'idée de cette rupture et puisque, malheureusement, il avait encore bien des jours devant lui avant que sa sœur fût rétablie, rien ne le pressait.

Ce fut ce dernier plan de conduite qu'il adopta. Pour commencer, il voulut, par un billet bref, aviser les dames Le Kervec de la maladie de Maë. Sa toilette étant terminée, il se rendit à son cabinet.

Comme il traversait le salon d'à côté de sa chambre, ses yeux tombèrent sur la petite broche d'ivoire que, la veille, dans sa colère, il avait jetée.

Ému, il la ramassa et, comme s'il eût craint de s'attarder à son toucher, il la mit vivement dans un compartiment de son portefeuille ; il la considérait presque comme un talisman et il ne voulait plus s'en séparer.

Petite Maë fut encore bien faible pendant quelque temps et, plus d'une fois, les êtres dévoués qui la veillaient craignirent de voir leurs soins inutiles.

Au bout de quelques jours, une dizaine peut-être, le docteur Deler constata un léger mieux. C'était à peine sensible, mais ce fut un grand soulagement pour tous.

Quand on craint un dénouement fatal, un léger mieux paraît beaucoup, et, ce mieux allant en augmentant, l'espoir revint au cœur de chacun.

Monique soignait l'enfant avec un dévouement de tous les instants.

Véritable sœur de charité, nuit et jour, c'était elle qui préparait les potions, les faisait prendre à la malade, changeait les compresses dont la tête était enveloppée et, quoique Maë fût absolument inconsciente, on eût dit que la petite devinait la présence de la jeune fille ; elle gémissait moins près d'elle, préférant ses soins à ceux de la religieuse.

Monique, pendant treize jours et treize nuits, la soigna, ne se lassant jamais. Elle prenait un peu de repos sur une chaise longue quand l'enfant paraissait dormir, mais, dès que celle-ci s'agitait un peu, vite elle accourait et reprenait sa tâche, le front toujours serein, la main toujours légère.

Jack, qui passait une partie de ses journées dans la chambre de sa sœur, suivait l'orpheline du regard avec un intérêt qu'il cachait difficilement.

La grâce de Monique et la patience inlassable qu'elle déployait agissaient fortement sur lui. Il aimait surtout à rencontrer son franc regard, dans lequel l'innocence d'une belle âme se reflétait, mais la jeune fille, fidèle à la ligne de conduite qu'elle s'était tracée, le premier jour de la maladie de Maë – dès qu'elle avait compris que le contact avec Jack allait être journalier – évitait de le regarder. Et, sur le masque impénétrable dont elle s'était couverte, Jack essayait en vain de lire si elle répondait à l'attrait qu'il se sentait maintenant avoir pour elle.

Il s'irritait même un peu de son obstination à



le fuir et, ne trouvant rien dans ses manières qui pût motiver la réserve de l'institutrice, une pensée jalouse s'éveillait en lui, sans qu'il s'en rendît bien compte.

Le docteur Deler était un homme de cinquante ans, grand, large d'épaules, bien conservé, ne paraissant certainement pas son âge.

Il était célibataire, et ses clients racontaient volontiers qu'il était homme à bonnes fortunes et qu'il avait eu les faveurs de plus d'une jolie femme.

Tel qu'il était actuellement, avec son œil noir et vif, sa bouche spirituelle aux fines lèvres bien dessinées on le sentait encore capable de succès galants.

Jack le surprit plusieurs fois regardant Monique avec une désinvolture qui l'énerva.

Souvent aussi, le docteur taquinait la jeune fille sur son beau zèle d'infirmière.

– Quand je serai malade, mademoiselle car sûrement mon tour viendra – je ne veux pas d'autre personne que vous pour me soigner !

Ou encore :

– Je souhaiterais presque perdre l'équilibre en descendant l'escalier, tout à l'heure, quitte à me rompre les os, pour avoir le bonheur d'être pansé par d'aussi jolies mains que les vôtres.

Monique souriait ou rougissait, ne répondait pas, mais le frère de Maë était agacé intérieurement de ces escarmouches et il accusait l'orpheline d'encourager le médecin par son silence.

Un jour que ce dernier s'était montré particulièrement aimable avec elle, Jack ne put s'empêcher d'intervenir :

– Mais que diantre ! docteur, laissez donc M<sup>lle</sup> Somesnil tranquille, et occupez-vous un peu plus de ma sœur !

– Votre sœur... Son état est aussi satisfaisant qu'il peut l'être pour le moment. Vous n'avez pas envie que j'arrête, en intervenant, une aussi belle marche ascendante vers la guérison !... Vous savez bien que la maladie – par coquetterie, sans doute – se joue de son médecin...

Il riait finement en disant cela, découvrant dans son sourire deux belles rangées de dents blanches, bien saines.

Nerveusement, Jack répliqua :

– Parbleu, par entêtement, pour vaincre la résistance de la belle, et parce qu’au fond un homme ne se dérobe jamais à une provocation !

Malgré ses plaisanteries, le docteur ne réussit pas à faire taire la jalousie de l’ombrageux Saint-Angel, qui garda son air agressif.

– Tenez, reprit M. Deler, qui s’en apercevait, voyez combien ma présence est utile pour tous : voici une charmante demoiselle qui est toute pâlie par les nuits sans sommeil qu’elle passe et il est de mon devoir de l’empêcher de se surmener ainsi.

Encore quelques jours d’un pareil régime, et c’est elle qu’il faudra soigner à son tour. Malgré tout mon plaisir du choix qu’elle ferait de moi, comme médecin, j’aime autant la voir bien portante !

Monique, ainsi mise en cause, protesta que

jamais elle n'avait été plus solide, mais Jack, frappé de la justesse des observations du docteur, décida qu'à partir de ce jour elle retournerait chaque soir chez elle.

– De cette façon, je serai certain que vous vous reposerez.

Et, comme elle objectait que Maë était encore bien faible, il ajouta :

– Puisque le docteur est d'avis que la religieuse peut suffire pendant la nuit, il est inutile que vous vous sacrifiiez.

Elle soupira et ne réclama plus.

Quand M. Deler fut sorti, Saint-Angel prit à part la jeune fille, qui s'apprêtait à partir, selon qu'il en avait été convenu.

– Mademoiselle, lui dit-il, après un instant d'hésitation, vous me permettrez de vous donner un conseil au sujet du docteur Deler...

– Quoi donc, monsieur ? fit Monique, surprise.

– Savez-vous que la réputation de cet homme est un peu compromise et qu'il n'a pas grand crédit auprès des femmes sérieuses ?...

Elle ouvrit de grands yeux, ne comprenant pas.

Il reprit avec calme, mais d'une voix qui frémissait de rancune contenue :

– J'aimerais assez vous voir garder plus de réserve avec lui.

Devant l'air étonné de l'orpheline, il précisait, perdant peu à peu son sang-froid :

– Enfin, oui, mademoiselle, comprenez-moi. Vous me paraissiez avoir une bonne éducation et vous me surprenez vivement... Vous laissez le docteur vous faire des avances et vous en semblez flattée. Je vous suis reconnaissant d'avoir soigné ma sœur, avec un si touchant dévouement, mais je ne voudrais pas que ça devienne un prétexte à vous laisser conter fleurette... dans ma maison, surtout, et devant moi ! Ailleurs, vous êtes libre !...

Monique pâlit sous l'insulte et ses yeux, rivés sur ceux de son interlocuteur, qui évitait de la regarder, se mouillèrent de détresse.

Elle ne se rendait pas compte que le jeune homme commençait à être en proie au terrible

démon de la jalousie. Sa réserve avec lui, alors qu'elle souriait librement aux saillies du docteur, exaspérait Jack.

Ne comprenant pas que c'étaient seulement ces riens qui faisaient divaguer ce dernier, elle se demandait ce qu'elle avait pu dire ou faire pour mériter des reproches aussi immérités.

Elle eût voulu crier son innocence, sa parfaite bonne foi... Aucun son ne sortit de sa bouche !

Le jeune homme avait vu son trouble et, quoiqu'il eût conscience de son injustice, il tourna le dos et sortit, la laissant avec cette triste impression.

– Ah !... comme il est méchant ! murmura-t-elle enfin, tout en mettant son petit chapeau.

Elle reprit, navrée, le chemin de sa chambrette, et ce ne fut pas encore ce soir-là qu'elle dormit bien et se reposa.

\*

M<sup>me</sup> Le Kervec avait fait prendre chaque jour des nouvelles de Maë.

Elle et sa fille espéraient que Saint-Angel leur en apporterait lui-même. Au bout d'une dizaine de jours, voyant que celui-ci ne se dérangeait pas – il s'était contenté de leur envoyer un court billet d'excuses, de ne pas aller les voir – elles résolurent de faire une visite à la malade.

M<sup>me</sup> Havelan était absente depuis quelques semaines, sans quoi elles lui auraient demandé des explications sur l'étrange conduite de Jack. Elles avaient l'impression qu'il leur échappait et elles cherchaient ce qu'elles pouvaient faire pour le ressaisir.

Sachant qu'elles étaient la cause presque directe de la maladie de Maë, leur retenue en n'allant pas la visiter plus tôt avait été toute naturelle ; mais, maintenant que l'enfant se portait un peu mieux, il leur parut de bonne diplomatie d'aller la voir en personne.

Il était trois heures quand, ce jour-là, le domestique vint annoncer à Jack, qui se tenait près de sa sœur, la visite des dames Le Kervec.

Monique, qui entendit, sentit son cœur se serrer. Il n'avait plus été question de ces femmes depuis la maladie de Maë, et l'orpheline en avait ressenti une joie secrète ; mais, maintenant, c'était fini, tout allait recommencer puisqu'elles revenaient en scène.

Le frère de Maë se leva sans hâte, réfléchissant à ce qu'il allait dire et faire.

Il descendit pour gagner le grand salon, où on les avait introduites. En traversant le fumoir qui y attendait, jetant un coup d'œil à la glace biseautée de la cheminée, il trouva son visage défait.

Comme il faisait glisser la portière pour pénétrer dans l'autre pièce, le nom de sa sœur prononcé par M<sup>lle</sup> Le Kervec l'arrêta. Et quoique ce ne fût pas dans son caractère d'espionner, il ne put se défendre de ce premier mouvement.

L'épais tapis avait amorti le bruit de ses pas et les visiteuses ne l'avaient pas entendu venir.

Elles continuaient donc de parler sans se douter qu'il les écoutait.

– Maë en réchappera, maman, tu verras, disait



Yvonne, à voix basse.

– Rien n'est encore moins sûr, répondit la mère. Tant qu'elle n'est pas debout, on peut tout supposer.

– Bah !... ces infirmes-là ont l'âme chevillée au corps !

« C'est égal, ajouta la fille en baissant encore la voix, ce malheur-là était une solution. La vie ne sera pas drôle avec cette petite gênante dans la maison. Tu comprends qu'il ne la renverra plus, maintenant !

– Que t'importe, pour le moment ! Une fois mariée, tu seras maîtresse de la situation. M. Saint-Angel aime la tranquillité ; pour avoir la paix, il fera tout ce que tu voudras ! Sois raisonnable. Ce mariage riche vaut la peine de patienter.

Jack Saint-Angel avait rougi d'indignation dès les premiers mots, mais, bientôt, il devenait pâle de colère et ses poings se tendaient en avant dans un geste menaçant.

L'idée lui vint un moment de s'élançer sur les

deux femmes et de les jeter à la porte en leur crachant son mépris à la face.

Ce ne fut qu'un éclair et il eut le courage, presque surhumain en la circonstance, de se dominer.

Il fit quelques pas en arrière pour mettre plus d'espace entre lui et sa tentation de vengeance immédiate.

Justement, le valet de chambre traversait le vestibule.

Par la porte que Jack avait laissée ouverte en venant, il vit la figure décomposée de son maître.

Espérant être utile, il entra.

Saint-Angel l'aperçut. D'un geste, il lui intima l'ordre de se taire. Puis, se penchant vers lui, il dit à voix basse, en désignant le salon :

– Jean, allez-y, dites que je suis occupé... que je ne puis les recevoir... Vous m'avez compris ? Je veux qu'elles partent, je ne tiens pas à les voir.

Cela dit, il s'en alla vivement.

Le valet de chambre obéit avec empressement,

enchanté d'éconduire ces deux femmes qui le prenaient de si haut avec leurs inférieurs.

– Monsieur est occupé, il ne peut recevoir ces dames ! leur dit-il d'un air de fausse servilité.

M<sup>me</sup> Le Kervec échangea avec sa fille un regard à la fois désappointé et anxieux.

– Conduisez-nous près de Maë, répondit-elle seulement.

Obséquieux et bonasse, le serviteur répliqua :

– Je regrette de ne pouvoir obéir à Madame, mais ma consigne est formelle, et le docteur seul peut la lever ; les appartements de Mademoiselle sont interdits à tout le monde.

– Pas à M<sup>lle</sup> Somesnil, je parie ! s'écria Yvonne, piquée.

– Je ne saurais dire à Mademoiselle quelles exceptions ont été faites à la règle.

Les deux femmes sortirent, la tête haute et le sourire sur les lèvres, mais leurs yeux jetaient des flammes de colère, et c'est d'une voix rauque qu'elles donnèrent ordre à leur chauffeur de se diriger vers le bois de Boulogne.

Saint-Angel avait gagné son cabinet dans un état d'agitation impossible à dépeindre.

Les mains derrière le dos, l'œil irrité, il martelait le parquet de ses pieds, en tournant comme un fauve dans l'appartement. .

– Les misérables ! Et moi qui hésitais ! J'avais des égards pour elles ! Ma sœur, une gênante dans ma propre maison... Elles m'ont pris pour un pantin !... Ai-je été naïf de m'en laisser imposer par les grands airs de cette demoiselle !... Quoi ! J'ai cru l'aimer et j'allais l'épouser. Malheureux que je suis ! Où donc avais-je la tête ?

Il saisit une potiche de Chine sur la cheminée et, avec rage, il la lança à terre où elle se brisa avec fracas.

Au bruit, le valet de chambre accourut.

Il devina en partie la cause de la catastrophe et il crut pouvoir se permettre de raconter le départ des visiteuses.

– Ces dames n'ont pas été contentes du refus de Monsieur de les recevoir. Elles ont demandé à

voir Mademoiselle...

– J’espère que vous ne les avez pas fait monter ! interrompit brusquement Saint-Angel.

– Plus souvent qu’on m’aurait pris à les satisfaire là-dessus... Je sais trop combien peu elles aiment M<sup>lle</sup> Maë...

– Comment, vous écoutez donc aux portes ?

Il faillit ajouter « vous aussi », en pensant à lui-même.

– Oh ! monsieur, pas besoin. Leur femme de chambre, qui est ma promise, m’en a parlé, et si j’osais...

– Quoi donc ?

– J’avertirais Monsieur d’une chose qu’il ne sait certainement pas.

Le ton insinuant du valet impatienta Jack.

– Merci, j’en connais assez... Allez-vous-en...

– Il s’agit d’un M. Lufont, reprit sans s’émouvoir le domestique.

– Vous tairez-vous, malheureux ! Sortez, ou je vous jette dehors ! s’écria le frère de Maë, irrité

de plus belle.

Jean, le voyant dans cet état, ne se le fit pas dire deux fois. Il sortit, mais il resta derrière la porte pour écouter et regarder par le trou de la serrure.

Pendant une heure, il put voir son maître aller, venir, s'agiter, parler tout seul, puis s'asseoir et écrire pour déchirer le papier aussitôt.

Le domestique était si occupé à ce qu'il voyait qu'il n'entendit pas un pas derrière lui ; aussi tressaillit-il en se sentant saisi au collet pendant qu'une main de fer le faisait pirouetter sur lui-même.

Épouvanté, il regarda l'intrus qui le dérangeait.

Il reconnut Bernard, le secrétaire de M. Saint-Angel.

– Eh bien ! vous en avez du toupet, l'ami ! Si votre maître vous voyait...

– Taisez-vous, de grâce, s'il entendait...

– Vous n'auriez que ce que vous méritez !

– Non, je vous assure... J'arrivais en même temps que vous ; mais vous ne le direz pas, monsieur Bernard, vous savez que j'ai besoin de ma place.

– Je devrais le faire, cependant... Allons, éloignez-vous, qu'on ne vous voie pas !

Jean s'en alla, l'oreille basse, et Bernard frappa à la porte du cabinet.

– Qui me dérange encore ? interrogea Jack, toujours de mauvaise humeur.

– Ce n'est que moi, monsieur, dit le secrétaire en entrant.

– Ah ! non, laissez-moi, mon ami... Vous reviendrez demain... Je n'ai pas la tête aux affaires, aujourd'hui.

– Mais c'est très ennuyeux, monsieur ! Il s'agit de vos plantations du Lamentin.

– Demain, Bernard, revenez demain.

– Ce n'est pas tout, monsieur.

– Eh ! quoi, encore ?

– C'est la fin du mois, et je n'ai pas en caisse

la somme suffisante pour payer tout votre personnel.

– Que vous m’ennuyez... Combien vous manque-t-il ?

– Huit mille et quelques francs. Voici du reste les chiffres... vous pouvez vous rendre compte.

– C’est bon, je verrai tout ça plus tard. Attendez, je vais vous donner la somme. Je dois l’avoir ici... Non, justement... Mais voici un chèque.

– Merci, monsieur... Voulez-vous me permettre de vous demander comment va Mademoiselle ?

– Mieux, mon ami, beaucoup mieux. En vous retirant, faites prévenir M<sup>lle</sup> Somesnil qu’elle passe à mon cabinet avant de s’en aller...

Jack avait pris l’habitude de payer lui-même la jeune fille, afin qu’elle fût directement sous ses ordres et, de cette façon, complètement indépendante de ses autres gens.

La conversation que le jeune homme venait d’avoir avait apporté une heureuse diversion à ses



pensées.

Après le départ de Bernard, il s'était renversé sur le dossier du fauteuil, et, tranquillement, fumait un cigare.

À un moment, il entendit un pas d'homme descendre l'escalier.

« Le docteur est venu et je n'y étais pas ! » songea-t-il.

Cette pensée le contraria. En un instant, toute sa mauvaise humeur reparut.

Il jeta son cigare, sentant le besoin de se venger sur quelque chose.

L'arrivée de Monique l'empêcha probablement d'envoyer le second vase de Chine rejoindre les morceaux du premier ; mais, malheureusement pour la jeune fille, ce fut sur elle que se déversa toute l'irritabilité du jeune homme.

– Vous m'avez fait demander, monsieur ? dit-elle en entrant.

– Oui, mademoiselle, pour vous payer !

– C’est vrai, la fin du mois. Je n’y pensais plus !

Ce furent ces simples mots qui mirent le feu aux poudres.

– Parlons-en, de désintéressement !... Je sais ce qu’il faut en croire !... mâchonna Jack entre ses dents d’une façon presque inintelligible.

Ayant mal entendu, et pas du tout compris, elle le regardait, interdite.

– Voici, mademoiselle !... reprit-il, en avançant quelques billets qu’elle ramassa et compta machinalement.

– Vous vous trompez, monsieur, vous me donnez trop.

– Comment, trop ?... Ne faut-il pas que je vous compte les nuits et les heures que vous avez passées ici ?...

Il parlait vite, nerveusement, sans se rendre compte de l’effet produit par ses paroles.

Tout le sang de la jeune fille afflua à ses joues. Les mots du hautain Saint-Angel venaient de la souffleter.

– Me compter... Me payer l'amitié que j'ai pour votre sœur, les soins que j'ai donnés de si grand cœur ?...

– Parfaitement !... Est-il dans l'habitude des gens de travailler pour rien ?...

– Mais ce n'est pas du travail, cela... Et c'est avec de l'argent que vous voulez... C'est ainsi que... Ah ! je ne mérite pas que vous me traitiez ainsi !... Ce n'est pas avec votre cœur, monsieur Saint-Angel, que vous venez de parler !

Elle tremblait en disant ces mots et sa voix était coupée par un sanglot arrêté à la gorge.

Jack s'aperçut enfin qu'il venait de l'offenser gravement. Il en fut gêné et irrité, surtout contre lui-même ; mais, précisément à cause de cette gêne, il ne voulut pas avoir l'air d'en convenir. Parce qu'il se sentait dans son tort, il s'entêta dans cette attitude presque brutale, qui ne lui était pas habituelle.

– Je vous en prie, mademoiselle, pas d'attendrissement ! dit-il sèchement. Je ne suis pas d'humeur à supporter les crises de larmes,

aujourd'hui ! Parlons raisonnablement : si vous refusez votre dû, ne m'imposez pas vos services ; si vous écartez l'un, j'écarterais l'autre. L'argent est le mobile des actes de tout le monde.

Monique ne pouvait pas deviner que toutes ces paroles ne s'adressaient en réalité pas à elle, et que le dernier trait, en particulier, était décoché, par-dessus sa tête, vers celles qui venaient de partir et qui étaient la véritable cause de sa colère.

L'injustice de Jack la révolta ; d'un superbe mouvement, elle se redressa.

– Ce n'est pas l'argent qui m'a fait agir, moi !... s'écria-t-elle. Je suis d'une race qui n'a jamais admis la cupidité quand il s'agissait de dévouement !

Elle retrouvait soudain toute sa fierté devant l'affront.

Parmi les billets qu'il lui présentait, elle en prit six – son gain habituel – et, hautaine, sans ajouter un mot, elle sortit.

La rapidité avec laquelle elle avait parlé et agi n'avait pas permis à Jack de placer une parole.

Lorsqu'il fut seul, la conséquence de son emportement lui apparut aussitôt et il s'élança sur les traces de la jeune fille pour la rejoindre.

C'était trop tard !... Elle s'éloignait déjà lorsqu'il arriva au seuil de l'hôtel.

Force lui fut de renoncer à son projet de réconciliation et, pour échapper à ses pensées, qui n'étaient pas précisément gaies, il monta chez sa sœur.

– En voilà une histoire !... se disait-il, un peu ahuri. Et tout cela est ma faute... Toujours mon emportement !... J'ai parlé sous l'empire de la colère provoquée par l'autre... Je devais fatalement froisser la fierté de cette jeune fille... Elle a raison, ce n'est pas avec mon cœur que je l'ai jugée !

Un peu plus tard, ayant pesé toutes les conséquences de son désaccord avec Monique, il constata complètement retourné :

– Je me suis conduit avec elle comme un goujat. Je ne me reconnais plus !... Cette Yvonne me rend méchant... Dès qu'elle apparaît dans ma

vie, je ne suis plus le même !...

\*

Ce fut en vain, ce soir-là, que Jack Saint-Angel essaya de manger ; il ne put toucher aux mets que le domestique plaçait devant lui.

Aussitôt le repas fini, il gagna sa chambre. Il se sentait démoralisé et il avait honte de cette faiblesse.

Ce n'était pourtant pas le souvenir des paroles entendues l'après-midi, dans le fumoir, qui le troublait ainsi. La scène du cabinet seule l'occupait.

Il se disait qu'après ce qui s'était passé entre Monique et lui, il était probable que l'institutrice de Maë ne reviendrait pas le lendemain et il avait peur de l'isolement que cette absence créerait dans la maison.

Il s'était si bien habitué à la voir et à l'entendre qu'il ne s'imaginait pas la possibilité de se passer d'elle.

Et ce fut seulement alors, sous l'influence de cette crainte de ne pas la voir, qu'il comprit quelle place elle occupait dans sa vie.

Il se sentait subjugué, fasciné par cette douce jeune fille qui l'avait conquis par sa beauté et ses vertus.

Il essaya de se rappeler comment cet amour, si longtemps méconnu, était né en lui, mais il lui sembla qu'il l'avait toujours éprouvé, même avant de connaître Monique et de l'apprécier à sa juste valeur. Dès le début, il avait eu pour elle beaucoup d'estime. Peu à peu, un autre sentiment, plus fort, s'était incrusté en lui. En vérité, Monique s'était tout de suite imposée à lui par sa distinction et sa modestie.

Ses fiançailles avec Yvonne Le Kervec lui semblèrent un affreux cauchemar. Comment avait-il pu concevoir l'idée de l'épouser, alors que, sournoisement, sa pensée voltigeait vers une autre ?... Mystère qu'il ne comprenait pas !... Tout ce qu'il sentait aujourd'hui, c'est que Monique avait été toujours sa préoccupation unique... S'il s'en apercevait, ce jour-là

seulement, c'est qu'il avait peur de la perdre, peur de ne plus la voir... par sa faute !

Puis, il se demanda où cet amour allait le conduire ?... Épouser l'institutrice de sa sœur ?... Faire d'elle sa femme ?... Oui, sa femme !... Oh ! pourquoi pas ?...

Jack n'avait pas de sots préjugés. Il n'estimait pas un homme à cause de sa naissance ou de sa fortune ; au contraire, il professait un profond mépris pour ceux qui avaient les idées assez étroites pour s'arrêter à d'aussi futiles détails.

Il n'admettait pas d'autre façon d'apprécier les gens que d'examiner froidement leurs actes et leur valeur personnelle.

L'idée d'épouser une orpheline sans fortune ne lui parut pas une énormité. Il connaissait la valeur morale de Monique et il trouvait qu'elle lui apporterait plus qu'une riche dot ou une illustre ascendance.

Emporté par ces pensées, il voulut reconquérir tout de suite la libre disposition de sa personne et, dans un billet digne et fier, il rompit avec les



dames Le Kervec, ne cachant pas les motifs qui le déterminaient à agir ainsi.

Il avait écrit sans hésitation, sans regret. Seulement, au moment où il mettait l'adresse, comme si le nom de la jeune fille avait suffi à l'évoquer, il vit son image se préciser dans sa pensée. Il se rappela, plus nettement que si elle eût été devant lui, le regard d'Yvonne, qui, un instant, l'avait vraiment ensorcelé.

À cette heure, cette physionomie ne lui apparaissait plus que ce qu'elle était réellement : cupide et fausse. En pensée, il revoyait le demi-sourire équivoque qui, souvent, errait sur les lèvres de son ex-fiancée.

Et l'homme, complètement guéri de son aveuglement, eut un petit frisson, au souvenir du danger couru.

« Ah ! oui, murmura-t-il en lui-même, j'ai été pincé et j'ai failli l'être sérieusement !... Comme un homme peut être bête et aveugle !... Je l'ai échappé belle ! »

Aucun attendrissement ne se mêlait au

sentiment de libération qui le soulevait. Il était, certes, trop loyal pour nier qu'il avait aimé Yvonne d'une ardente et banale passion, à cause de sa provocante beauté. Mais, il s'apercevait, maintenant, que cet amour n'avait pas eu plus de profondeur qu'un flirt passager, qu'une amourette de hasard. Tout ce qu'il avait amassé d'illusions sur sa fiancée s'était écroulé d'un seul coup ; à présent, il éprouvait surtout un grand écoëurement fait de colère et d'une sorte de rancune d'avoir été si odieusement berné par la mère et la fille.

Ce fait d'avoir été joué par les deux femmes et d'avoir vu le plus sincère de ses sentiments exploité dans un bas calcul, il ne pouvait le leur pardonner.

Il en perdait toute indulgence, toute pitié pour la perfide Yvonne. Et comme il savait bien qu'il ne briserait pas un cœur, mais qu'il décevait seulement un vil intérêt, ce fut avec un sentiment de justice satisfaite et d'intense libération qu'il cacheta sa lettre en murmurant :

– Ah ! qu'elle va être humiliée, l'orgueilleuse Yvonne, en lisant ceci !... Pas d'autre chagrin que

celui de voir fuir les millions... je le sais... mais quelle défaite !... Et sa mère, qui la conseillait, verra si réellement l'énergie me manque pour agir !...

Quand cela fut fait, il se sentit plus tranquille ; il pouvait penser en toute liberté à Monique, à sa véritable idole.

– Qu'elle revienne, se disait-il, et je saurai trouver des mots pour calmer la blessure de sa fierté, pour arriver jusqu'à son âme et à la faire vibrer à l'unisson de la mienne !... Mais, surtout, qu'elle revienne !

Ce fut avec cette idée qu'il s'endormit ce soir-là et se réveilla le jour suivant.

Il se leva plus tôt que de coutume. L'immobilité du lit lui pesait et il avait besoin d'agir en attendant l'heure où Monique avait l'habitude d'arriver. Et, plus cette heure approchait, plus son impatience était grande et plus aussi ses craintes de ne pas la voir augmentaient.

Il se tenait dans sa chambre, près de la fenêtre,

et guettait son approche. Le moindre coup de sonnette le faisait tressaillir.

À un moment, le découragement le prit : l'heure était passée, elle ne viendrait pas...

Mais, n'était-ce pas elle qui s'avançait, là-bas, et semblait hésiter à continuer sa route ?... Lui, il la reconnaissait et son être en tressaillait de joie.

En entendant son pas léger glisser sur les dalles de mosaïque du vestibule, il courut au-devant d'elle. Pour lui dire quoi ?... Il ne le savait pas !...

Il allait pour la voir, pour la toucher, pour s'assurer qu'il ne rêvait pas et que c'était bien elle qui était là, qui revenait malgré l'insulte reçue.

En le voyant devant elle, Monique s'arrêta. Elle se méprit sur les motifs de sa soudaine apparition et elle pensa qu'il allait la renvoyer.

Elle eut un geste instinctif, presque suppliant, comme pour arrêter les paroles que Jack aurait pu prononcer, et murmura :

– Oh ! je vous en prie, ne me chassez pas !...

Laissez-moi la soigner tant qu'elle est malade...  
Je partirai après.

La gentille enfant, qui avait été blessée jusqu'au fond de l'âme par l'affront reçu, voulait quand même accomplir ce qu'elle considérait comme un devoir : assister la petite qui l'aimait tant jusqu'à la guérison complète... Ensuite, elle s'effacerait d'elle-même...

Il lui en avait coûté, cependant, de revenir le matin, après les mots très durs prononcés par le frère de Maë, la veille ; mais elle n'avait pas voulu risquer de compromettre le « mieux » constaté dans la santé de la petite élève.

Sa tâche était sacrée ; jusqu'au bout, elle l'accomplirait.

Jack devinait les raisons qui l'avaient ramenée chez lui, ce matin, et, quoiqu'il eût voulu lui faire comprendre tout ce qui s'était passé en lui-même depuis la veille, il ne trouva que ces mots à lui dire :

– Venez, elle est mieux, ce matin...

Ils se dirigèrent silencieusement vers

l'appartement de Maë.

Avant d'y arriver, et dans le demi-jour du corridor, Jack enferma la main de l'orpheline dans les siennes et, doucement, humblement presque, il lui murmura :

– Pardonnez-moi la peine que je vous ai faite hier et les mots méchants que j'ai prononcés... J'étais fou... Vous valez mieux que moi !...

Monique but ces paroles qui endormaient son mal, mais, devant le regard d'amour qui se levait vers elle, elle eut peur, peur de lui, peur d'elle-même...

Sa gorge se serra et, n'osant voir en face un si grand bonheur, elle se dégagea brusquement et pénétra dans la chambre. Ce ne fut qu'auprès de Maë qu'elle se sentit en sûreté.

Jack ne la suivit pas. Il était trop ému pour affronter le regard de la sœur garde-malade, qui, tout en égrenant son chapelet, assise au pied du lit, ne perdait pas de vue ce qui se passait dans la chambre.

Il était heureux ! Monique était revenue et,

quoique ce ne fût évidemment que le souvenir de la petite Maë qui l'eût ramenée, il s'en réjouissait comme d'une victoire.

\*

Jack Saint-Angel avait dit vrai : la petite Micou allait beaucoup mieux.

Elle était très faible encore ; muette, elle suivait des yeux chacune des personnes qui l'entouraient et elle tâtonnait dans sa tête pour essayer de comprendre ce qui se passait autour d'elle.

Monique, surtout, paraissait l'occuper beaucoup.

Un jour que la jeune fille lui faisait boire une tasse de tisane, elle bégaya le nom de maman. Le doux visage penché vers elle lui rappelait celui d'une autre personne, aussi douce, aussi affectueuse, que depuis longtemps elle n'avait pas revue.

Ses idées revenant peu à peu au travers d'un

épais brouillard, elle reconnut son frère. Le premier sourire qu'elle lui adressa transporta de joie le jeune homme.

Enfin, le moment vint où elle retrouva sa pleine connaissance ; elle put parler et ce fut pour Jack et Monique un délicieux moment que celui où elle les remercia de leurs soins empressés.

Le docteur avait recommandé de ne pas la fatiguer ; mais c'était une prescription bien difficile à lui faire suivre.

Elle s'ennuyait de rester immobile et sans parler ; alors, quand elle s'agitait trop, l'institutrice, pour la calmer, lui racontait quelque merveilleuse histoire de fées, dans laquelle les petits enfants sages étaient récompensés et les méchants punis.

Il fallait la traiter presque comme un bébé pour ménager le jeune cerveau qui avait reçu un si formidable choc.

Saint-Angel s'amusait d'entendre la jeune fille donner des détails, les répéter au besoin si l'enfant le demandait, et cela sans jamais se



lasser.

Par une grande délicatesse, depuis qu'il comprenait combien il aimait Monique, le jeune millionnaire évitait de se rencontrer seul avec elle. Il restait moins longtemps auprès de sa sœur et, lorsqu'il y venait, il s'assurait que la religieuse y était déjà.

Il se rendait compte de la supériorité qu'il avait sur l'orpheline dans sa propre maison et, pour rien au monde, il ne voulait en profiter.

Pour lui faire connaître les sentiments qu'elle lui avait inspirés, et pour demander son amour en retour, il attendait que la fillette fût guérie.

La convalescence, d'ailleurs, marchait à pas rapides et, déjà, on permettait à Maë de se hausser un peu sur ses oreillers pour quitter la position horizontale qui la fatiguait.

Un soir que Monique venait de partir et que la religieuse était descendue dans la salle à manger pour y prendre son repas du soir, Jack resta seul auprès de sa sœur.

Celle-ci l'appela tout près d'elle.

– Que veux-tu, chère enfant ?

– Assieds-toi près de moi et causons, veux-tu ?

– Volontiers, mais ne te fatigue pas ! Tu sais que le docteur a dit...

– Le docteur !... interrompit-elle avec une petite moue de dédain assez comique. Rappelle-toi ce qu'un jour tu m'as dit de lui : « Qu'il n'était qu'un... imbécile... » Alors, tu comprends, ce qu'il dit et rien...

– Mais ce n'était pas sur le chapitre médecine que je l'avais jugé ainsi ! répliqua le jeune homme en riant. C'est un très savant homme, qui t'a soignée avec dévouement... Mais que voulais-tu me dire de si grave ?...

Le visage de la fillette redevint sérieux.

– Mon frère, je ne suis plus une petite enfant... J'aurai quatorze ans bientôt et je comprends bien des choses pour mon âge... J'ai beaucoup réfléchi, depuis que je vais mieux, et je me suis promis d'être moins mauvaise tête... Tu ne me parles plus jamais d'Yvonne Le Kervec... Est-ce

que tu as peur que ce sujet me fasse du mal ?

– Du tout, petite sœur, je ne t'en parle pas parce qu'il est inutile d'évoquer ce sujet...

– Écoute ! interrompit-elle. Je me suis dit qu'il me fallait essayer de l'aimer !... Elle n'est peut-être pas aussi méchante que je le suppose... Si je ne puis pas avoir pour elle de meilleurs sentiments, tu me mettras en pension. J'irai de bon cœur, sinon sans regrets ; mais je ne veux pas que se soit moi qui sois un obstacle à ton mariage !

Elle avait les yeux humides en disant cela. On sentait qu'elle voulait bien agir et que cela lui coûtait.

Jack, touché jusqu'aux larmes, embrassa la petite main qu'il tenait et répondit :

– Ton renoncement est inutile, petite Micou !... M<sup>lle</sup> Le Kervec n'est plus ma fiancée depuis trois semaines.

« J'ai compris que je m'étais trompé sur son compte et qu'elle n'était pas digne du lien sacré qu'est le mariage... J'avais un bandeau sur les

yeux, ma chérie, mais c'est bien fini !... »

Maë regarda son frère, cherchant à deviner ce qu'il ne disait pas.

– Ce n'est pas moi qui suis la cause de la rupture ? demanda-t-elle.

– Non, je te l'assure, elle vient de moi seul ! Je n'aime pas, je n'ai jamais aimé M<sup>lle</sup> Le Kervec... Je m'étais trompé sur mes sentiments et je suis tranquille, maintenant.

Ils restèrent un moment silencieux, puis, la voix encore faible de la petite reprit :

– Tu n'as rien d'autre à me dire, Jack ?...

– Quoi ?...

– Je ne sais pas... Quand on est malade et qu'on reste inoccupée pendant des journées entières, les idées vous trottent par la tête et on se figure toutes sortes de choses...

L'enfant était embarrassée. Elle avait à la fois le désir de parler et peur de ce qu'elle allait dire. Elle froissait nerveusement une extrémité de son drap entre ses doigts maigres pour cacher son trouble, et elle regardait ardemment son frère.

– Et comment se nomment ces sortes de choses ? interrogea Jack, doucement.

– Tantôt Jack et tantôt Monique... cela dépend du moment... Parfois aussi, tous les deux...

Le jeune homme examina sa sœur.

– Tu l'aimes toujours, M<sup>lle</sup> Monique ? fit-il, lentement.

– Oh ! oui... prononça l'enfant.

« Je voudrais qu'elle ne nous quittât jamais !... » ajouta-t-elle.

Ils se turent à nouveau ; la religieuse entraît.

Jack se leva pour partir. Comme il se baissait pour embrasser sa sœur, celle-ci lui jeta les bras autour du cou et, tout bas, à l'oreille, pour que nul autre que lui n'entendît, elle demanda :

– Est-ce que M<sup>lle</sup> Monique sait que ton mariage est manqué ?...

– Non, je ne crois pas, du moins !

– Il ne faut pas le lui dire ?

– Ce n'est pas nécessaire. À quoi bon en parler avant que ce soit de l'histoire ancienne ?... C'est

délicat, du reste !... Si, le sachant, elle n'allait plus revenir !... Tu comprends, un homme fiancé est presque un homme marié, et cela autorise les visites qu'elle te fait !...

– Mais elle venait aussi, avant les fiançailles !

– Avant, ce n'était pas la même chose : elle venait pour t'instruire et tu étais debout...

Il s'arrêta, sourit à l'enfant et, délicatement, posa ses doigts sur les paupières de celles-ci pour les lui fermer.

– Dors, à présent, Micou, sois raisonnable et ne te fatigue pas à penser... Tout s'arrangera... Bonsoir, sœurette !...

– Bonsoir, grand frère !

La question que Maë avait posée à son frère avait embarrassé celui-ci avant elle et c'est pour ne pas priver sa sœur de la compagne dévouée qu'elle aimait à son chevet qu'il s'était décidé à garder le silence sur sa rupture avec Yvonne Le Kervec.

C'était pour ça aussi que, maintenant, il s'abstenait de venir si souvent dans la chambre de

sa sœur quand Monique y était. En revanche, il prenait soin de se montrer aux endroits les plus fréquentés et de ne pas se dérober aux rencontres qu'il y faisait d'amis ou de connaissances.

La réputation de celle qu'il aimait lui était trop précieuse pour qu'il pût agir autrement ; grâce à ces précautions, nul ne songeait à voir le mal dans la présence journalière de la jeune fille chez lui.

Il pouvait se féliciter, les domestiques eux-mêmes ne trouvaient rien à dire. Ceux-ci aimaient, d'ailleurs, l'orpheline qui se montrait pleine de prévenances pour tous.

Mais il était deux personnes moins disposées à l'indulgence et qui nourrissaient de la haine et de la rancune contre Jack et tous ceux qui l'entouraient.

C'était M<sup>me</sup> Le Kervec et sa fille, qui embrassaient dans leur ressentiment Maë et son institutrice.

Elles s'étaient promis de se venger de l'anéantissement de toutes leurs espérances et

comme elles ne pouvaient rien contre M. Saint-Angel lui-même, elles résolurent de l'atteindre indirectement en dénigrant sa sœur et l'orpheline. Comment ?... Elles ne le savaient pas encore ; mais elles emploieraient tout leur machiavélisme à trouver une solution !...

\*

Le printemps de cette année avait été précoce et particulièrement doux.

À Paris, les grands arbres des boulevards s'étaient parés de vert.

L'air était parfumé par une brise tiède apportant dans son souffle l'odeur des lilas que les marchands débitaient en bottes sous les grandes portes et à tous les coins de rues.

Monique Somesnil n'avait pas échappé à l'universelle gaieté et mai, qui avait mis toute la nature en fête, avait aussi illuminé son front.

Elle se réjouissait de la convalescence de sa petite amie Maë ; encore quelques jours et



l'enfant se lèverait.

Elle se disait que cette guérison était un peu son œuvre et elle en était fière. Elle avait aussi une satisfaction d'amour-propre en pensant que Jack le savait et qu'il garderait toujours un bon souvenir de l'humble institutrice qui, n'ayant que son dévouement à offrir, l'avait prodigué tout entier à soigner la malade.

Jamais, dans ses rêves les plus ambitieux, Monique n'avait espéré davantage que cette pensée reconnaissante du frère. Pourtant, depuis le jour où le jeune homme lui avait si gentiment demandé pardon de l'avoir mal jugée, il s'était montré si charmant et si plein d'attentions envers elle qu'il y avait des moments où elle se laissait prendre à un rêve très doux...

À la réflexion, elle se rendait compte que les choses ne pouvaient durer ainsi.

Dès que Maë serait guérie, le mariage projeté s'accomplirait. Mais cela lui paraissait un avenir très éloigné et elle évitait de s'appesantir sur ce sujet dont la seule pensée la faisait tant souffrir.

À quoi bon, d'ailleurs, se forger inutilement du chagrin pour un événement qu'elle ne pouvait empêcher?... Son bonheur présent et la douce quiétude dont il était fait suffisaient pour l'instant.

Elle en était là de ses réflexions, quand une fillette s'élançant vers elle, lui cria :

– Mademoiselle, votre bouquet que vous oubliez...

– C'est vrai, fit Monique. Donnez-le-moi !

L'orpheline avait pris l'habitude, chaque matin, de porter quelques violettes à son élève depuis que celle-ci allait mieux. C'est pourquoi la petite marchande, en la voyant passer sans s'arrêter, s'était empressée de lui rappeler son achat quotidien.

La jeune fille souriait à l'enfant en lui tendant une pièce – modeste prix du modeste bouquet – quand, soudain, son sourire se figea sur ses lèvres.

À quelques pas d'elle, Yvonne Le Kervec et sa mère s'avançaient.

Monique s'attendait si peu à les voir qu'elle ne put dissimuler complètement le déplaisir que cette rencontre lui causait. Son front se plissa et ce fut presque à son insu qu'elle détourna la tête pour ne pas voir celle qu'elle croyait toujours son heureuse rivale.

Mais il était trop tard, on l'avait aperçue et, déjà, Yvonne s'écriait, d'un ton provocateur :

– Tiens, l'institutrice de Maë qui se paye un bouquet !

Monique, glacée, ne savait quelle contenance prendre. Elle salua cependant, avec une volontaire correction, celle qu'elle supposait être toujours la fiancée de l'homme qu'elle aimait.

Les deux femmes vinrent passer tout près d'elle, en affectant de ne pas la regarder ; cependant que M<sup>me</sup> Le Kervec disait à très haute voix, avec l'intention évidente d'être entendue par Monique, tout en s'adressant à sa fille :

– Ne réponds pas, mon enfant. Que cette... personne garde ses saluts et ses courbettes pour amadouer la sœur de son amant !... On ne parle

pas à cette sorte de gens!... ajouta-t-elle, avec le ton le plus méprisant.

Un coup de poignard n'eût pas fait plus de mal à Monique que cette accusation dont on venait de la souffleter.

Elle pâlit et ses yeux agrandis se fixèrent avec épouvante sur la femme qui venait de parler.

La jeune institutrice n'était pas encore revenue de son émotion que, déjà, M<sup>me</sup> Le Kervec et sa fille s'éloignaient, la tête altière.

Tout à coup, une colère saisit Monique devant la honte imméritée dont elle venait d'être couverte et elle voulut rejoindre les deux femmes.

Elle fit quelques pas à leur suite.

Mais le choc avait été trop rude et trop inattendu ; la jeune fille, atteinte dans sa fierté et dans sa vie sans tache, sentit ses jambes fléchir sous elle et le sol se dérober sous ses pas. Elle serait tombée, si un réverbère ne se fût trouvé près d'elle.

Elle s'y cramponna et, pendant quelques instants, elle put croire qu'elle allait se trouver

mal, tant sa faiblesse était grande.

Un gamin, qui passait, vint la regarder sous le nez.

– Eh ! la jolie fille, paraît qu'on a de la peine ?... C'est dommage, avec une frimousse comme la vôtre !

Ces paroles secouèrent Monique. Elle recula, comme si l'enfant avait été un reptile, et, pour le fuir et échapper à ses quolibets, elle se mit à marcher, suivant machinalement sa route habituelle.

Les passants se retournaient sur elle, étonnés de sa démarche chancelante et du désespoir empreint sur sa figure.

Il lui sembla que jamais on ne l'avait regardée ainsi, si bien qu'elle fit arrêter un taxi qui passait, autant pour trouver un asile dans sa faiblesse que pour échapper à la curiosité des gens.

Elle était déjà plus calme, lorsque la voiture la déposa devant l'hôtel Saint-Angel.

Cependant, avant de monter, elle s'arrêta dans l'antichambre pour se remettre un peu de son

trouble et pour essayer de dissimuler les traces de l'émotion qu'elle venait de ressentir.

En lissant ses cheveux du revers de sa main, elle réfléchissait à ce qu'elle allait faire à présent.

Elle se demanda si sa place était encore dans cette maison.

Après l'affront que les dames Le Kervec venaient de lui faire subir, elle ne pouvait que leur céder le pas... Elle ne voulait plus s'exposer à les rencontrer. D'ailleurs, sa rancune contre Yvonne allait jusqu'à Jack.

Elle rendait le jeune homme en partie responsable de ce qui était arrivé. Sans aucun doute, il devait soupçonner l'animosité de sa fiancée à son égard. N'aurait-il pas pu trouver un moyen d'avertir l'humble salariée ?... M. Saint-Angel savait bien que Monique était assez intelligente pour comprendre à demi-mot ce que sa situation pouvait avoir apparemment de délicat !... Il aurait pu lui faire confiance, elle aurait saisi du premier coup. Si elle avait pu se douter que sa présence portait ombrage à la fiancée, elle se serait retirée. Oh ! certes, cela eût

été bien dur... elle aimait tant sa petite Micou !... Mais tout aurait mieux valu que cette scène et l'insulte qui avait atteint sa plus intime fierté.

Au fond, elle reconnaissait que ces dames n'avaient pas eu tout à fait tort. Elles avaient, pour les excuser, les apparences qui condamnaient Monique.

Il était certain que ceux qui ne la connaissaient pas devaient mal la juger. Elle se rappelait que M<sup>me</sup> Lesueur avait plusieurs fois émis, dans une tout autre intention, il est vrai, des craintes analogues à ces appréciations.

Maintenant, elle se reprochait sa conduite autant que si elle eût été réellement coupable, et elle se disait qu'à force de voir le bien partout elle avait fini par se donner les apparences du mal.

Elle en arriva presque à excuser Yvonne et sa mère de leur véhémence sortie, qu'elle croyait inspirée par une légitime jalousie... Si elle avait été à la place de sa rivale, elle aurait également détesté toute femme qui se serait mise entre son fiancé et elle.

Néanmoins, malgré sa bonté, Monique sentait qu'elle ne pourrait jamais supporter l'affront reçu, ni oublier cette méchante femme qui, en l'insultant de cette façon, avait terni le souvenir de celui qu'elle aimait.

Alors, elle décida qu'elle ne reviendrait plus dans cette maison, où elle avait connu de si intimes joies. Elle allait y passer sa dernière journée.

– En m'éloignant, j'y laisserai le meilleur de moi-même : mon pauvre cœur meurtri par son impossible et fol amour !... Dieu, que la vie est triste !... Il est des moments où la mort semblerait douce !...

Héroïquement, elle refoula les pleurs amers qui lui montaient aux yeux et elle se dirigea vers l'appartement de Maë.

Malgré le visage souriant qu'elle prit en entrant dans la chambre, la fillette s'écria :

– Grand Dieu ! mademoiselle Monique, que vous est-il arrivé ?... Vous êtes toute pâle et vous avez pleuré !...



Pour la première fois, l'orpheline mentit.

– Ce n'est rien... une émotion... Au moment où je traversais la rue, un cheval s'est abattu et j'ai eu peur.

– Vous étiez auprès ?

– Oui, tout à côté... Je n'ai eu, heureusement, que la peur pour tout mal... mais voyez, cela ne m'a pas empêchée de vous apporter ce petit bouquet...

Elle s'efforçait de sourire en tendant les fleurs à l'enfant, qui les prit, sans s'inquiéter plus longtemps du visage en émoi de son institutrice.

Jack, qui avait écouté en silence les explications de celle-ci, n'en fut pas aussi satisfait que sa sœur.

« On ne pleure pas pour un cheval qui tombe et on n'en est pas bouleversé à ce point ! »

La présence de la religieuse et de sa sœur le gênait pour interroger la jeune fille. Cependant, il profita d'un moment d'inattention de celles-là pour s'approcher de Monique et lui demander, avec une affectueuse bienveillance :

– Qu’avez-vous, mademoiselle ? Vous avez donné à ma sœur une explication qui ne me satisfait pas ; je vous connais trop pour imaginer qu’une simple émotion puisse vous mettre en cet état... Confiez-vous à moi sans crainte.

La jeune fille, qui était encore sous l’empire de l’indignation que lui avaient causée les paroles blessantes des dames Le Kervec, pensa que Jack était déjà au courant de l’incident. Il se moquait d’elle. Elle lui en voulut d’adopter avec elle une attitude qui pouvait être interprétée d’une façon équivoque.

– En effet, répondit-elle, sèchement ; j’ai été contrariée ; mais je ne crois pas être obligée de mettre à nu les moindres sentiments que j’éprouve.

Le visage de Jack se décomposa. Il dut se faire violence pour rester calme, mais un grand éclair jaillit de ses prunelles.

– Nul ne vous y oblige, en effet ! Seulement, je croyais que la façon dont vous étiez traitée ici autorisait ma question au sujet des bons et mauvais événements qui peuvent survenir dans

votre vie.

– Je vous remercie de votre sollicitude, regrettant de ne pouvoir y répondre mieux aujourd’hui.

Elle s’éloigna, sentant qu’elle venait d’être bien dure avec le jeune homme.

La surprise avait cloué celui-ci sur place. Jamais l’orpheline ne l’avait traité ainsi.

Pour se donner une contenance, il alla s’accouder sur le marbre de la cheminée et se mit à examiner un petit bronze d’art qu’il tenait à la main. En réalité, il ne voyait rien, car il était perdu dans ses pensées.

Il se demandait quels motifs, inconnus de lui, avaient pu occasionner un tel revirement chez la jeune fille. Parmi les idées qui se heurtèrent dans sa tête, la seule qu’il jugea vraisemblable fut que l’orpheline éprouvait quelque peine inavouable, un chagrin d’amour, probablement...

La façon dont l’institutrice venait de le recevoir lui indiquait assez combien peu, lui-même, comptait pour elle, quand une autre

personne était en jeu.

Cette supposition l'accabla.

Depuis quelque temps, il avait fait de si beaux rêves ! Il avait tant vécu dans l'unique pensée de Monique et de son amour, grandissant d'heure en heure, qu'il avait cru être partagé !...

La jalousie s'aviva de l'air gêné de M<sup>lle</sup> Somesnil, qui faisait effort sur elle-même pour paraître gaie.

Il se maîtrisa, cependant. Il ne voulait pas lui donner le spectacle de son désenchantement et, après avoir embrassé sa sœur, il sortit, un peu froid dans l'adieu qu'il adressa à la jeune fille.

Celle-ci fut contente de le voir s'éloigner. Elle allait être contrainte à moins de dissimulation.

Elle sentait qu'il y avait quelque chose de brisé en elle, une blessure profonde par où s'échappait son courage. La présence du jeune homme ne pouvait que raviver son mal.

Elle souhaitait partir sans le revoir.

La religieuse s'absenta l'après-midi et Monique resta seule à garder la petite malade.

Une sombre mélancolie envahit alors l'institutrice.

N'était-ce pas la dernière fois qu'elle était auprès de l'enfant ?... Demain, sa petite élève l'attendrait en vain et, pendant ce temps, elle s'en irait, découragée, chercher du travail ! Oui, demain, elle ne verrait plus cette fillette, qui, depuis dix mois, avait apporté tant de soleil dans sa vie et mis tant de tendresse dans son existence d'abandonnée... Demain, demain... ah ! demain, comme elle le redoutait !...

Maë voyait avec surprise l'abatement de sa grande amie.

Elle aurait bien voulu percer le mystère qu'elle sentait planer autour d'elle, mais elle ne pouvait faire que des suppositions. Son inexpérience de la vie n'effleura même pas la vérité.

Fatiguée de penser, elle s'était assoupie à la fin de l'après-midi.

Quand elle se réveilla au bout d'une heure, elle vit son institutrice, qui, ne se croyant pas observée, tenait entre ses mains un petit cadre

d'argent dans lequel le profil fier et distingué de son frère souriait.

Elle s'aperçut aussi que la jeune fille pleurait.

L'enfant fut remuée par ces constatations, mais, attentive, elle se tint immobile sur son oreiller.

Avant de remettre en place la petite photo, Monique l'appuya tendrement contre sa joue. C'était, en sa pensée, le dernier adieu qu'elle donnait à celui qu'elle allait fuir...

Maë avait vu.

Un sourire erra sur ses lèvres enfantines, pendant que, fermant les yeux, la fillette se disait :

« C'est donc cela ton secret, bonne amie !... Je ne le trahirai pas, mais si Jack voulait, comme nous serions heureux, tous les trois ! »

L'heure habituelle du départ de l'institutrice approchait et la religieuse, ayant repris sa place au chevet de l'enfant, Monique s'apprêta à partir.

Ses mains tremblaient en mettant son chapeau.

La séparation lui pesait douloureusement ; cependant, elle affermit sa voix pour dire à sa petite élève :

– Au revoir, petite Maë ; dormez bien et guérissez-vous vite !

– À demain, mademoiselle !...

« Ah ! je vous aime bien !... » ajouta la fillette en attirant la tête de l'orpheline contre ses lèvres et en la couvrant de baisers.

Sous cette chaude caresse, le courage de la jeune fille diminua et une larme qu'elle ne put retenir tomba sur la main de l'enfant.

Elle lui dit :

– Oui, Maë, à demain !... Moi aussi, je vous aime bien...

Puis, plus bas, elle ajouta :

– Si jamais je vous cause de la peine, dites-vous que ça n'aura pas été de bon gré que je l'aurai fait ! Les circonstances contraignent parfois à tant de choses !...

Maë répondit :

– Je sais, mademoiselle, combien vous êtes bonne et combien vous m'aimez. Jamais je ne douterai de votre amitié. Mais, pourquoi pleurez-vous ?

– Rien, ma chérie, rien... La vie est si triste par moments qu'on pleure sans trop savoir pourquoi...

L'enfant resta songeuse un instant. Puis, prenant entre ses menottes brûlantes la main glacée de son institutrice, elle dit tendrement, avec conviction :

– Pourquoi être triste et pleurer ?... N'êtes-vous pas heureuse entre mon frère et moi ?... Est-ce Jack qui cause votre peine ?... Si cela était, ayez confiance, mademoiselle Monique ! Il est si bon, mon frère !... Il vous aime bien, croyez-moi !... Il ne faut pas désespérer de l'avenir... Et puis, je suis là, moi, et je veux être votre bon ange... à tous les deux !...

Monique frémit de ce qu'elle crut être de la perspicacité chez la fillette et elle brusqua la séparation.



Elle dit, gravement :

– Mes peines, chère petite, ne dépendent que de Dieu. C’est Lui qui me les mesurera.

La voix plus sourde, elle prit congé :

– Au revoir, Maë, souvenez-vous toujours de moi et guérissez-vous vite !

Elle essayait de sourire à l’enfant ; mais ses yeux brillaient de larmes refoulées.

Enfin, elle gagna la porte qu’elle ouvrit ; avant de la refermer, du bout de ses doigts fins, elle envoya un baiser vers sa petite amie ; puis, elle se sauva, la poitrine gonflée de sanglots. Maë s’était dressée sur son lit, surprise et presque angoissée ; elle écoutait le bruit des pas de l’institutrice qui diminuait avec l’éloignement.

En retombant sur ses oreillers, elle murmura, devenue toute triste :

– J’ai peur !... Pourquoi m’a-t-elle dit : « Souvenez-vous toujours de moi ! » puisqu’elle doit revenir demain ?... Mon Dieu ! si j’allais ne plus la revoir !...

Quand Jack entra, il vit la mine attristée de sa

sœur.

– À quoi penses-tu, petite fille ?...

– À M<sup>lle</sup> Monique !... J'ai bien peur de l'avoir vue aujourd'hui pour la dernière fois... Je crains qu'elle ne vienne pas demain !...

– Que dis-tu ? s'écria Jack, surpris. Qu'est-ce qui te fait supposer cela ?

Pensivement, Maë répondit :

– La chaleur de ses adieux et sa tristesse de toute la journée.

– Elle n'était pas gaie, ce matin, en arrivant, fit-il remarquer. Peut-être est-elle souffrante...

La fillette hocha la tête.

– Non, M<sup>lle</sup> Monique n'est pas malade. Elle a autre chose. Y a-t-il eu un ennui entre elle et toi, ces jours-ci ?... demanda-t-elle, en examinant attentivement son frère.

– Je ne m'en souviens pas ! fit-il. Au contraire, depuis quelque temps, je la traitais en amie et j'oubliais volontiers son rôle dans cette maison.

Il eut un geste de dépit.

Il reprit :

– Bah ! c'est un caprice !... Elle a été contrariée ailleurs que chez nous et, demain, elle sera aussi souriante qu'elle était hier... Attendons !

– Oui, attendons, je puis me tromper !

Le ton d'incrédulité de la petite démentait les paroles qu'elle prononçait. Elle n'escomptait pas en bien le résultat de l'attente et Jack eut un frémissement en s'avouant sa propre angoisse.

Cependant, il en voulait à Monique de la façon cavalière dont elle l'avait traité le matin. N'était-ce pas la preuve qu'elle n'était pas encore, autant qu'il avait voulu le croire, à l'unisson de ses propres sentiments ?...

Mais il était déjà trop amoureux pour éprouver longtemps de la rancune ou de l'irritation contre elle. Son indifférence n'était qu'apparente. Parce que l'amour rend plus sensible aux plus légers manquements de l'être aimé, c'était surtout une sorte de crainte dans son cœur et de blessure dans sa dignité qu'il ressentait.

Ce furent ces sentiments qui le dominèrent et l'empêchèrent de faire aucune démarche auprès de Monique, les jours qui suivirent.

\*

L'orpheline s'était sentie bien seule, en pénétrant dans son pauvre logis.

– Le brillant rêve est fini ! s'était-elle dit. L'affreuse réalité redevient mon partage et la lutte pour la vie recommencera demain. Si encore j'avais toute ma sérénité d'antan pour poursuivre mes recherches !...

Elle essayait de s'appesantir sur des peccadilles pour éviter de penser à la seule chose qui eût, vraiment, de l'intérêt pour elle.

C'est ainsi qu'elle dressa son couvert et voulut manger. Mais, bientôt, elle repoussa son assiette avec lassitude et, appuyant son front brûlant entre ses mains, elle se mit à songer douloureusement.

Ses paupières se mouillèrent d'abord, puis, sur ses joues, les pleurs refoulés tombèrent,

lentement, un à un.

D'amères rancœurs lui vinrent. Elle se demanda pourquoi Dieu l'accablait si tenacement, quand tant de gens vivaient heureux, le sourire continuellement sur les lèvres.

Ses peines lui parurent imméritées.

Depuis quinze mois que son père était parti, elle avait déjà tant pleuré !... Et voilà qu'elle prévoyait encore la tristesse des jours qui allaient suivre avec son mal inguérissable au cœur !

Des privations corporelles qu'elle allait avoir à endurer, elle ne se souciait pas. La faim, la fatigue, la misère ne se sentent pas, quand on souffre d'amour.

Elle ne voyait, elle ne craignait que le vide brusquement fait autour d'elle par sa rupture avec la famille Saint-Angel.

« La blessure vit au fond du cœur », a dit Virgile. Son tourment actuel allait-il donc durer longtemps ?... Sous un sourire contraint, devrait-elle indéfiniment cacher une plaie douloureuse ?...

Mais, dans son farouche désespoir, deux noms vinrent sur ses lèvres – ceux que l’homme bégaye comme le petit enfant – ceux de son père et de sa mère.

Ils lui parurent se dresser entre elle et la souffrance qu’elle redoutait.

Se traînant jusqu’aux portraits accrochés au mur, de ceux à qui elle devait d’être, elle les contempla longuement.

Dans son exaltation, il lui sembla qu’ils la regardaient, tristes et pitoyables. Alors, joignant les mains, elle leur parla :

– M’avez-vous donc abandonnée, chers êtres disparus, dont le souvenir veut me sauver de moi-même ? Avez-vous oublié l’enfant que vous avez laissée seule sur cette terre... si seule que son cœur affamé de tendresse s’est épris naïvement du premier homme qu’elle a rencontré ?... Mais je resterai si fidèle à cet amour que vous me pardonneriez et que vous me plaindriez de tant souffrir par lui !... Car je souffre, ma mère... je souffre, mon père !... Toi qui m’aimais tant et qui ne pouvais voir une larme briller dans les yeux de

ta fille !... Je suis bien malheureuse, ô mon père bien-aimé !...

Elle se tut, la voix brisée par sa grande douleur.

Longtemps, elle pleura dans les ténèbres de la nuit qui avaient envahi sa chambre.

À la fin, terrassée par tant d'émotions, elle s'endormit dans la même position, à genoux, la tête appuyée sur la paille rugueuse de la chaise.

Le froid la réveilla cependant, car les nuits sont encore fraîches au mois de mai.

Le sommeil avait tari ses larmes ; elle se coucha plus résignée à la vie morne qui l'attendait...

\*

Il était dix heures quand le domestique remit à Jack, sur un plateau d'argent, un pneumatique qui venait d'être porté à l'hôtel.

Le jeune homme tressaillit en le prenant. Il

reconnaissait l'écriture de Monique Somesnil.

Il attendit, pour l'ouvrir, que le valet de chambre se fût éloigné ; puis, d'une main tremblante, il déchira la petite bande pointillée.

Il lut :

« Monsieur,

« Par suite d'un surcroît d'occupations, il me sera impossible désormais de continuer à votre sœur les soins que je lui ai donnés jusqu'ici. »

Il ne put achever ; ses yeux se voilaient sous l'influence de l'émotion qui l'avait empoigné dès les premières lignes.

Ainsi, c'était fini, elle ne reviendrait plus !

« Et moi qui me croyais aimé ! pensa-t-il. Je la traitais en égale. Je me privais de rester auprès de ma sœur malade pour mettre sa réputation à l'abri des méchantes langues. Et la malheureuse, qui s'était aperçue des sentiments qu'elle m'inspirait se jouait de moi et de mon cœur.



« Toutes les femmes sont les mêmes ! Celle-là que j'avais mise sur un piédestal, est comme les autres !... En vérité, ça fait deux fois que je suis berné...»

À cette dernière pensée, il froissa la lettre, de dépit, et la jeta à terre.

Sa colère dura peu. Il reprit le papier et se mit à lire la fin de la missive :

« Je vous remercie de l'accueil que vous et votre sœur avez fait à la pauvre institutrice que je suis, et, avec tous mes regrets de vous récompenser si mal, veuillez recevoir l'assurance que je ne vous oublierai jamais.

« Monique SOMESNIL. »

Après avoir lu, Jack poussa un gémissement. Une détresse emplissait son âme.

Cependant, depuis la veille, il s'était si bien cuirassé contre cette rupture, prévue par Maë, que son soupir fut le seul signe de faiblesse qu'il donna.

Mais, maintenant, qu'allait-il faire ?

Aller trouver la transfuge pour la prier de revenir ?...

Oh !... non, il ne lui donnerait pas cette satisfaction-là !

Au contraire, il chercherait tout de suite une autre institutrice pour Maë. Monique verrait ainsi combien vite on pouvait la remplacer !

Prendre une autre institutrice ?

Il revoyait la jeune fille avec ses beaux yeux bruns et son doux sourire... Il se rendit compte qu'il renoncerait difficilement à elle... qu'il la remplacerait encore plus difficilement.

Pourtant, parce qu'il était déçu, irrité – et surtout, sans se l'avouer, profondément peiné – les mauvais sentiments revenaient à lui, malgré leur invraisemblance, et il se rappelait ses soupçons et sa jalousie.

Cette rupture avait peut-être été imposée à la jeune fille par un homme aimé d'elle !... Un homme ! Un autre ! Que Monique aimait !...

Dans ce cas, que faire ? C'était affolant !

Mais, puisqu'il ne voulait pas aller trouver Monique, il fallait laisser les choses comme elles étaient.

Pourquoi pas, après tout ?... Elle voulait sa liberté, qu'elle la prenne !

Elle trouvait naturel de s'éloigner sans fournir d'explications ! Il n'irait pas en mendier près d'elle !

Il se consolerait comme tant d'autres l'avaient fait avant lui !

Pauvre Jack ! Pendant qu'il se traçait ce sage plan de conduite, son front était bien grave et son cœur très lourd...

En cet instant, une glace lui renvoya son image.

Un moment, il contempla ses yeux fiévreux, son visage bouleversé. Alors, il se raidit et mit toute son énergie à se recomposer une figure plus calme, une allure plus assurée. Ne lui fallait-il pas se rendre auprès de Maë, qu'il savait inquiète au sujet de Monique ? Quoique la nouvelle dût la décevoir, il était préférable de la lui faire

connaître tout de suite.

L'enfant, en le voyant entrer, devina à sa pâleur ce qu'il allait lui dire.

– M<sup>lle</sup> Monique t'a écrit !... Elle ne va plus revenir ? fit-elle, prête à pleurer.

Dans les grands yeux de l'enfant, des larmes refoulées brillaient déjà.

– Ne te chagrine pas chérie, s'écria Jack, en la prenant dans ses bras ; je t'en supplie, songe à moi, et ne te rends pas malade. M<sup>lle</sup> Monique n'était pas ta sœur, après tout !

– Je l'aimais beaucoup et elle me le rendait si bien !...

– Je t'aimerai pour deux, petite Micou !... Nous reprendrons, comme autrefois, nos bonnes promenades et nos longues causeries. Je redeviendrai ton professeur, et nous ne penserons plus à M<sup>lle</sup> Somesnil.

Le ton de fausse résignation de Jack frappa la fillette.

Elle croyait que le départ de Monique lui aurait fait plus de peine. Mais peut-être qu'il ne

voulait pas le laisser paraître et se l'avouer à lui-même ?

Posant sa tête sur l'épaule du jeune homme, elle lui dit doucement :

– C'était bon aussi lorsqu'elle était là et que nous étions trois... La vie aurait été douce, si elle était restée toujours entre nous deux.

La pâleur de Jack s'accrut et un pli, qu'il dut vite effacer, crispa un instant ses lèvres blêmes.

Cependant, ce fut avec une gaieté affectée qu'il sourit en répondant à sa petite malade :

– Bah !... Tout ça, ce sont de jolis rêves d'enfant ! Tu verras, chérie, que la réalité n'en sera pas moins belle... Quoique M<sup>lle</sup> Somesnil n'y soit pas mêlée !... Elle ne nous est pas indispensable, pour être heureux, voyons.

– En es-tu sûr, Jack ? bégaya la fillette.

Le visage du frère se contracta de nouveau.

Était-il possible que l'orpheline, même éloignée, ne fût pas longtemps présente à leur cœur !... L'oubli ne se commandait pas.

Après un moment de silence, Maë demanda :

– Montre-moi la lettre, veux-tu ?

Machinalement, il la lui tendit.

Lorsque la petite en eut pris connaissance, elle la rendit sans mot dire à son frère.

– Qu'en penses-tu ? interrogea-t-il, comme si l'opinion de l'enfant pût faire varier la sienne.

– Je crois qu'elle a dû beaucoup pleurer en t'écrivant.

Un peu nerveux, il répliqua :

– Je ne vois pas bien pourquoi elle aurait rompu avec nous, si réellement cela lui avait fait du chagrin.

– Qui sait ? murmura la petite, pensivement.

Elle évoqua le souvenir de son institutrice regardant l'image de Jack et, plus fortement, elle affirma :

– Je suis certaine que M<sup>lle</sup> Monique nous était très attachée.

Mais, comme Jack se taisait, le front barré d'un grand pli de dureté, Maë demanda,

insinuante et conciliante :

– Que vas-tu faire, à présent, grand frère ?

– Rien !

Il avait mis dans ce seul mot une telle énergie que la petite infirme n'osa pas formuler la réflexion qui lui montait aux lèvres.

Elle la réserva pour plus tard.

Les jours qui suivirent le départ de Monique semblèrent longs aux deux jeunes gens.

Néanmoins, ils évitèrent avec soin de parler de l'absente.

Il semblait, à écouter leurs conversations, qu'aucun d'eux ne songeait à la jeune fille et, cependant, celle-ci était toujours présente à leur esprit.

Ils abordaient cent sujets pour le besoin de se tromper réciproquement sur leurs intimes pensées ; mais les paroles qu'ils prononçaient les laissaient indifférents et, souvent, ils s'arrêtaient en causant, las de leur contrainte, éprouvant l'invincible besoin de rester silencieux de longs moments.

Jack, tout d'abord, avait été persévérant dans sa résolution de ne plus revoir l'orpheline ; mais, au bout de peu de temps, il se demanda, si, réellement, il agissait bien en laissant passivement les choses suivre leur cours.

N'eût-il pas pu trouver ailleurs qu'auprès de Monique les vraies raisons qui avaient déterminé celle-ci à ne pas revenir chez lui ?... Il eût pu chercher, en tout cas.

Le troisième jour, il fut encore plus résolu et, si ce n'avait été l'orgueil et la jalousie qui l'empêchaient de suivre l'impulsion de son cœur, il aurait été trouver Monique pour avoir avec elle une franche explication.

Maë, qui observait son frère avec beaucoup d'attention, devina une partie de la lutte qui se livrait en lui.

Elle chercha à y mettre fin.

Le jeune homme restait près d'elle chaque fois que la garde-malade s'éloignait pour prendre ses repas et, un soir – c'était le quatrième depuis le départ de Monique – la fillette profita de ce



moment pour attaquer bravement le sujet qui lui tenait au cœur.

– Jack, dit-elle à son frère, j’ai essayé d’être bien raisonnable et de ne plus penser à M<sup>lle</sup> Monique, mais, tu vois, je m’ennuie sans elle. C’est déjà si triste, à mon âge, d’être enfermée dans une chambre. Si tu savais comme elle a toujours été bonne et dévouée avec moi ; ce n’est pas une garde-malade qui peut la remplacer !... Toi-même, tu n’es pas gai, depuis qu’elle est partie.

– Tu te trompes, fit-il vivement. Je ne pense plus à elle... Si elle n’est pas revenue, c’est que notre société ne lui plaisait guère... elle ne mérite pas tes regrets !

– Tu cherches à te tromper toi-même, grand frère. Mais, enfin, admettons, si tu veux, que M<sup>lle</sup> Monique te soit indifférente... Je la regrette, moi, et je voudrais la revoir... Je t’en prie, informe-toi, elle est peut-être bien malheureuse !

Il ne répondit rien à la prière de Maë et il resta le regard vague sous ses sourcils froncés. Cependant, son courage fléchissait.

L'enfant ne se rebuta pas. Prenant la main son frère, elle essaya de l'attendrir.

– Regarde-moi, Jackie, et dis-moi ce que reproches à Monique ?

Il haussa les épaules.

– La façon dont elle nous a quittés ! fit-il bourru. Ayant vécu pendant dix mois presque notre vie, elle aurait pu venir elle-même nous faire part de son désir de ne pas te continuer ses visites !

– Elle n'aura pas eu le temps de venir jusqu'ici !

– Allons donc ! sa décision était prise le dernier jour qu'elle est venue. Le matin, elle ne prenait déjà plus de précautions en me parlant, ses réponses à mes questions ont été moins que polies !

L'enfant soupira tristement.

– Tu es prévenu contre elle, mon frère. Voici peu de temps qu'elle est partie et, déjà, tu as oublié le dévouement avec lequel elle m'a soignée, les nuits qu'elle a passées à mon chevet

et la patience qu'elle a apportée à mes caprices d'enfant gâtée et malade ! Tu es ingrat Jack, puisque tu ne te souviens plus que dans les jours d'angoisse, où tu craignais de me voir mourir, elle fut ton bon ange et te soutint par son courage et sa confiance en Dieu !

Les doigts de Jack serrèrent nerveusement la main de la fillette.

– Tais-toi ! fit-il sourdement. Tu ne sais pas... Tu ne peux pas savoir...

Un éclair de joie brilla dans les yeux de l'enfant.

– Je devine, répondit-elle en souriant.

Et, mutine, elle ajouta :

– Je ne suis plus un bébé, mon Jackie, tu le sais bien, à quoi bon nous cacher quelque chose ? Avoue que, toi aussi, tu voudrais bien revoir M<sup>lle</sup> Monique ? Je me demande pourquoi tu ne vas pas tout simplement vers elle pour lui parler et la ramener parmi nous !

– Parce que je ne pense pas qu'elle souhaite me voir ! D'ailleurs, je ne crois pas qu'il sorte

grand-chose de cette entrevue.

Il acceptait d'en discuter, maintenant, presque heureux de la perspicacité de l'enfant qui rendait sa contrainte inutile.

– De ton entrevue avec M<sup>lle</sup> Monique, il sortira tout ce que tu voudras ! fit la petite, avec un beau sourire confiant. À toi de bien savoir ce que tu veux lui dire !...

Jack regarda sa sœur, légèrement étonné.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?... Achève ta pensée, ma Micou ?...

L'enfant rougit et se troubla.

– Je n'ose pas... voilà... Tu vas te fâcher, peut-être.

– Pourquoi ?... Suis-je si terrible ?... Que voulais-tu dire, à l'instant ?

Maë hésita, puis, se décidant :

– Je te dirai toute ma pensée, grand frère !... Ne me gronde pas si mon rêve te paraît une divagation. Je serais si contente que M<sup>lle</sup> Monique devienne ma grande sœur... si tu l'épousais !...

Jack resta, un instant, interloqué.

Cependant, le regard de sa sœur était si droit et si pur qu'il comprit que la demande était faite telle que la réflexion l'avait amenée, sans qu'aucune arrière-pensée s'y mêlât.

Le ton grave et sérieux de la petite lui fit répondre franchement :

– Et si cela était, petite Maë... Si j'avais pour ton institutrice un sentiment plus tendre que celui que je lui dois pour les soins qu'elle t'a prodigués.

– Si cela était ? répondit tranquillement la petite. Eh bien ! Je te dirais d'aller la trouver et de t'expliquer avec elle là-dessus... Je suis certaine que, du même coup, tu ferais trois heureux : toi, elle et moi.

– Rien ne prouve que M<sup>lle</sup> Somesnil partage ta façon de voir et réponde à mon amitié selon notre désir...

– Et moi, j'en suis sûre, car j'en ai la preuve !... s'écria l'enfant avec fougue.

Elle s'arrêta, confuse d'en avoir tant dit en si

peu de mots ; et, complètement gênée par le regard surpris de Jack, elle se cacha le visage dans ses mains.

Le jeune homme avait eu un haut-le-corps en entendant l'affirmation de sa sœur. Sa figure s'illumina de l'espoir qu'elle venait de faire naître en lui.

Écartant les doigts amaigris de la petite, il plongea ses yeux bruns dans les yeux bleus qui le fuyaient.

– Tu en as trop dit pour t'arrêter en chemin, petite Micou, lui dit-il de son ton un peu autoritaire qui lui réussissait presque toujours auprès d'elle. M<sup>lle</sup> Monique t'a-t-elle confié ses sentiments à mon sujet ?

– Oh ! non, jamais elle ne m'en a parlé !

– Sur quoi bases-tu ton affirmation de tout à l'heure, alors ?

– Sur ce que j'ai surpris un jour, murmura-t-elle embarrassée et ne sachant plus comment se tirer de cet interrogatoire.

– Que sais-tu ? Oh ! ma sœurette, parle !

qu'as-tu donc vu et entendu ? insista-t-il.

L'enfant hésitait toujours ; brusquement, elle protesta :

– Ne me questionne plus, Jack, je ne puis rien te dire puisque c'est un secret... Contente-toi de ce que je viens de laisser échapper !

– Cependant...

– Je t'en prie, n'insiste pas ; tu me ferais de la peine. C'est très mal de révéler une chose qu'on a surprise par hasard. Si je t'en ai tant dit, c'est que ce serait si bon d'être heureux tous les trois. Ce serait trop beau, évidemment... Vois-tu, c'est seulement ce désir-là qui m'a fait parler...

Jack embrassa tendrement sa sœur.

– Garde ton secret, petite Micou ; il ne faut jamais être indiscret, en effet. Après tout, si tu ne t'es pas trompée dans ce que tu avances, tu m'en as vraiment fait connaître assez.

Il resta pensif quelques minutes.

Les paroles de l'enfant – quelque obscur que le sens en eût été – venaient de changer subitement toutes les résolutions du jeune

homme.

Si réellement Monique, en s'éloignant de lui, avait été poussée par un événement indépendant de sa volonté, pouvait-il lui en tenir rigueur ?

En agissant comme elle l'avait fait, elle avait peut-être eu du chagrin, elle aussi ?

Pauvre Monique ! Depuis trois jours, il avait été bien dur pour elle dans ses pensées... Comme un orgueilleux, il l'avait condamnée sans s'assurer d'abord si toutes les charges, que sa raison amassait contre elle, étaient fondées.

Ce soir, l'heure était trop tardive pour agir mais, demain, il irait la trouver et chercherait le mot de l'énigme...

Maë avait peut-être dit vrai. De leur entrevue sortirait ce qu'il voudrait en faire sortir. Il tâcherait, alors, qu'aucune équivoque entre elle et lui ne fût plus possible...

\*



Le lendemain de cette fameuse soirée était un samedi et on travaillait ferme dans l'atelier de M<sup>me</sup> Lesueur.

Avec les blouses légères et les costumes de toile que les chaleurs ramenaient, l'ouvrage ne manquait pas et la repasseuse était obligée de s'adjoindre, à chaque fin de semaine, une troisième ouvrière.

Et, pendant que les fers chauds glissaient sur les batistes, les langues ne restaient pas inactives ; ce jour-là, elles s'aiguisaient mieux que jamais.

Trois heures venaient de sonner à Montmartre, quand, soudain, tout s'arrêta dans l'atelier ; les mains devinrent immobiles et un silence religieux s'établit entre les apprenties du repassage.

Un jeune homme très chic, et vêtu avec une élégante recherche, venait d'entrer dans l'atelier. C'était un événement qui sortait de l'ordinaire.

– M<sup>lle</sup> Somesnil est-elle chez elle ?... s'informa-t-il poliment auprès des travailleuses.

– Mais non, monsieur, pas à cette heure,

répondit la plus hardie des trois jeunes filles. Elle est partie comme d'habitude soigner une de ses élèves qui est malade.

Jack – car c'était lui – parut surpris.

– Mais en êtes-vous sûre, mademoiselle ? insista-t-il.

– J'en suis certaine, monsieur.

– Elle a même dû y arriver en retard, ajouta une jeune blonde en rougissant. Elle s'est arrêtée en passant quelques instants, chez ma mère qui est souffrante.

– Sa petite élève doit aller plus mal, reprit la jeune fille qui avait parlé la première. M<sup>lle</sup> Monique est très triste depuis quelques jours et, hier soir, elle est rentrée bien plus tard que de coutume.

– Je lui ai parlé avant son départ pour chez vous, dit en s'avançant M<sup>me</sup> Lesueur qui, absente un moment, venait de rentrer et reconnaissait le jeune homme pour l'avoir entrevu chez lui quand elle allait parfois au-devant de sa jeune locataire.

– Je vous remercie, mesdames, dit Jack,

étrangement surpris de ce qu'il entendait.

Mais, ne voulant pas le paraître, il ajouta :

– Je suis parti de très bonne heure de chez moi, et M<sup>lle</sup> Somesnil y sera arrivée après mon départ. En rentrant, je la trouverai.

Il salua et sortit.

Tout en s'éloignant, il essayait de s'expliquer ce que tout cela voulait dire.

M<sup>me</sup> Lesueur ignorait donc, depuis quatre jours, que sa locataire ne venait plus chez lui, et Monique continuait d'être absente toute la journée comme auparavant.

Pis que tout cela : elle rentrait plus tard, le soir...

Que signifiait cette étrange conduite ?

Avait-elle trouvé une autre place ?

Non... Si cela était, M<sup>me</sup> Lesueur aurait été prévenue...

Alors, que penser ?... De nouveau, sa jalousie forgeait tout un roman : c'était clair, la jeune fille avait des relations inavouables avec quelque

personne inconnue de la repasseuse... relations qu'elle cachait de son mieux, en continuant de s'abriter derrière ses leçons à Maë.

Ah ! mais il ne voulait pas que cela continuât ainsi. Il la démasquerait... Dût-il, pour réussir, l'espionner les jours suivants.

La jalousie le rendait fou.

Il marchait lourdement, les jambes cassées par la découverte qu'il venait de faire.

Dans ses mille suppositions des jours précédents, jamais il n'avait osé accuser si complètement Monique qu'il le faisait à présent.

Il lui avait attribué bien des torts, mais il ne l'avait pas supposée capable de cette infâme comédie.

Sa douleur et sa rage furent si grandes en cet instant qu'il méconnut l'élévation de la nature de Monique et crut sérieusement qu'elle s'était livrée à l'être imaginaire qu'il se formait pour rival.

Cependant, la conversation qu'il avait eue avec sa sœur, le soir précédent, se présenta à sa

mémoire avec une étrange netteté ; il lui sembla encore entendre l'enfant se porter garante des sentiments de Monique.

Qui donc était dans le vrai en cette obscure histoire ?

Toutes les apparences étaient contre l'orpheline... Il était évident, néanmoins, qu'elle n'était pas obligée de raconter ses affaires à tout le monde. Peut-être tout bonnement cherchait-elle du travail ?

Un impérieux désir de connaître la vérité le prenait... il ne pouvait plus vivre avec de pareils doutes. Et, déjà, il se demandait comment il allait pouvoir attendre le lendemain dans cette incertitude, quand, tout à coup, il eut un brusque mouvement et s'arrêta.

À quelques pas de lui, une silhouette connue et aimée – oui, aimée, malgré tout – se profilait.

– Elle ! bégaya-t-il, devenu blême. Le hasard fait bien les choses, qui la place sur mon chemin !

Il se sentait une envie folle, en la voyant si près de lui, de la rejoindre et d'exiger, sans plus

de façon, l'explication de sa conduite.

Cependant, il se contentait ; ne valait-il pas mieux la suivre en se dissimulant ? De cette manière, seulement, il connaîtrait la vérité.

Monique marchait lentement, comme si sa promenade n'avait pas de but fixe.

Arrivée près de la rue de Lisbonne, elle s'arrêta, paraissant hésiter à s'y engager.

« Elle marche si doucement qu'elle doit attendre quelqu'un, pensa Jack, qui sentait des révoltes gronder en lui. Ah ça ! on dirait qu'elle va chez moi ! »

Monique remontait, en effet, vers l'hôtel Saint-Angel ; mais, avant d'y arriver, elle traversa la rue et alla se poster de l'autre côté, de façon à ne pas perdre de vue la grande porte de la maison, sans toutefois se laisser apercevoir elle-même.

Le jeune homme, qui ne la quittait pas de vue, se perdait en conjectures sur ce que la jeune fille faisait là.

Une idée qui, comme un éclair, traversa sa

tête, le fit trembler de colère.

Il regarda sa montre.

Elle marquait six heures.

– Elle attend le docteur Deler, parbleu ! se dit-il. Elle sait que c'est son heure de venir voir ma sœur. Ah ! si cela était !

Cette supposition mettait de la fureur en lui.

Justement, M. Deler sortait de l'hôtel ; contrairement à son habitude, il était à pied.

Il frôla Jack au passage, mais ne le reconnut ou ne le remarqua pas.

Saint-Angel, dissimulé derrière le battant d'une porte cochère, examinait d'un œil halluciné la jeune fille qui continuait sa faction.

Mais, en apercevant le médecin, loin de marcher à sa rencontre, comme le frère de Maës y attendait, Monique s'enfonça rapidement dans une allée pour ne reparaître que lorsque l'autre se fut éloigné.

Un soupir de soulagement avait jailli de la poitrine de notre amoureux.

– Dieu soit loué ! ce n'est pas cet imbécile qu'elle guette ainsi ! se disait-il. Mais, alors, qui donc ça peut-il être ?

Jack devait avoir presque aussitôt la solution de ce qui l'inquiétait. À ce moment, une femme sortait de chez lui.

C'était la cuisinière qui, un panier au bras, allait en toute hâte chercher quelque provision oubliée le matin.

Comme elle se dirigeait de son côté, le jeune homme dut faire ce qu'il avait déjà fait pour le docteur Deler, il se dissimula de nouveau sous la voûte de la maison voisine.

Il venait à peine d'effectuer ce mouvement de retraite que la cuisinière était rejointe par l'institutrice.

– Brigitte, arrêtez-vous, appelait celle-ci discrètement.

La femme, se retournant, la reconnut avec surprise.

– Tiens, mademoiselle Monique !... Vous à cette heure ?



– Oui, mais je suis très pressée et, comme je n'ai pas le temps de monter voir M<sup>lle</sup> Maë, dites-moi, puisque vous voilà, comment elle va ?

– Mais elle va toujours mieux... Seulement, il paraît que votre absence l'a beaucoup peinée.

– La chère enfant. Et M. Jack reste auprès d'elle alors ?...

– Dame, oui, toute la journée.

– Ce qui fait que personne ne pense plus à moi ! murmura la jeune fille, dont la voix s'altérait.

Brigitte se mit à rire.

– Il est certain que mam'zelle Maë ne vous a pas déjà oubliée ; mais, pour ce qui est de Monsieur... Il est tellement changé, depuis quelque temps. Jamais deux jours pareils !... ce qui fait que nul ne sait ce qui lui trotte derrière la tête.

Monique soupira et resta songeuse. Bien d'autres questions se posaient en elle ; mais elle ne pouvait les formuler à la brave femme. Alors après avoir hésité, elle prit congé.

– Je suis heureuse d’avoir des nouvelles de ma petite élève... je vous remercie, Brigitte.

– À votre service !

Elle allait quitter la femme quand, se ravisant elle dit encore, un peu embarrassée d’expliquer son désir :

– Comme je n’ai pas le temps d’aller voir M<sup>lle</sup> Maë, je vous serais obligée de ne pas lui raconter notre rencontre, afin qu’elle n’ait pas de regrets de ne pas m’avoir vue, n’est-ce pas ?

– Si ça vous plaît, je n’en dirai rien.

– C’est cela, Brigitte, au revoir.

– Au revoir, mam’zelle Monique... Et faites le plaisir à chacun de revenir bientôt. Tout le monde vous aimait bien, dans la maison.

L’orpheline sourit tristement ; puis, après un dernier signe d’adieu à la cuisinière, elle se remit en marche, prenant cette fois la direction de son logis.

Jack lui emboîta le pas.

À vrai dire, ce qu’il venait d’entendre ne lui

avait pas appris grand-chose, sinon que, jusqu'ici, ses soupçons n'étaient pas fondés.

Il se sentait tout à coup agité de sensations complexes, son orgueil lui défendait d'interroger la jeune fille, mais, s'il perdait l'occasion de le faire qui s'offrait à lui, peut-être ne se représenterait-elle plus.

Ce fut cette crainte qui l'emporta.

À peine l'orpheline avait-elle tourné dans la première rue qu'il la rejoignit et lui toucha le bras.

Sa voix un peu basse arrêta net la marche de celle-ci.

– Voulez-vous, mademoiselle, que nous continuions ensemble l'entretien commencé tout à l'heure avec ma cuisinière ?

Monique sursauta.

Elle s'attendait si peu à le rencontrer qu'elle perdit contenance et rougit violemment.

– Je remarque que vous ne vous attendiez pas à me voir... peut-être ma présence vous gêne-t-elle ?

La promeneuse dut se raidir pour répondre avec calme :

– Nullement, monsieur... Mon émoi vient de ma surprise en vous reconnaissant. Je ne m’y attendais pas !

– Où vous dirigez-vous ainsi ?

– Chez moi.

– Vous permettez, alors, que je fasse la route avec vous ?

– Comme vous voudrez !

Ils firent quelques pas en silence.

À la dérobée, Jack regardait la jeune fille. Elle était pâle ; autour des yeux, un cercle bleuâtre élargissait le regard las et morne.

L’homme eut un sourire singulier, où il y avait de la joie de voir que celle qu’il aimait n’avait pas son bel air radieux ordinaire. Avait-elle donc souffert et pleuré, depuis leur dernière entrevue ?

Après quelques secondes d’examen, il dit brusquement :

– J’ai reçu votre billet d’excuse, dans lequel

vous me faisiez part de votre intention de ne plus revenir chez moi. Mais vous avez oublié, mademoiselle Somesnil – par négligence, sans doute – de me donner les motifs de votre détermination... Vous allez pouvoir réparer cet oubli aujourd'hui... Si la chose vous a paru difficile à écrire, elle vous sera sans doute plus commode à exprimer de vive voix... Je vous écoute...

Monique eut un geste vague et ne trouva rien à dire.

L'ironie et le mordant des paroles du jeune homme ne lui échappaient pas ; mais elle était si lasse qu'elle ne cherchait pas à répondre sur le même ton. Aurait-elle osé, d'ailleurs ?

Elle continuait d'avancer à petits pas, pendant qu'à ses côtés il réglait sa marche sur la sienne.

– C'est donc bien difficile à dire ? reprenait-il. Ne puis-je vous aider ?... Voyons... Est-ce ma sœur ou moi qui sommes la cause de votre résolution ?

– Oh ! non, vous avez toujours été bons l'un et

l'autre pour moi... Je n'ai rien contre vous.

– Alors, pourquoi ne voulez-vous plus revenir ?...

– Je vous en prie, ne m'interrogez pas, balbutia-t-elle embarrassée. Pour que je me sois décidée à cette rupture, alors que vous étiez les seules personnes au monde qui me marquiez de l'intérêt, il a fallu que des raisons bien graves m'y aient poussée !

– Ce sont justement ces raisons que je désire connaître !

Jack avait saisi le bras de Monique et, à travers son mince corsage de crêpe de chine, celle-ci sentait les doigts nerveux du jeune homme meurtrir sa chair.

Elle voulut secouer la torpeur qui l'envahissait à ce contact, et elle se redressa, prête à la rébellion ; mais, aussitôt, elle baissa les yeux sous le regard dominateur de son compagnon.

– Voyons, mademoiselle Monique, dites-moi quelque chose ! Vous devinez bien que je ne vous quitterai pas avant que vous m'ayez répondu !

Elle retenait, avec une impuissance douloureuse, les larmes qui lui montaient aux yeux.

– Vous mettez ma faiblesse à une rude épreuve, dit-elle avec effort. Si je ne parle pas, c'est que c'est délicat à dire.

– N'importe ! Expliquez-vous, cela est mieux, je vous l'assure !

Elle se décida et, à voix basse, expliqua :

– Le monde est méchant et la calomnie s'est emparée de ma présence chez vous... On a vu le mal dans les visites journalières que je faisais à votre sœur.

Elle faisait cet aveu, la tête haute et les lèvres frémissantes.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de Saint-Angel.

– Qui a dit cela ? s'écria-t-il. Des cancans de concierges et de domestiques ?

– Non, je suis au-dessus des potins de l'office... C'est parti de plus haut...

– Qui ? répéta-t-il. Votre logeuse, M<sup>me</sup> Lesueur ?

De la tête, elle fit un signe négatif.

– Une de vos anciennes élèves ?

– L'opinion des indifférents ne m'eût pas touchée !

Le jeune homme s'impatienta :

– Mais qui a eu sur vous une telle autorité ? Quelle est cette personne dont vous refusez de dire le nom et dont vous craignez tant le jugement ? Un homme ? Un homme que vous craignez, sans doute ?... Celui qui vous a donné ces violettes qui ornent votre corsage ?

Dans sa jalousie subitement exaltée, il arracha les fleurs et les écrasa entre ses doigts.

Avec une grande émotion, Monique le regardait faire.

Pourquoi cette colère subite ?... Elle ne lui était donc pas indifférente ?... Ne pouvait-il pas supposer avec calme qu'elle avait disposé de sa vie en dehors de lui ?



Était-il possible qu'il nourrisse quelque impérieux sentiment à son égard ? C'était trop beau, trop improbable ! Ce fut pourtant avec moins d'amertume qu'elle expliqua, en fronçant ses fins sourcils :

– Aucun être n'a sur moi un empire tel que vous le supposez ! Je suis libre et ne dépends de personne ! Les pauvres fleurs que vous venez de massacrer m'ont été données ce matin par une apprentie de M<sup>me</sup> Lesueur, en remerciement de la visite que j'allais faire à sa mère malade.

Jack se souvint de la petite blonde qu'il avait entrevue dans l'atelier de repassage, et il fut heureux de constater que l'institutrice de Maë disait vrai.

Il reprit, plus doux, donnant à ses paroles le ton d'une prière :

– Je vous en prie, mademoiselle Monique, faites cesser toutes mes suppositions en me répondant franchement !... Vous sentez bien que cela vaudra mieux pour nous !

Elle hésita encore, puis, avec un gros soupir

plein de rancune contenue, elle finit par avouer :

– Eh bien ! soit, mais, quand j’aurai parlé, vous serez le premier à vous éloigner de moi !... Ce sont deux femmes qui prirent ombrage de ma présence chez vous. En m’en avertissant, elles m’en chassaient !

Jack, surpris, attendait qu’elle continuât.

Sentant son courage renaître à la pensée de celles qui l’avaient injuriée, Monique regarda le jeune homme avec bravade et lui jeta leurs noms à la face.

– J’ai nommé les dames Le Kervec, votre fiancée et sa mère. Vous voyez bien que j’avais raison de me taire. Est-ce que vous pouvez être d’un autre avis que le leur ?

À sa grande surprise, Saint-Angel n’en parut pas fâché.

Ayant craint autre chose, il était heureux de s’être trompé, mais il demeurait abasourdi de ce qu’elle lui apprenait.

– Quand les avez-vous vues ? interrogea-t-il.

– Le matin même du dernier jour que j’ai

passé près de Maë !

– C'est pour cela que vous m'avez reçu si mal, ce matin-là ?

– Oui, reconnut l'orpheline en rougissant.

Il demeura songeur un instant. C'était si inattendu, ce qu'elle lui apprenait là !

– Que vous ont dit ces dames ?... questionna-t-il, subitement inquiet de tout ce que les misérables femmes pouvaient avoir inventé.

– Ah ! ne m'obligez pas à vous répéter les insultes dont je fus abreuvée !... C'est assez de les avoir essuyées... Je voudrais les oublier à jamais.

Elle avait les yeux pleins de larmes, avec un frémissement de tout son être, à ce pénible souvenir.

Jack se rapprocha d'elle et prit sa main qu'il pressa doucement entre les siennes.

– Et moi qui n'avais rien deviné, fit-il avec tendresse. Pauvre enfant... Elles se sont vengées sur vous de mon dédain... Sachez, Monique, qu'il y a près d'un mois que j'ai rompu avec ces femmes et qu'elles ne me sont plus rien.

La jeune fille chancela presque sous l'heureuse nouvelle et Jack vit son émoi avec bonheur.

– Dites-vous vrai ? bégayait-elle, toute pâle.

– Pourquoi mentirais-je ?... J'ai brisé ces sottises fiançailles quand je me suis aperçu que je n'aimais pas M<sup>lle</sup> Le Kervec, que jamais je ne l'avais aimée... Vous m'entendez ? Jamais !...

– Oh ! tant mieux ! s'exclama-t-elle naïvement. Il m'était si pénible de penser que vous étiez au courant de l'affront qu'elles m'avaient infligé... que cela vous faisait un peu leur complice !...

Un tel bonheur était si soudainement en elle qu'elle ne retrouvait plus ses griefs contre lui.

– Quoi ! protestait-il. Vous avez cru cela de moi ? Oh ! mademoiselle Monique, c'est vilain !

Puis, se penchant vers elle, il la regarda de tout près, pendant qu'il pressait longuement la petite main qu'il tenait.

– J'ai douté de vous, moi aussi, Monique... Comment n'avez-vous pas craint de me faire de

la peine en ne revenant pas !

Elle leva les yeux, attirée par son regard.

– Est-ce que je pouvais deviner ?... Je ne savais pas que vous ne voyiez plus ces femmes...

– Je regrette à présent de ne pas vous avoir parlé plus tôt de cette rupture, cela eût évité bien des malentendus et, surtout, vous ne seriez pas partie.

Monique regarda longuement au loin... bien loin... dans son cœur... et ne répondit pas.

Elle savait trop qu'elle n'aurait pu rester plus longtemps auprès de lui, quand bien même les dames Le Kervec ne se fussent pas trouvées sur son chemin.

– Dites-moi encore, reprit le jeune homme qui avait besoin de dissiper tous ses doutes. Où avez-vous été, depuis quatre jours ?

– Partout... J'ai cherché du travail, un peu au hasard...

– M<sup>me</sup> Lesueur ne sait pas que vous ne venez plus chez moi ?

– Non, je ne compte le lui dire que quand j’aurai trouvé une autre situation. De cette façon, j’éviterai bien des questions !

– Et avez-vous beaucoup de courage dans vos recherches ?

Elle baissa la tête en soupirant.

Le silence tomba entre eux, plein de leurs pensées apaisées et si proches qu’ils n’avaient plus besoin de les exprimer.

Au bout de quelques minutes pourtant, Jack demanda encore :

– Où êtes-vous allée, hier soir ?

– Hier ? répéta-t-elle en cherchant. J’ai assisté au salut du mois de Marie, à l’église de la Trinité.

– Il a fini tard ?

– Vers neuf heures, fit-elle, surprise de la minutie des questions.

– Comment se fait-il que vous alliez à cette église pour vos dévotions ? Elle n’est cependant pas la plus proche de votre logis ?

– J’y vais de préférence, parce que c’est la

première où je suis entrée à mon arrivée à Paris. J'étais bien abandonnée, alors... sans foyer, sans amis... C'est dans ses murs bénis que j'ai puisé le courage de surmonter mon isolement.

Ils se turent de nouveau.

L'ombre de la nuit les enveloppait complètement et, tout à ce qu'ils disaient, n'en prenant pas garde, ils s'étaient arrêtés, l'un contre l'autre, leurs yeux plongeant en eux...

Bientôt, Jack passa son bras sous celui de la jeune fille et, se penchant vers elle, tout doucement, il demanda :

– Puisque personne ne sait le malentendu qui nous a séparés depuis quelques jours, vous reviendrez demain, n'est-ce pas, ma petite Monique ? Nous allons reprendre nos bonnes habitudes.

– Oh ! non, pas cela ! fit-elle, en essayant de se dégager de son étreinte amollissante.

Elle éprouvait subitement comme la prescience d'un danger qui la menaçait.

– Pourquoi ?

– Parce que cela ne se peut plus, à présent !

– Pourquoi ? Que craignez-vous ?... Ce n'est pas à cause de moi, n'est-ce pas ? Je ne suis pas bien dangereux et vous avez confiance...

Insensiblement, il l'étreignit plus fortement et lui parlait bas à l'oreille, si bien qu'elle l'entendait à peine et sentait seulement le souffle du jeune homme lui effleurer la joue. Instinctivement, elle voulait s'éloigner, mais il était un peu tard... Tout naturellement, pour retenir près de lui la chère tête au parfum de violette, Jack avait entouré les épaules de Monique d'un geste protecteur.

– Monique, vous viendrez demain, je le veux !

Il ponctua sa phrase d'un long baiser sur le front pâle, qui essayait en vain de se dérober à cette caresse.

– Oh ! c'est mal, monsieur Jack, c'est bien mal ! balbutia Monique, qui tremblait d'émotion.

Il la vit si timide, si troublée, qu'il desserra son étreinte et s'excusa :

– Pardonnez-moi, Monique... Vous m'affolez



en refusant de revenir... Je vous en supplie, promettez-moi ! Nous vous attendrons demain, mon amie... Viendrez-vous ?

– Oui, j’irai l’après-midi, répondit-elle, incapable de résister à cette prière qui s’imposait à elle.

Si bas qu’elle eût parlé, il avait entendu, et, saisissant les petites mains qu’elle lui abandonnait, il les baisa avec passion.

– À demain donc, mon amie... Ma petite Monique bien chère... Vous voici presque chez vous, séparons-nous !

Sans pouvoir prononcer un mot, elle le quitta, si profondément émue qu’elle était comme ivre et butait en marchant sur l’asphalte brillant.

Jack restait planté sur le bord du trottoir. Il la regarda s’éloigner jusqu’à ce qu’elle disparût dans le petit couloir sombre de son logis... Alors, fou de bonheur, du soleil plein l’âme, il reprit rapidement le chemin de son hôtel.

Nous n'essaierons pas de dépeindre les sensations qui agitèrent Monique lorsqu'elle se trouva seule dans sa chambre.

Elle était si délicieusement vaincue, elle sentait si bien que l'horizon de sa vie s'élargissait dans le bleu de l'avenir, qu'elle eut peur de ce bonheur presque surhumain.

Être la femme de Jack lui paraissait trop beau et trop inaccessible ; elle se demanda avec inquiétude si c'était bien vers ce but que tendaient les attentions du jeune homme... Sait-on jamais !...

Elle aurait voulu que la journée du lendemain n'arrivât pas...

À cette heure, elle pouvait tout espérer et sourire avec confiance à l'avenir... Alors que demain il lui faudrait peut-être essuyer une nouvelle déception !... une déception qui serait d'autant plus pénible qu'un moment elle aurait entrevu un magnifique espoir...

Ce fut en vain qu'elle essaya de dîner. Comme

le chagrin, la joie coupe l'appétit et c'était si inattendu toutes ces choses qui lui arrivaient, que rêver valait mieux que manger !

Jack l'aimait, elle, la pauvre orpheline, alors que, millionnaire, il pouvait prétendre aux plus grandes héritières et choisir la plus belle de toutes !...

Elle connaissait la joie ineffable de se sentir aimée de l'homme préféré entre tous. C'était inimaginable. Mais l'amour de Jack irait-il jusqu'au mariage ?

L'âme de Monique était trop foncièrement honnête pour admettre un instant tout sentiment qui risquerait de la faire dévier du droit chemin qu'elle s'était tracé.

Longtemps, elle tourna dans sa tête le redoutable et délicieux problème de l'amour de Jack ; cependant, elle s'endormit plus calme, car elle se sentait prête à briser son cœur, si le jeune homme ne répondait plus à ce qu'elle attendait de lui.

– Eh bien !... grand frère, quelle nouvelle m’apportes-tu de Monique ?... s’écria Maë dès que Jack entra dans sa chambre.

– Quoi, tu as deviné ?...

– La cause de ta sortie d’aujourd’hui ?... Pourquoi pas ?... fit-elle malicieusement. Et alors ?...

– J’ai vu M<sup>lle</sup> Somesnil !

– Elle reviendra ?...

– Demain ; du moins, elle me l’a promis.

– Tant mieux, je suis contente !... Ah ! si contente !... Et toi, grand frère ?...

– Radieux, mon petit Micou !

Attirant son frère près d’elle, la petite lui noua ses bras autour du cou et, l’implorant :

– Fais-moi plaisir, Jackie : reconnais que ton bonheur est un peu mon œuvre !

– Certainement ! convint-il. Tu es un ange !

– Alors, dis-moi... ce soir, que penses-tu de Monique ?...

– Que c'est la plus délicieuse fiancée qu'un homme puisse rêver !

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie. Celle qu'elle aimait déjà comme une grande sœur allait le devenir effectivement.

– Le lui as-tu dit, au moins ?

Le jeune homme éclata de rire.

– Heu... oui !... non !... Je ne sais plus !... fit-il, joyeusement. J'ai dû le lui faire comprendre, en tout cas !

– Enfin, que comptes-tu faire, maintenant ?

– Demander demain à Monique son assentiment pour disposer à mon gré de sa gentille personne et la faire mienne ! À moins que ma petite sœur ne soulève des objections ; car je ne veux pas la contrarier, cette fois-ci.

– Moi, refuser Monique, ma grande amie pour laquelle j'ai tant d'affection !... Est-il possible que tu sois aussi taquin !... Où vas-tu chercher de pareilles idées ?...

– Dans ton obéissance passive d'il y a quelques semaines ! répondit Jack, en simulant la gravité.

L'enfant prit une mine espiègle.

– C'est dommage que j'aie eu si mauvaise idée en ce temps-là !... Tu serais marié maintenant avec Yvonne et il ne serait plus question de M<sup>lle</sup> Somesnil.

– Grand merci !... fit-il, vivement.

Maë aurait bien voulu que son frère lui donnât d'autres détails, mais il s'y refusa :

– Il est tard, ma chérie... Neuf heures viennent de sonner et tu devrais dormir depuis longtemps... Sois raisonnable !... Demain, tu verras M<sup>lle</sup> Monique et tu la questionneras à ton aise.

\*

Les cloches sonnaient à toute volée à l'église de la Trinité, annonçant la fin de la messe de neuf heures, et les fidèles, plus ou moins recueillis

dans leurs dévotions, s'apprêtaient à sortir.

Parmi ceux-ci, une vieille dame de mine modeste et une gracieuse jeune fille se levaient à leur tour et, après un signe de croix, elles se mêlèrent à la foule qui se pressait autour des bénitiers.

Quoique les hautes et lourdes portes eussent été ouvertes en grand, le flot des croyants ne s'écoulait que lentement et les deux dames – dans lesquelles le lecteur a peut-être deviné M<sup>me</sup> Lesueur et Monique – piétinèrent un peu sur place en attendant leur tour de plonger leurs doigts dans l'eau bénite.

À ce moment, un homme tendit le bout de ses doigts légèrement mouillés à la vieille dame d'abord, à Monique ensuite.

Celle-ci leva les yeux pour remercier d'un sourire cette aimable prévenance, mais, soudain, elle rougit en reconnaissant Jack.

Trop impatient pour attendre l'après-midi, qui devait le rapprocher de celle qu'il aimait, Saint-Angel était venu à la messe à laquelle – il le

savait par sa sœur – la jeune fille assistait chaque dimanche.

Seulement, il avait compté sans la présence de M<sup>me</sup> Lesueur ; aussi, profita-t-il de la première poussée qui le mit en contact avec Monique pour lui presser discrètement la main et lui souffler à l'oreille :

– À tantôt !... Vous savez que Maë compte sur vous !

– Oui, à tantôt ! répondit-elle sur le même ton, en devenant plus rouge encore sous le chaud regard de son adorateur.

Enfin, ils se trouvèrent dehors.

– Ouf !... Il y avait beaucoup de monde à l'office, ce matin ! dit M<sup>me</sup> Lesueur, en se retournant vers Monique dont elle vit le trouble.

En même temps, elle apercevait Jack Saint-Angel.

Son regard alla de l'un à l'autre des jeunes gens et, finalement, s'arrêta, sévère et méfiant, sur le frère de Maë.

Celui-ci ne parut pas remarquer l'hostilité de



la vieille dame. Peut-être qu'au fond il s'en souciait fort peu.

Il dépassa les deux femmes et leur adressa un profond salut.

Cette politesse eut le don d'adoucir la repasseuse, car elle dit à sa compagne :

– Le frère de votre élève est réellement bien élevé. Avez-vous remarqué le salut plein de correction qu'il nous a adressé ?... C'est sûrement un homme comme il faut, et c'est dommage qu'il soit si riche !...

Elle ne dit pas pourquoi cette richesse était si fâcheuse, mais l'orpheline le comprit à son propre serrement de cœur.

Quand, à deux heures, la jeune fille se trouva devant l'hôtel Saint-Angel, elle aperçut Jack qui la guettait à une des fenêtres du premier étage.

« Il m'attend, il était sûr que je viendrais ! pensa-t-elle, pendant que les battements de son cœur s'accéléraient. »

À peine avait-elle franchi la porte d'entrée que, déjà, le jeune homme était à ses côtés et

l'entraînait vers l'escalier.

– Vous voici enfin, mademoiselle !... Je craignais que vous ne changiez d'avis.

L'appellation de mademoiselle était si tendre en passant par les lèvres de Jack qu'il sembla à Monique que c'était presque un tutoiement, et le rose de ses joues s'en accrut.

– Je suis venue, répondit-elle avec un doux sourire craintif, parce que j'ai compris qu'une explication était nécessaire entre vous et moi.

– La croyez-vous si nécessaire que cela ?... fit-il, en souriant tendrement et en la regardant. Est-ce que nous avons besoin de tant de paroles pour nous comprendre ?...

Les paupières de Monique battirent faiblement et elle n'osa répondre.

Ils étaient arrivés dans la chambre de Maë.

L'enfant, pour la première fois depuis six semaines, était levée.

Elle était assise, entourée de coussins, dans un large fauteuil où elle disparaissait toute.

Sa petite tête pâle, aux cheveux courts – dès le début de la maladie, le docteur avait fait couper les jolies boucles blondes – paraissait plus amaigrie encore que dans le lit.

– Déjà levée, petite Micou !... s'écria joyeusement l'arrivante. Je suis heureuse de cette bonne surprise ! Mais cela ne vous fatigue pas un peu ?...

– Oh !... non, quoique ce soit la première fois aujourd'hui !... Le docteur l'a permis hier et je n'ai pas voulu différer à user de l'autorisation... Je me suis fait une vraie fête d'être debout à votre arrivée, ma grande amie... Pourquoi êtes-vous restée cinq grands jours loin de moi, quand je m'ennuyais tant de votre absence ?...

– Chut ! mignonne... Ne parlons pas de cela... À quoi bon remuer ce qui peut nous faire de la peine ? Puisque me voici, accueillez l'enfant prodigue !

Elle s'assit près de la fillette et Jack se plaça de l'autre côté.

Ainsi réunis tous les trois, leurs sièges

rapprochés, ils formaient un délicieux groupe, dont la petite Maë était l'âme.

Celle-ci exprima tout haut la pensée de chacun.

– C'est bon d'être là, tous les trois !... murmura-t-elle. Il me semble qu'en dehors de nous l'univers n'existe plus. Le bonheur rend égoïste... Mon frère et ma grande amie, voilà toutes mes affections. Je les réunis dans mon cœur pour n'en former qu'une seule qui le remplit tout entier... Maintenant, mademoiselle Monique, vous n'allez plus nous quitter jamais ?...

« Ce que dit l'enfant n'est pas encore sûr, pensait l'orpheline. Tout dépendra de la place que Jack me fera dans sa vie... »

– Vous ne me dites rien, mademoiselle Monique ! Cependant, je vois que vous pensez beaucoup !

– La vie est longue, petite Micou !... Il se peut qu'en la parcourant nos chemins, qui en ce moment, se coudoient, divergent plus tard et nous

jettent chacun d'un côté différent...

Jack eut un étrange regard vers Monique.

Il devinait son doute torturant et il aurait voulu la saisir dans ses bras et lui crier la sincérité de son amour.

Mais, déjà, l'enfant reprenait avec une expression de contentement sur le visage.

– J'ai plus de confiance en l'avenir, ma bonne amie... Mon frère est un excellent ingénieur pour diriger nos routes parallèlement... Écoutez-moi, mademoiselle Monique... Je vous parle avec son assentiment, n'est-ce pas Jack ?

– Oui, Maë ! Quoique tu sois bien jeune, c'est toi que j'ai choisie pour plaider ma cause, ta pure innocence étant la meilleure garantie de mes intentions.

L'enfant continua sur un signe de son frère.

– Le docteur a dit que l'air de la campagne m'était indispensable pour me rétablir. Alors, mon frère a pensé qu'il ne pouvait confier à tout le monde sa pauvre petite infirme. Il n'y a qu'une personne en qui il ait autant de confiance qu'en

lui-même. Cette personne, c'est vous, mademoiselle Monique, et je suis sûre que vous ne voudrez pas me refuser une petite place à vos côtés, dans votre maison de Vassonville... Explique-lui, Jack, qu'elle peut quitter Paris... Que si elle le veut nous ne nous séparerons plus jamais...

L'enfant avait pris la main de son frère et celle de la jeune fille et les avait réunies dans les siennes.

Une joie ineffable s'épandait sur le visage de Monique et, à travers les larmes qui perlaient à ses cils, son regard illuminé se posa sur celui de Jack.

Le jeune homme s'était levé et, à demi prosterné, il lui disait, tout en étreignant avec un frisson de tendresse la main qu'il tenait :

– Monique, ma *douce aimée*, voulez-vous être ma femme ?...

Elle ne trouva rien d'autre à répondre, tant son bonheur était grand, que ces simples mots qu'elle prononça en désignant l'enfant qui souriait :

– Nous l’aimerons bien, elle fut mon ange...

Il baisa la petite main qui, désormais, lui appartenait et, comme signe de propriétaire, il fit glisser à un des doigts un cercle d’or, curieusement ouvert et que pendant longtemps sa mère avait porté.

– Le premier anneau de la chaîne qui vous lie à moi, Monique... Je tâcherai de vous la rendre légère !

– Elle ne m’effraie pas, car ma confiance en vous égale ma tendresse ! répondit Monique avec douceur. Je vous serai soumise et vous serez mon maître !

– Un maître bon, alors, qui sera votre esclave ! rectifia Jack, tendrement.

Quand, deux heures après, Monique eut recouché sa petite amie, Jack lui rappela l’entretien qu’elle avait désiré avoir avec lui en arrivant.

Elle sourit.

– Je crois, à mon tour, dit-elle, qu’il n’est pas nécessaire !

– Mais moi, j’y tiens, mon amie ; je veux que vous sachiez bien que je n’ai jamais aimé que vous et je désire qu’entre nous il n’y ait jamais le moindre souvenir qui s’interpose.

Il l’entraîna dans le petit boudoir rose de Maë qui avait été déjà témoin de tant de scènes différentes.

Assis auprès d’elle, il lui parla d’une voix émue que la passion faisait trembler.

Il lui dit l’avoir aimée dès le premier instant où il l’avait vue, n’avoir jamais aimé qu’elle. Il fit allusion aux seuls sentiments sensuels qu’Yvonne Le Kervec lui avait inspirés.

Près de cette dernière, c’était Monique qu’il cherchait. Avec ses coquetteries, l’autre endormait un moment ses luttes et ses souffrances, car, longtemps, il avait voulu résister à l’entraînement de son cœur qui le poussait vers l’orpheline, vers sa vraie fiancée.

Enfin, il lui raconta comment cet amour, qu’il avait si longtemps méconnu, s’était révélé à lui. Et, craignant encore qu’un doute ne subsistât



dans l'esprit de la jeune fille, il ajouta, pour la convaincre :

– Voulez-vous une preuve, ma douce aimée, que je vous ai toujours chérie, et que votre image me fut précieuse plus qu'aucune autre ?... Eh bien ! voyez ce que je n'ai jamais quitté depuis six mois !

De son portefeuille, il tira un petit bijou clair.

– Mon cœur d'ivoire que je croyais perdu ! s'écria Monique, toute surprise. Et c'est vous qui...

– C'est moi qui l'avais ramassé et gardé... Si ce bijou pouvait parler, il vous dirait qu'il fut témoin de mes luttes intérieures. Parfois, je le couvrais de baisers fous, et d'autres fois aussi je me vengeais sur lui de vos dédains, de votre froideur apparente... Vous souvenez-vous quel jour vous l'avez perdu ?...

– Je me souviens ! dit-elle, doucement. C'était le premier jour...

– Concluez !... Et maintenant, ma chère petite fiancée, me croyez-vous sincère et avez-vous

confiance en ma tendresse ?...

– Je vous aime et j’ai foi en vous ! répondit-elle, simplement.

Ce fut sur ces mots qu’ils terminèrent leur entretien, confiants l’un et l’autre en la fidélité de leurs serments.

Une surprise attendait Monique à son départ de l’hôtel Saint-Angel.

Le Roadster de Jack, qu’il menait toujours lui-même, attendait au bord du trottoir. Vivement, le jeune homme ouvrit la portière et s’effaça pour laisser monter Monique.

Mais elle ne bougeait pas et, comme elle le regardait avec étonnement, sans comprendre et sans vouloir interroger, il expliqua, avec un sourire très tendre :

– Monique, voulez-vous m’accorder le plaisir de vous reconduire chez vous, ce soir ?... Vous n’êtes plus, vous le savez bien, l’institutrice qui, sa leçon finie, quitte son élève... Vous êtes la fiancée... ma fiancée... qui vient de visiter sa future petite sœur. Laissez-moi prolonger un peu

le temps trop court de votre présence.

Elle sourit avec des yeux humides et brillant d'émotion. Et, lorsqu'elle fut assise à côté de Jack dans la rapide voiture, elle murmura :

– C'est la première fois que nous sommes ainsi, Jack : vous au volant et moi me laissant emmener par vous... Cette attitude me semble un peu symbolique de notre vie future... Maintenant...

Elle s'arrêta une seconde et ce fut avec gravité qu'elle ajouta :

– ... Maintenant, je veux que vous sachiez combien je suis heureuse, profondément heureuse, de vous avoir pour guide et conducteur.

Un lourd camion passait, les frôlant presque. Jack d'un réflexe habile, avait su l'éviter à temps. Cette petite alerte passée, il jeta un tendre regard vers la jeune fille et dit, simplement :

– Tout ce que je désire, Monique aimée, c'est de mériter toujours votre amour. Vous aimer, vous respecter, vous protéger, voilà tout mon programme...

On juge de l'ébahissement de M<sup>me</sup> Lesueur, lorsque, du fond de sa boutique, elle vit une superbe auto s'arrêter devant sa porte. L'élégant jeune homme, qui venait d'en sortir, aida Monique à descendre, puis reprit sa place au volant, après lui avoir baisé le bout des doigts avec la plus irréprochable correction.

L'auto démarrait déjà, lorsque la bonne dame, sur le pas de sa porte, interpella sa jeune locataire :

– C'est vous, mademoiselle Monique ?... En voilà des façons, maintenant !... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

– Cela signifie, ma bonne dame, que votre petite amie est heureuse comme elle ne mérite pas de l'être. Mais ne restons pas dehors... Rentrons vite que je vous raconte et que vous vous réjouissiez avec moi !

– Me réjouir ?... Peut-être !... répondit la vieille femme, avec un hochement de tête. Cela dépend à quel titre cette voiture est à votre disposition !

Monique était trop contente pour remarquer l'air de sévérité de la vieille dame.

En peu de mots, elle la mit au courant de tout ce qui s'était passé depuis quelque temps.

Quand elle eut fini, la figure de la repasseuse se détendit dans un large sourire de contentement et ce fut de bon cœur qu'elle félicita la jeune fille de ce bonheur dont elle la trouvait digne plus que toute autre.

– Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose dans l'air !... remarqua-t-elle. Vous n'étiez plus la même ; tantôt triste, tantôt gaie... Jamais le soir comme le matin... L'autre jour, quand M. Saint-Angel est venu à la boutique vous demander, il a paru joliment déçu de ne pas vous trouver, quoi qu'il n'en voulût rien faire voir ! Mais ce n'est pas à une femme comme moi qu'on en montre et son désappointement m'avait fait deviner bien des choses...

« Seulement, pour dire bien toute ma pensée, je ne croyais pas à ce dénouement-là... Je craignais autre chose... Ce matin encore, quand M. Saint-Angel nous a saluées, au sortir de la

messe, la correction de ses manières m'avait surprise. Après tout, je me disais, les hommes sont si malins et ils ont de si drôles idées sur l'amour qu'ils traitent au début la fiancée et la future amie un peu avec les mêmes égards ! »

« Enfin, je suis contente, ma chère demoiselle... bien contente de m'être si heureusement trompée.

La brave femme en pleurait de joie.

– Ça fait que vous allez me quitter, à présent ?

– Dans quelques jours, quand le médecin permettra à Maë de voyager, je partirai pour Vassonville avec elle. M. Saint-Angel viendra nous voir, là-bas, très souvent.

– Je m'étais si bien accoutumée à vous !... murmura la repasseuse, en s'essuyant les yeux. Cela va me faire un vide, quand vous ne serez plus là !...

Monique trouva le mot juste pour consoler la bonne vieille.

– Vous perdrez une locataire, madame Lesueur. En revanche, vous gagnerez une amie...

une véritable amie, qui jamais n'oubliera les prévenances dont vous avez comblé la pauvre orpheline.

\*

Deux ans après, dans le parc d'un ravissant château que Jack Saint-Angel avait acheté près de Vassonville pour y conduire le soir de ses noces son heureuse fiancée, on pouvait retrouver une partie des personnages de notre histoire.

Voici, d'abord, « petite Micou », qui a beaucoup grandi depuis que nous l'avons quittée.

Sa cruelle maladie lui avait fait du bien, en ce sens qu'elle avait facilité sa croissance, et l'enfant, devenue jeune fille, boitait beaucoup moins qu'auparavant. Elle avait bien encore une hanche un peu plus grosse que l'autre, mais sa tête mutine était si adorable, encadrée de ses boucles blondes qui avaient repoussé, et ses yeux bleus avaient une expression si aimable, et si malicieuse en même temps, que toutes les

imperfections de sa taille disparaissaient devant sa réelle beauté.

Elle avait repris une liberté de mouvements dont son enfance avait été trop privée. En ce moment, assise par terre, elle se penchait vers un délicieux poupon étendu, presque nu, sur une moelleuse peau d'agneau.

– Est-il beau, mon filleul !... murmura-t-elle, avec conviction.

Et le bébé, qui était à la fois son filleul et son neveu, tendit vers elle ses petites mains en essayant un sourire de sa bizarre petite bouche sans dents.

Le petit Michel était le meilleur ami de sa marraine et il passait plus de temps dans ses bras que dans ceux de la nurse... nourrice sèche, la maman n'ayant pas voulu confier à une étrangère le soin de nourrir son enfant.

Dans la jeune femme au doux visage qui, près de Maë, lit un quotidien, nous reconnaissons Monique. Ce n'est plus la triste orpheline de jadis. Son sourire rayonne du bonheur qui remplit



son être.

– Laisse un peu ton journal, Monique, je te prie, et dis-moi si mes souvenirs sont exacts. N'est-ce pas lundi prochain que M<sup>me</sup> Havelan s'arrêtera chez nous en retournant à Paris ?

– En effet, Micou... As-tu projeté quelque chose pour ce jour-là ?...

– Nullement ; c'est à ton sujet que je pense à elle. Je me dis qu'elle a été bien longtemps à te méconnaître ; je croyais même à un parti pris, mais, maintenant qu'elle t'a appréciée, elle ne peut plus rester longtemps loin de toi... Sous le moindre prétexte, elle accourt ici... Tu l'as ensorcelée !

Monique sourit.

– Elle n'avait pas de motif pour me fuir et je n'ai rien fait pour mériter son amitié.

– Cependant, ce n'est pas sans raison...

– Ne cherchons pas, Maë. Notre cousine est charmante, à présent ; c'est le principal ! Voici Jack qui vient, laisse-moi aller à sa rencontre.

Jack n'a pas changé. Ces deux années ont été

si calmes et si remplies de tendresse qu'il ne s'est pas aperçu de la fuite du temps, et si ce n'était la présence plutôt bruyante de son fils, il se croirait encore au lendemain de son mariage.

– Tout marche-t-il à vos souhaits, Jackie ?... demanda Monique, en arrivant près de lui.

– Oui, chérie. Le notaire est un brave homme et il m'a promis de s'occuper, cette semaine, de l'achat des terrains dont je l'ai chargé. Dès que cela sera fait, mes dispositions sont prises pour qu'un architecte et une équipe d'ouvriers commencent à construire, aussitôt, les bâtiments destinés à la « Maison de refuge pour les vieillards » de ce canton... Vous avez eu là, chère Monique, une excellente idée ! J'ai trouvé dans ce projet de construction un moyen de dépenser mon activité et d'occuper utilement mes loisirs, qui m'enchantent !...

– Vous êtes si bon, mon ami, qu'il m'a suffi d'émettre l'idée en votre présence qu'un asile serait utile aux nécessiteux âgés de cette contrée, pour qu'aussitôt vous vous empariez de mon projet, que vous l'amplifiez et le mettiez à

exécution. C'est donc à vous qu'en revient tout le mérite !...

– Disons alors que c'est à nous deux. Vous fûtes l'inspiratrice, je suis l'exécuteur ; notre part est égale dans la tâche.

Monique sourit et pressa tendrement la main de son mari. Celui-ci reprit, en lui désignant la feuille qu'elle tenait encore à la main :

– Vous avez lu le journal ?... Que dit-il de neuf, aujourd'hui ?...

– Peu de choses intéressantes... Si, une, pourtant. Tenez, lisez donc !

Elle lui désigna un entrefilet, qu'il lut à mi-voix :

« Parmi les grands mariages de cette semaine, nous citons celui de M. Jacob Kadd et de M<sup>lle</sup> Yvonne Le Kervec, qui a été célébré à Sainte-Clotilde mercredi dernier. M. Jacob Kadd appartient au monde de la finance et c'est un de nos plus grands banquiers parisiens. Quoiqu'il soit un peu plus âgé que sa jeune femme, nous sommes persuadés que les fêtes qui se donneront

l'hiver prochain dans leur magnifique hôtel du parc Monceau seront des plus belles et des mieux réussies. »

– Un vieillard riche !... fit Jack, un peu méprisant. Elle ne valait pas mieux !

– Vous ne regrettez rien, mon ami ?...

Il attira sa femme contre lui et la pressa amoureuxment.

– Grande enfant !... Regretter, quand j'ai trouvé plus que le bonheur près de toi !... Est-ce que notre union peut se comparer à ces mariages de convenance ou d'intérêt ? Le vrai bonheur en ménage n'est-il pas tout entier dans l'amour et dans l'estime des deux époux ? Je t'aime, ma douce aimée, et ta douceur et tes vertus sont mes plus sûres garanties pour l'avenir !



Cet ouvrage est le 322<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.